



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

OEUVRES D'OVIDE.

TOME PREMIER

CONTENANT

SES AMOURS, SON ART D'AI-
MER ET SES ÉLÉGIES
ÉCRITES DE PONT,

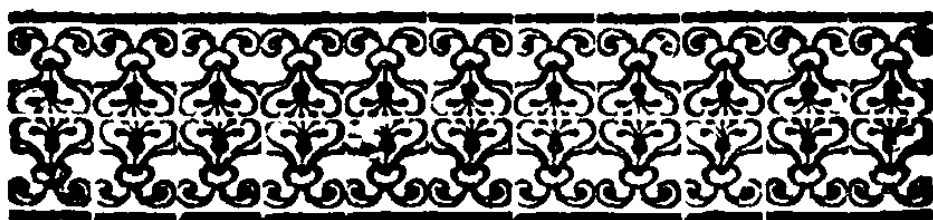


P. Laroche del. et sculp.

ÉDITION ROYALE,

M D. C C. L.





V I E

H I S T O R I Q U E

D' O V I D E.



CE F A M E U X Poëte nous apprend lui-même qu'il naquit à *Sulmone*, Ville située dans la Contrée des *Péligniens*, qu'on appelle aujourd'hui l'*Abruzze - Citérieure*, sous le Consulat d'Hirtius & de Pansa, l'an 711. de la fondation de Rome, & qu'il sortoit d'une ancienne Famille honorée du titre de Chevalier.

DE's son enfance la Poësie eut pour lui un attrait si puissant, qu'il en fit la principale occu-

pation dans les premières années de sa jeunesse, jusqu'au tems que son Pere lui parla en ces termes. „ Je vous ai déjà dit plusieurs fois, mon „ Fils, que l'infructueux métier de Poëte est un „ métier de gens oisifs, & je vous le dis encore, en vous exhortant tout de bon à ne leur „ point envier davantage ce vain amusement. Vous „ avez assez badiné jusqu'ici, & puisque vous „ avez les talens requis pour devenir bon Orateur, imitez votre Frere aîné qui commence à „ se distinguer dans le Barreau par son éloquence. Faites réflexion qu'il n'y a pas de plus beau „ chemin pour aller à la Fortune, & que Cicéron s'est infiniment élevé au-dessus d'Horace „ & de Virgile. Ceux-ci s'estimèrent heureux „ d'être dans les bonnes graces de Mécénas, & „ lui, il parvint au Consulat, qui étoit alors la „ suprême Dignité de la République. J'ajoute „ une raison qui seule doit vous faire rentrer en „ vous-même sur votre Etablissement; c'est que „ je

„ je ne puis vous laisser qu'un Bien médiocre, &
„ qu'il faut par conséquent, si vous voulez me-
„ ner une vie aisée & commode vous résoudre
„ à prendre le parti que je vous propose ”.

OVIDE, touché d'un pareil Discours qui ten-
doit à son avancement, s'appliqua à l'étude de
la Jurisprudence avec tant d'ardeur & de suc-
cès, qu'il se trouva bien-tôt en état de plaider
quelques Causes qui lui firent beaucoup d'hon-
neur. Il passa ensuite par les premières Charges
que l'on donnoit aux Jeunes-gens, & se fixa à
celle de *Centumvir*, sans briguer la Dignité de
Sénateur; parce qu'elle demandoit trop de sujet-
tion, & qu'il ne se sentoît pas d'humeur à lui
sacrifier sa liberté. Mais pendant qu'il se bor-
noit ainsi dans sa condition, la Mort enleva toute
sa Famille successivement, & sa passion pour la
Poésie s'étant réveillée à la vûe de cet Héritage
qui le mettoit plus au large, il résolut de la sa-

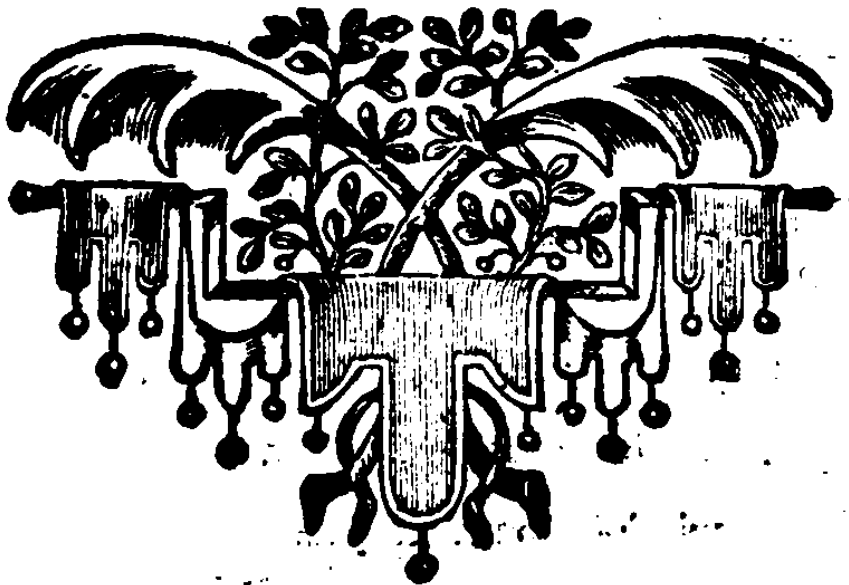
tisfaire. En conséquence il renonça au Barreau, qu'il n'avoit jamais bien aimé, & se contenta de répondre à ses Envieux, qui voulurent lui en faire un reproche: *que la Déesse Thémis ne lui offroit rien que de périssable, au lieu que les Muses lui promettoient l'Immortalité.*

QUELQUE tems après, sa destinée l'entraîna à la Cour, & comme il avoit fort bonne mine avec beaucoup d'esprit, il y fut agréablement reçu des Dames. Auguste l'honora même de son estime jusqu'à l'âge de 50. ans qu'il l'envoya en exil, sans qu'on puisse dire précisément si ce fut pour avoir publié sous le nom de *Corinne* les faveurs qu'il avoit reçues de *Julie*, Fille unique de ce Prince; ou pour l'avoir surpris lui-même avec la jeune *Julie*, sa Petite-fille, dans une posture indigne d'un Pere; ou pour avoir corrompu la jeunesse par son Poëme de *l'Art d'aimer*, qui servit de prétexte à son bannissement.

nissement; car les sentimens sont partagés là-dessus. Mais il paroît par la lecture de ses Ecrits que ce fut un trait de politique, & que ces trois sujets concoururent à sa disgrâce.

IL FUT donc relégué à *Tomes*, Ville située au Midi des Embouchûres du *Danube* dans le *Pont-Euxin*, où il y avoit une Garnison Romaine, pour repousser les fréquentes irruptions des Barbares, & y mourut dans la 58. année de son âge; au commencement de la 770. de Rome, de la 17. de l'Ere Chrétienne, & de la 4. de l'Empire de Tibère. Il se maria trois fois, & ayant répudié ses deux premières Femmes pour de justes raisons, il ne laissa de la dernière, qui lui donna toujours des marques d'une affection conjugale qu'une Fille qui l'avoit rendu Grand-pere par deux Enfans qu'elle avoit eus de deux Maris dans la fleur de sa jeunesse,

· ENFIN, si le rare génie de cet illustre Auteur, dont nous donnons la Traduction, lui prépara une partie des supplices qu'il eut à souffrir durant son exil, en récompense il a déjà sauvé son Nom du naufrage de plus de 17. Siècles, & le perpétuera vraisemblablement jusqu'à l'entière extinction du Genre humain.



AMOURS

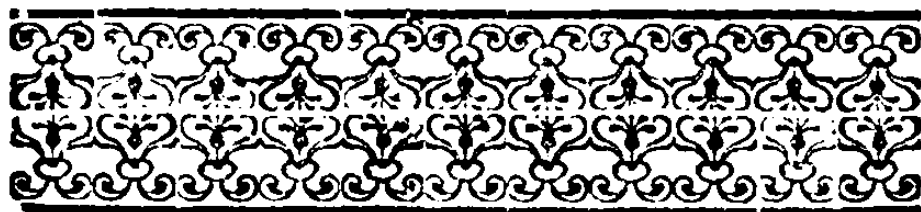


Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.



ÉLÉGIES D'OVIDE,

Écrites de Pont.

LIVRE PREMIER.



ÉLÉGIE PREMIERE,

À BRUTUS.

*Il le prie de recevoir agréablement les Livres
qu'il lui envoie.*



VIDE QUI A DE'JÀ le malheur d'être ancien Habitant de Tomes, vous envoie ces Ouvrages du pays des Getes. Si vous avez du loisir, mon cher Brutus, recevez chez vous ces Etrangers, & cachez-les où il vous plaira. Ils n'osent se montrer en public, craignant que le nom de leur Auteur
ne

ne les en empêche. Ha ! combien de fois leur ai-je dit vous n'enseignez-rien de mauvais ! Allez, vos Poësies chastes, vous feront ouvrir ce chemin. Ils ne s'y hazardent pourtant pas, mais comme vous voyez vous-même ils se croient mieux en sûreté dans la maison d'un particulier. Vous me demandez où vous les mettrez sans risque d'offenser personne ? L'endroit où vous ferriez l'Art d'aimer est vuide présentement. Peut-être voudrez-vous sçavoir ce qu'ils apportent de nouveau ? Quelque matière qu'ils traitent, vous pouvez-les recevoir, pourvu qu'ils ne parlent point d'amour. Quoiqu'ils ne paroissent pas lugubres à leur inscription, vous verrez qu'ils sont aussi tristes que ceux qui ont déjà paru. Ils contiennent le même sujet sous un titre différent ; & les noms des gens à qui j'écris ne sont plus cachés dans mes Lettres.

VOUS N'APPROUVEZ point cela, mais vous ne sçauriez l'empêcher, & ma Muse reconnoissante vous va trouver malgré vous. Quoiqu'il en soit, on peut ajoûter ces vers à plusieurs autres que j'ai faits. Bien - qu'ils soient enfans d'un banni, rien n'empêche qu'ils ne jouissent des privileges de la ville ; observant les loix qui leur sont imposées. Il n'y a rien à craindre pour vous. Ne lit-on pas les écrits de Marc-Antoine, & ceux du sçavant Brutus ? Je n'ai pas l'extravagance de me comparer à ces Grands-Hommes. Mais au moins je n'ai jamais porté les armes contre les Dieux. Au reste quoique César ne soit point avide de louange, je n'ai pas laissé de lui en donner dans tous mes Livres.

SI VOUS FAITES difficulté de recevoir ces Poësies, lisez les éloges que j'y donne aux Dieux ; & après avoir supprimé mon nom, vous pouvez gar-

garder mes vers. Une branche d'Olivier sert de passe-port en tems de guerre; ne servira-t-il de rien de porter les noms du maître de la paix? Lorsqu'Enée portoit son pere, on dit qu'une flamme le guida; un des descendans d'Enée est célébré dans mon livre, ne pourra-t-on pas avec cela aller librement par tout le monde? Celui-ci est pere de la Patrie, & l'autre est pere d'Auguste. Qui est-ce qui oseroit chasser du Temple un Prêtre Egyptien jouant du Sistre? Et qui pourroit refuser une petite pièce de monnoye à un joueur de flûte qui joueroit devant l'Autel de Cibelle? Nous sçavons pourtant que Diane n'ordonne point ce salaire, mais il sert à faire subsister son Prêtre qui prononce les Oracles. Nos esprits sont inspirés des Dieux, & il n'est pas honteux de le croire. Vous voyez qu'au lieu de Sistre & de Flûte, je porte les noms sacrés de la famille de Jules César.

JE VOUS AVERTIS en Prophete que vous devez me laisser passer à cause des choses sacrées que je porte : Ce n'est pas pour moi ; mais pour un grand Dieu qu'on vous demande passage. Au reste ne pensez pas que pour avoir mérité l'indignation de César, & pour en avoir senti les effets, je sois malheureux jusqu'à ce point qu'il ne veuille pas que je l'adore. J'ai connu un homme qui se repentant d'avoir offensé la Déesse Isis, lui offroit de l'encens sur ses Autels. Un autre privé de la lumière pour un même crime, crioit dans les rues qu'il méritoit un tel châtiment. Les Dieux aiment ces sortes d'aveux, pour donner des marques de leur puissance; & lorsqu'ils voyent un homme touché d'un vif repentir, il leur arrive souvent de lui ôter la peine qu'ils lui ont imposée, & de lui rendre la vûë.

S'IL

S'IL Y A UN MISÉ'RABLE que l'on doive croire repentant de sa faute, c'est moi qui me repens de la mienne & je suis sur ce sujet mon propre bourreau. Elle me fait plus de mal que mon exil; & ma plus grande douleur, est d'avoir mérité ce châtiment. Que les Dieux & même César qui est le Dieu le plus visible me soient favorables tant qu'ils voudront, ils peuvent me délivrer de la peine que je souffre, mais le souvenir de ma faute ne s'effacera jamais de mon esprit. Il est très certain que la mort me tirera quelque jour du Lieu où je suis banni, elle ne sçauroit pourtant faire que je n'aye point commis de faute.

IL NE FAUT DONC PAS s'étonner si mon esprit languissant se fond ainsi que la neige trempée d'eau. Comme le bois d'un navire se gâte insensiblement par une vermine cachée, & que l'eau salée creuse les pierres qui sont au bord de la mer: comme la rouille use le fer qu'on ne met point en usage, & qu'un livre est gâté par les vers, ainsi mon cœur est rongé par de continuels remords qui ne lui donnent aucun relâche.

CES SECRETS REPROCHES de ma conscience ne finiront qu'avec moi; & mon esprit affligé verra bien plutôt la fin de ma vie que la fin de son affliction. Si les Dieux, à qui tout appartient, sont persuadés de ce que je dis, peut-être me croiront-ils un peu digne de leur assistance, & ferai-je relegué hors de la Scythie. Si j'en demandois davantage, je pourrois passer pour impudent.

E'LE'-



É L É G I E I I.

À M A X I M E.

Il lui fait un ample récit de ses misères.


 AXIME, QUI soutenez dignement un si grand nom, & qui par vos belles qualités augmentez l'éclat de votre race ; la Parque a voulu qu'après la mort des trois cent Fabiens qui furent tués en un même jour, il en restât un pour vous faire naître. Peut-être voudrez-vous savoir de qui vous vient cette lettre, & quelle en est la te-
neur ?

HE'LAS ! QUE FERAI-JE ? Je crains fort qu'à la lecture de mon nom, vous ne preniez un air de sévérité, & que vous ne lisiez tout le reste avec beaucoup d'aversion. Si quelqu'un voit ces choses, j'aurai la hardiesse d'avouer que je vous ai raconté les maux qui me font gémir. Oui si quelqu'un le voit, je ne craindrai pas de dire que je vous ai écrit, & que je vous ai fait savoir de quelle manière je suis affligé pour la faute que j'ai commise.

JE CONFESSE NE'ANMOINS que je suis encore digne d'un plus grand supplice, quoique j'eusse bien de la peine d'en pouvoir supporter un plus grand. Je suis assiégé de mille ennemis, avec risque de ma vie, comme si on vouloit m'en priver, aussi bien que de mon pays. Ces ennemis augmentant par de cruelles blessures les détestables

bles causes de la mort, empoisonnent tous leurs traits avec du fiel de vipere. Leur cavalerie armée de ces flèches porte la terreur jusque dans nos murs, faisant plusieurs mouvemens aux environs, comme un loup autour d'une bergerie.

LEUR ARC TENDU d'un nerf de cheval, est toujours prêt à lancer des traits: les toits des maisons en sont tout hérissés, ainsi qu'un champ de bataille; & à peine les portes de la ville peuvent-elles résister à leurs armes. Ajoûtez à cela l'affreux aspect de ce Lieu, où il n'y a nul arbre & nul feuillage, & où l'on voit un enchaînement d'hivers continuels.

VOICI LA QUATRIEME année que j'y combats sans relâche contre la rigueur du froid, contre les flèches des ennemis, & contre mon propre destin. Je ne cesse de verser des larmes, si ce n'est lorsque le cours en est arrêté par une foule de chagrins qui me rendent engourdi comme un mort. Que Niobe me paroît heureuse ! car quoiqu'elle ait vû mourir tous ses enfans, elle devint insensible à ses maux, après qu'elle fut changée en pierre. Et vous Sœurs de Phaëton vous me semblez fortunées d'avoir été transformées en peupliers, quand vous eûtes jetté de grands cris à la mort de votre frere, pour moi je suis assez malheureux pour ne pouvoir pas être changé en arbre ni en rocher, quand même je le voudrois. Ce seroit en vain que Méduse se présenteroit à mes yeux; elle ne pourroit rien faire contre moi. Je ne vis que pour être en bute aux plus sensibles douleurs, & le temps ne fait qu'augmenter mes peines.

C'EST AINSI QUE le cœur de Titye ne se consumant jamais, mais renaissant toujours, est condamné à être immortel pour mourir souvent.

Mais

Mais quand je crois que la nuit me délivrera de mes maux à l'heure que viendra le sommeil qui donne ordinairement du relâche, & du soulagement à nos chagrins, les songes me viennent effrayer par la vive représentation de mes malheurs : & mes sens alors se réveillent pour m'accabler de misère. Tantôt il me semble que je me garantis des flèches des Sarmates, & tantôt que je me laisse attacher les mains pour être emmené captif. Mais quand les songes me trompent par des illusions plus agréables, tantôt je vois ma Patrie d'où l'on m'a chassé ; tantôt je suis avec vous, mes chers amis que j'honore, & tantôt j'ai de longs entretiens avec ma femme.

AINSI APRE'S N'AVOIR jouï qu'un moment de ce faux plaisir, je retombe dans un pire état par l'idée d'un bonheur imaginaire. Je mene donc jour & nuit une vie misérable, & mon cœur accablé d'ennuis se fond comme la Cire près du feu. Souvent j'appelle la mort à mon secours, & après je la conjure de ne pas venir, afin que mes os ne soient point enterrés au pays des Sarmates.

LORSQUE JE FAIS réflexion à la clémence d'Auguste, il me semble qu'on peut espérer d'être reçu dans quelques bon port après avoir échoué. Mais d'ailleurs quand je considère l'opiniâtreté de mon malheur, je suis entièrement abbatu, & la grande crainte dont je suis saisi renverse ma foible espérance.

JE N'ESPERE NE'ANMOINS, & je ne demande pour toute faveur que d'être envoyé dans un autre Lieu, fût-il aussi détestable que celui-ci. Comme ce que je prétens n'est presque rien, vous pouvez tenter la chose avec retenue, sans avoir sujet de craindre de passer pour effronté. Maxime qui
êtes

êtes le modèle de l'éloquence Romaine, entreprenez doucement la défense d'une cause qui est difficile à traiter. J'avoue qu'elle n'est pas favorable, mais elle le deviendra dans votre bouche : employez les termes les plus doux pour un misérable banni. Car bien que les Dieux sachent toutes choses, César ne sait pourtant pas quel est l'état du pays où je suis relegué à l'extrémité du monde.

CE GRAND DIEU n'est occupé que du gouvernement de l'Empire, & tout ce qui me regarde est au-dessous d'un esprit céleste comme le sien. Il n'a pas le tems de s'informer en quel climat est située la ville de Tmes, ni de ce qui se fait chez les Sauromates, chez les Jaziges, & dans la Chersonneze Taurique où la Sœur d'Oreste est adorée ; ni quels sont les autres peuples qui passent sur le Danube à cheval lorsque ce fleuve est glacé. La plupart de ces Nations ne se mettent pas non plus en peine de ce qui se passe chez toi, florissante Rome, & elles ne craignent point tes armes.

CES PEUPLES ont le courage enflé par la bonté de leurs arcs, & de leurs flèches, par l'ardeur de leurs chevaux qui font d'aussi longues traittes qu'il leur plaît & par la facilité qu'ils ont à supporter la faim & la soif, sans aucune crainte, faute d'eau, d'être poursuivis par leurs ennemis. Quelque colère que puisse avoir le Dieu clément que j'adore, il ne m'auroit jamais relegué dans le climat où je suis s'il en eût eu une entière connoissance. Il ne prétend pas que des Barbares oppriment aucun Romain, & moi encore moins qu'un autre, puisqu'il m'a donné la vie. Il n'a pas voulu comme il le pouvoit, me perdre d'un seul clin d'œil, il ne falloit pas pour cela avoir recours à

des Gètes. Il n'a rien trouvé en moi qui me rendît coupable de mort, & il ne sçauroit avoir plus de colère qu'il en déjà témoigné ; car je l'obligeai par mes actions à me traiter comme il fit. Il me paroît même que son indignation ne fut pas si grande que ma faute. Fassent donc les Dieux que César qui est le plus clément d'entre eux, soit aussi le plus grand des mortels, & que l'Univers soit toujours gouverné par ses Descendants.

MAIS VOUS MAXIME, faites en sorte que votre éloquence secondant mes larmes me rende ce Prince aussi indulgent dans le pardon, qu'il le fut lorsqu'il me jugea. Ne demandez pas qu'il me mette à mon aise, mais qu'au moins si l'on m'envoie dans un autre endroit incommode, j'y sois plus en sûreté : & que m'envoyant dans un pays éloigné de ces barbares, les Gètes ne me fassent point expirer sous leur épée, puisqu'un Dieu visible m'a donné la vie.

SI JE SUIS CONDAMNÉ à mourir, que mes os soient mis dans un lieu plus tranquille que n'est le climat des Scythes, & que les chevaux des Bistoniens ne marchent pas sur mes cendres qu'on n'aura pas bien recueillies, comme on le doit faire à un banni. Si les morts ont quelque sentiment, je ne voudrois pas que l'ombre d'un Sarmate effrayât ici la mienne.

JE M'ATTENS, MAXIME, que ces paroles toucheront le cœur de César, si le vôtre en est touché auparavant. Que votre éloquence attendrisse les oreilles de ce Prince qui est si favorable aux criminels affligés, & que vos sçavans discours fléchissent par leur douceur accoutumée un Héros qui est comparable aux Dieux.

CE N'EST POINT Théromédon, ni l'impitoyable

royable Atrée à qui vous avez à parler ; ce n'est pas non plus le cruel Diomede qui nourrissoit ses chevaux de chair humaine. Vous parlerez à un Prince qui est aussi lent à punir, que prompt à récompenser, & qui a l'ame pénétrée de douleur, lorsqu'il est contraint d'être sévère. Il a toujours remporté la victoire pour avoir le glorieux plaisir de pardonner aux vaincus ; & il a fermé pour jamais la porte aux guerres civiles. Il empêche plusieurs crimes par la crainte de la punition, & il en réprime bien peu par un châtimement effectif. C'est bien rarement & malgré lui qu'il lance ses foudres.

PUIS DONC QUE vous devez plaider une cause devant un Prince si clément, priez-le de me releguer dans un lieu qui soit plus proche de mon pays. Je vous ai toujours honoré, & vous ne donniez point de fête que je n'y fusse invité.

C'EST MOI QUI chantai votre Epithalame, & mon Poème parut digne de votre hymen. Je n'ai pas même oublié que vous avez loué mes écrits, à la réserve de ceux qui ont causé la perte de leur Auteur. Vous m'avez aussi lu quelquefois les vôtres qui m'ont paru admirables.

MA FEMME a l'honneur d'être votre parente ; & dès son enfance elle a part à l'estime, & à la bienveillance de Martia, qui la met au rang de ses compagnes. La Tante même de César la considéroit comme une personne qui lui étoit entièrement dévouée ; & elle a passé parmi ces deux Dames pour une femme de vertu. Si elles eussent parlé aussi avantageusement de Claudia, sa réputation en eut été meilleure, &

elle n'auroit pas eu besoin d'avoir recours à Cybele pour la justification de sa pureté.

POUR MOI j'ai passé sans tache les premières années de ma vie : à l'égard des suivantes elles se devoient passer sous silence. Mais laissant à part mes intérêts, vous devez prendre soin de ma femme, & vous ne sçauriez vous en dispenser, si vous avez quelqu'égard à la bonne foi. Elle va se réfugier auprès de vous, & embrasser vos Autels, car c'est à bon droit que chacun recherche la protection des Dieux qu'il adore ; elle vous conjure donc, les larmes aux yeux, de fléchir César par vos prières pour en obtenir que son mari finisse ses jours plus près de Rome.



ÉLÉGIE III.

À RUFIN.

Qu'il ne peut se consoler dans son exil.


 VOTRE OVIDE, mon cher Rufin, vous envoie cette recommandation ; si un malheureux comme moi peut appartenir à quelqu'un. La lettre remplie de consolation que vous m'écrivites dernièrement dans le trouble de mon esprit, adoucit mes maux par l'espérance que vous m'avez fait concevoir. Et comme l'illustre Philoctete sentit beaucoup de soulagement à sa blessure par les remèdes de Machaon ; de même tout abattu que j'étois & tout pénétré de douleur, je repris courage par vos conseils.

J'ÉTOIS DÉJÀ TOMBÉ en défaillance, mais
 VOS

vos paroles me firent revenir les esprits, comme le vin que l'on boit fait revenir le sang dans les veines. Votre éloquence néanmoins ne me donne pas d'assez grandes forces, pour guérir entièrement les maux de l'ame. Quelque grand nombre de chagrins que vous ôtiez du fond de mon cœur, il ne m'en restera pas moins pour cela. Peut-être qu'à la longueur du temps ma blessure se fermera, mais les playes nouvellement faites craignent ordinairement le premier appareil. Il n'est pas toujours au pouvoir des Médecins de rendre entièrement la santé aux malades, car souvent la maladie est plus forte que les remèdes. Vous voyez comme l'on meurt infailliblement, quand il sort du sang des poulmons. Esculape ne sçauroit guérir la moindre blessure du cœur avec les plus salutaires herbes du monde. C'est envain que la Médecine épuise tous ses secrets pour la cure de la goutte & de la rage. L'ame a souvent des chagrins qui sont de même incurables; & il y en a d'autres qu'on ne peut guérir que par la longueur du temps.

QUAND MON ESPRIT abbatu a repris ses forces par vos avis, & que je me suis muni de vos armes, l'amour de la Patrie qui est plus fort en moi que toutes vos raisons, vient détruire tout votre Ouvrage. Appelez cela comme vous voudrez ou affection ou foiblesse, j'avoue, malheureux que je suis, que j'ai le cœur tendre à cet égard. Personne ne doute qu'Ulysse n'ait été sage & prudent, il souhaiteroit pourtant de revoir son pays.

TOUT LE MONDE est attiré par je ne sçai quel agrément à l'amour de la Patrie, dont jamais on ne se défait. Qu'est-ce qu'il y a de plus charmant que Rome? Qu'est-ce qu'il y a de plus dé-

testable que le climat de Scythie ? Cependant les Scythes barbares quittent avec joye cette ville pour s'en retourner en leurs pays. Le Rossignol qui est à son aise dans une cage, fait pourtant de continuels efforts pour s'envoler dans les bois. Les Taureaux recherchent les buissons où ils ont accoutumé de paître, & quelque féroces que soient les Lions, ils ne laissent pas de rechercher les cavernes & leur repaire. Croyez-vous qu'avec vos remedes je puisse arracher de mon cœur les déplaisirs que me donne mon exil ? Faites donc que je vous aime moins , afin qu'il ne me soit pas si fâcheux de supporter votre absence. Mais je pense que mon malheur a voulu qu'étant relegué je sois confiné parmi des barbares.

JE SUIS à L'EXTRE' MITE' du monde dans une plage déserte & sablonneuse, qui est couverte en tout temps de neige. Les champs n'y produisent point de fruits, ni les collines de raisins. Il n'y a point de saules le long des rivages, on n'y voit nul chêne sur les montagnes. La mer n'y vaut pas mieux que la terre, la fureur des vents y régne toujours, & le Soleil n'y paroît jamais. Quelque part qu'on tourne les yeux, on voit de vastes campagnes qui ne sont point cultivées, & qui n'appartiennent à personne en propre. On est harcelé à droit & à gauche par de redoutables ennemis, dont le voisinage dangereux est à craindre de ces deux endroits. D'un côté les Bistoniens font sentir leurs javelines, & de l'autre les Sarmates lancent vigoureusement leurs dards.

ENEZ MAINTENANT nous rapporter les exemples des Anciens qui ont souffert avec courage les disgraces de la fortune; & admirez la grandeur d'ame de Rutilius qui ne voulut point re-
venir

venir d'exil, quoiqu'il en fut rappelé. Oui, mais il étoit relegué dans Smyrne, & non pas dans la Province de Pont qui est un pays ennemi. Et puis il n'y a point de lieu plus agréable que Smyrne. Le Cynique de Sinope ne fut pas fâché d'être banni parce qu'il s'établit dans l'Attique. Thémistocle qui défit les Perses, passa son premier bannissement dans Argos, & lorsqu'Aristide fut banni d'Athènes, il se retira à Lacédémone qui lui donna lieu de douter s'il n'y étoit pas aussi bien qu'en son pays.

PATROCLE dans son enfance ayant fait un meurtre dans Opunte, s'en alla en Thessalie se réfugier chez Achille.

JASON CHEF des Argonautes étant chassé, d'Emonie fut reçu du Roi des Corinthiens. Le fameux Cadmus fils d'Agénor quitta la Cour de Sidon pour un meilleur établissement. Tydée chassé de Calydon trouva un azyle chez Adraste: & l'Isle de Cypre si chère à Vénus donna retraite à Teucer.

QUE DIRAI-JE des anciens Romains qui ne releguoient jamais leurs Citoyens plus loin qu'à Tivoli? Quand même je parcourrois tout le reste, on n'a point vu jusqu'à présent que l'on ait banni quelqu'un dans un pays plus horrible & plus éloigné que celui où je suis. C'est pourquoi votre sagesse aura d'autant plus d'indulgence pour mon affliction, si je ne pratique pas tous les conseils que vous me donnez. J'avoue pourtant que si mes playes pouvoient se fermer, ce seroit par vos remèdes. Cependant je crains que vous n'entrepreniez inutilement ma guérison, & que je n'aye le malheur de ne recevoir aucun soulagement de votre secours. Je ne vous dis pas ces choses pour me croire plus capable que vous, mais pour

vous montrer que je me connois mieux que ne fait mon Médecin. Quand même mon mal seroit incurable, je considère votre intention comme un grand Présent, & je vous en sçai bon gré.



É L É G I E I V.

À SA FEMME.

Que sa vieillesse & ses chagrins le rendent infirme.

ON AGE penchant sur son déclin me fait déjà blanchir les cheveux : Déjà mon visage est tout ridé de vieillesse ; & mon corps déjà cassé manque de vigueur & de force. Je n'aime plus les plaisirs que j'aimois dans mes jeunes années, & je suis maintenant si changé, que vous auriez de la peine à me connoître.

J'AVOUE QUE les années peuvent avoir fait ce changement ; mais il y a encore une autre cause qui est le chagrin de l'esprit & le travail continu. Si quelqu'un supputoit mes maux par la longueur des années, je paroîtrois plus vieux que Nestor.

VOUS VOYEZ COMME les bœufs qui sont les plus forts des animaux se fatiguent au labourage, & comme les champs qu'on ne laisse point reposer, mais qui sont toujours semés, se lassent enfin de porter des grains. On creve à la fin un cheval, si on le fait courir aux jeux du Cirque, sans

sans lui donner de relâche. Quelque bon que soit un navire, il ne manquera pas de faire eau, s'il n'est jamais mis à sec. Je suis de même affoibli par les maux infinis que je souffre, & j'en ai vieilli avant le temps. Le repos maintient en vigueur le corps & l'esprit, au lieu que le travail excessif ruine l'un & l'autre.

CONSIDEREZ COMBIEN Jason s'est rendu célèbre à la postérité pour être venu en ce pays : cependant j'ai plus souffert que lui, si un homme obscur comme moi mérite d'entrer en comparaison avec ce Héros. Il vint ici dans le Pont par les ordres de Pélidas qui étoit à peine redouté sur les frontières de la Thessalie, & moi j'y suis relegué par la colère de César, qui fait trembler tout le monde depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. La Thessalie est plus proche de la Province de Pont, que Rome ne l'est du Danube, ainsi le voyage de Jason n'a pas été si long que le mien. Ce Prince eut pour compagnons les premiers d'entre les Grecs, & personne n'a voulu me suivre dans mon exil. J'ai traversé une grande mer sur un méchant vaisseau, & il étoit dans un bon navire. Je n'ai pas eu comme lui Typhis pour Pilote, & Phynée ne m'a point montré la route que je devois prendre, ni celle qu'il falloit éviter. Pallas & Junon l'ont protégé, & je n'ai senti le secours d'aucune puissance Divine. Il se trouva bien d'avoir pratiqué des artifices secrets de l'amour ; & moi je voudrois que les amans n'en eussent jamais eu de moi. Enfin il s'en retourna dans son pays, & je finirai mes jours dans celui-ci si le Dieu que j'ai offensé persiste dans sa colère. Je suis donc, ma chere femme, dans un état plus déplorable que n'étoit Jason.

K 5

MAIS

MAIS VOUS QUE je laissai jeune en partant de Rome, vous me donnez lieu de croire que vous êtes bien changée à cause de mes malheurs. Veillent permettre les Dieux que je puisse vous revoir telle que vous êtes, & baiser avec tendresse vos cheveux qui ont changé de couleur ! Puissai-je vous embrasser, quoique vous n'ayez plus d'embonpoint, & vous dire que vous l'avez perdu par le chagrin que vous a donné mon absence ! Puissai-je vous raconter mes misères, les larmes aux yeux, & vous voir pleurer de joye de mon retour ! Veillent encore les Dieux que je jouisse de votre entretien, que je n'ose pourtant plus espérer ; & que, par reconnoissance aussi bien que par devoir, j'offre de l'encens aux Césars, & à l'Auguste Livie digne Epouse de l'Empereur ! Fasse le Ciel que l'Aurore amene bientôt ce jour heureux, quand la colére du Prince sera passée !



ÉLÉGIE V.

À MAXIME.

ET OVIDE qui avoit l'honneur de n'être pas autrefois le dernier de vos amis, vous prie de lire cet Ouvrage : mais, Maxime, n'y cherchez plus cet esprit que j'y répandois auparavant, si vous ne voulez pas que je croye que vous ignorez les maux de mon exil.

NE VOYEZ-VOUS PAS comme l'oïveté cause de

de dommage aux corps paresseux, & comme les eaux croupissantes se corrompent ? Si j'ai eu quelque facilité à faire autrefois des vers, je ne l'ai plus maintenant, & je la sens diminuée par une longue paresse. Ceux même que vous lisez, mon cher Maxime, ont été faits avec peine, & malgré moi. Mon esprit ne se porte plus à cette sorte d'Etude, & ma Muse n'aime pas à venir parmi les Geres.

JE M'EFFORCE néanmoins comme vous voyez, à faire des vers, mais ils ne sont pas moins durs que mon destin. J'en rougis de honte, quand je les relis; parce que j'y vois plusieurs choses que je condamnerois moi-même à être entièrement supprimées. Je ne les corrige pourtant pas, car j'y trouverois bien plus de peine qu'à les faire, tant mon esprit accablé d'ennuis a de répugnance au travail. Prendrai-je la lime la plus forte, & faut-il que j'examine sévèrement chaque mot ? Il est vrai que la fortune me tourmente peu maintenant, & qu'il faut pour grossir l'Hebre y faire tomber les eaux du Lycus, & joindre les bois du Mont Athos aux vastes forêts des Alpes.

ON DOIT EXCUSER un homme comme moi qui est pénétré de douleur. Les bœufs accablés de travail, ne subissent pas le joug volontairement; mais l'utilité qui nous engage justement à travailler ne nous manquera sans doute pas, & notre champ produira une ample récolte. Parcourez tous mes Ouvrages, vous ne trouverez pas que jusqu'à présent j'en aye tiré le moindre profit; & plutôt aux Dieux qu'ils ne m'eussent pas été si nuisibles !

PEUT-ETRE vous étonnez-vous de ce que j'écris encore ? J'en suis étonné aussi bien que vous, & je cherche souvent en moi-même quel

est l'avantage que j'en puis tirer. Le monde a donc bien raison de dire que les Poètes sont fous. Pour moi je rends ce Proverbe véritable ; car après avoir été si souvent frustré d'une terre ingrate & stérile, je ne laisse pas d'y semer toujours. Il est vrai que tous les hommes aiment l'exercice de leur profession, & y employent leur tems. Un Gladiateur qui se voit blessé, fait serment de ne plus combattre ; mais ensuite il r'entre au combat, sans se souvenir de ses blessures. Un homme échappé d'un naufrage, proteste qu'il ne veut plus se remettre en mer, & il reprend le même aviron sur lequel il s'est sauvé à la nage. De même je m'attache opiniâtement à une étude inutile, & je renoue commerce avec les Muses que je voudrois n'avoir jamais cultivées.

A QUOI ME DOIS-JE plutôt occuper ? Je n'aime point à mener une vie oisive ; le temps qui est mal employé est une espece de mort. Je ne trouve aucun plaisir à passer les jours à boire, & je déteste les jeux de hazard. Quand j'ai donné au sommeil les heures dont le corps a besoin, à quoi emploierai-je étant éveillé un si longtems qui me reste ? Faut-il qu'oubliant ce que j'ai appris autrefois dans ma Patrie, j'apprenne à tirer de l'arc à la mode des Sarmates, & que je suive l'usage du Lieu où je suis ? C'est encore un exercice que mes forces ne me permettent pas de faire, & mon corps déjà exténué a beaucoup moins de vigueur que mon esprit.

QUAND VOUS AUREZ bien examiné à quoi je dois m'occuper, vous trouverez qu'il n'y a rien de plus utile pour moi que la Poësie, quelque inutile qu'elle me soit : car j'en tire cet avantage d'affloupir le souvenir de mes miseres.

C'est

C'est bien assez que ma terre me rende cette moisson.

QUE LA GLOIRE vous excite à réciter vos Poësies, pour en recevoir des louanges, fréquentez assidument les Muses. C'est bien assez que sur des matières faciles, je rejette celles qui demandent un génie laborieux & appliqué. Pourquoi me tourmenterois-je à polir mes vers avec tant de soin? craindrois-je de n'en pas faire d'assez beaux aux goûts des Getes? Peut-être parlai-je trop hardiment, lorsque je me vante qu'il n'y a point de plus bel esprit que le mien sur les rives du Danube. Il me suffit de passer pour Poëte parmi les Getes, puisque je suis obligé de vivre avec ces inhumains. Que me serviroit ce grand travail pour acquérir de la gloire en d'autres climats? Le pays que la fortune m'a donné me doit tenir lieu de Rome. Ma pauvre Muse est contente de paroître maintenant sur ce théâtre: je l'ai mérité & les grands Dieux l'ont voulu ainsi.

JE NE M'ATTENS pas que mes vers aillent de Scythie à Rome, où le vent de Septentrion ne peut aller qu'avec peine, quelque fortes que soient ses aîles. Nous sommes sous des étoiles bien différentes des vôtres, & l'Ourse qui est proche des Getes est fort éloignée de la ville de Romulus. Ainsi comme il a y tant de pays & de mers à traverser, j'ai bien de la peine à croire que la connoissance de mes occupations puisse parvenir jusqu'à vous. Supposé pourtant que mes Ouvrages puissent être lus des Romains, & que par une merveille ils se trouvent à leur goût, il est certain que l'Auteur n'en tire aucun avantage. Dequoi vous serviroient les louanges qu'on vous donneroit dans le chaud climat de Syene, ou dans l'Isle de Taprobane qui est environnée de la mer

des Indes? Je veux encore monter plus haut, si ériez estimé dans la région des Pléiades, que vous en reviendrait-il? Mais mon génie médiocre ne me rend pas digne d'aller jusqu'à vous, & ma réputation fut bannie de la ville, dans le même temps que j'en fus banni. Et vous, dans l'esprit desquels je mourus, lorsque ma réputation fut ensevelie, vous ne direz rien non plus de ma mort.



ÉLÉGIE VI.

À GRECINUS,

Il lui demande la continuation de son amitié.


N E FUTES-VOUS PAS bien affligé, lorsque vous apprîtes ma disgrâce; car vous n'étiez point à Rome dans le temps que j'en partis? Quand même vous le dissimuleriez, & que vous craindriez de l'avouer, je suis assuré, mon cher Grecin, que vous en eûtes un grand déplaisir, si je ne me trompe pas dans la connoissance que j'ai de votre ame. Un homme fait comme vous ne tombe jamais dans cette dureté que tout le monde déteste; & à regarder vos inclinations, vous en paroissez fort éloigné.

LES BELLES LETTRES que vous cultivez avec grand soin, attendrissent le cœur des hommes, & en chassent la rudesse: personne ne les embrasse plus passionnément que vous, autant que vous le permettent les emplois pénibles de la guerre. Je vous proteste qu'aussitôt que je

con-

connus l'état malheureux où j'étois réduit , & que je fus revenu du profond étonnement qui me rendit interdit quelque temps , je m'aperçus d'une autre infortune , c'est que votre absence me privoit d'un ami fidelle & d'un grand secours. Je me vis alors privé de vous qui pouviez me consoler dans ma tristesse , par la confiance que j'ai en votre amitié & en vos conseils.

MAINTENANT J'AI à vous prier de m'accorder une grace dans le Lieu éloigné où vous êtes , c'est de vouloir soulager par vos lettres les chagrins qui me dévorent. Et si vous avez quelque créance en moi qui suis votre ami ; vous devez être persuadé que ma disgrâce est plutôt l'effet d'une imprudence que d'aucune méchanceté. Il n'est pas aisé ni sûr de vous écrire la cause de la faute que j'ai faite. Mes playes sont si si sensibles que j'appréhende d'y toucher. Ne vous informez pas je vous prie comment j'ai été blessé , & ne mettez pas la main à mon mal , si vous desirez que j'en guérisse. Quoiqu'il en soit de ma faute , je puis dire qu'elle tient de l'imprudence , mais non pas du crime. Au surplus qu'importe , quand on offense les grands Dieux n'est-ce pas toujours un crime ?

CEPENDANT , mon cher Grecin , il me reste encore quelque espérance de voir finir mes tourmens. Cette Déesse demeura seule sur la terre quand tous les Dieux en furent partis , ne pouvant souffrir les crimes des hommes. L'espérance fait que les esclaves qui travaillent à la terre les fers aux pieds , aiment encore la vie , & s'attendent d'être un jour rétablis en liberté : elle fait encore que dans un naufrage , lors même qu'on ne voit plus la terre , on nage au milieu des eaux. On a souvent vu des malades qui , après avoir été a-

ban.

bandonnés des plus sçavans Médecins, ne perdoient pas l'espérance de guérir, quoiqu'ils fussent presque à l'agonie. Ceux qui sont dans les cachots, espèrent d'en être tirés, & l'on a vu des gens au gibet qui ne desespéroient pas d'être sauvés.

COMBIEN D'HOMMES qui s'alloient pendre de dessein prémédité, ont été sauvés par cette Déesse? Moi-même qui me voulois passer l'épée au travers du corps pour terminer mes misères, j'en fus empêché par l'Espérance; & d'une main elle détourna le coup mortel. Que faites-vous, me dit-elle? Il n'est pas besoin de verser du sang, mais des larmes, c'est par les larmes que le Prince se laisse souvent fléchir dans sa plus grande colère. Quoique je n'aye rien en moi qui me doive rendre digne de ce bonheur, j'espère pourtant beaucoup dans la bonté de ce Dieu. Priez-le donc ardemment, mon cher Grecin, de m'être un peu favorable, & secondez en cela mes vœux. Si vous n'y consentez pas, puis-je finir mes jours dans le territoire de Tomes! Mais on verra plutôt les colombes abhorrer les toits des maisons, les bêtes sauvages ne point aller dans les cavernes, ni les plongeurs dans les eaux, que Grecin en user mal avec son ancien ami. Je ne me crois pas si malheureux d'avoir ainsi toutes choses contre moi.



ÉLÉGIE VII.

À MESSALIN.

*Qu'il souhaite passionnément la continuation
de son amitié.*

✱✱✱✱ A LETTRE que vous lisez, mon cher
✱✱✱✱ L ✱✱✱✱ Messalin, vous porte du país des Ge-
✱✱✱✱ tes un salut que je vous faisois accom-
✱✱✱✱ pagné de paroles. Le Lieu d'où je
vous l'écris, ne vous fait-il pas con-
noître qui en est l'Auteur? Ou ne sçauvez-vous
qu'Ovide vous écrit, qu'après avoir lu son nom?
Quel de vos amis, excepté moi, qui vous prie
de me mettre au rang des personnes qui sont à
vous, est maintenant confiné au bout du mon-
de? Veuillent les Dieux que tous ceux qui vous
honnorent & vous aiment, ne connoissent ja-
mais la Nation où je suis!

C'EST BIEN ASSEZ que je vive parmi les gla-
çons des Scythes & parmi leurs flèches, si une
espece de mort doit être appelée vie. Que la
terre continue de m'accabler par la guerre, & le
Ciel par la rigueur du froid; que les Getes in-
humains me combattent par les armes; & l'hy-
ver avec la grêle; que je sois banni dans un pays
qui ne produit ni fruits ni raisins, & qui est ex-
posé de tous côtés aux courses des ennemis, je
souffrirai patiemment ces choses, pourvu que les
Dieux maintiennent en prospérité le grand nom-
bre de vos Cliens dont j'étois une petite partie.

QUE

QUE JE SEROIS malheureux si vous sentant offensé de ce que je viens de dire, vous ne vouliez pas me mettre au rang de vos serviteurs! Quand même je ne dirois pas vrai, vous devez excuser mon mensonge, puisque la gloire que je tire d'être un de vos serviteurs, ne fait aucun tort à votre réputation. Tous ceux qui sont connus des Césars, ne recherchent-ils pas leur bienveillance? Excusez ce que j'ai dit, vous me tiendrez lieu de César. Je n'entrois pas brusquement chez vous, où il étoit défendu d'aller: c'étoit assez pour moi d'être admis dans votre salle. Et comme vous n'avez eu avec moi d'autre commerce que celui de vous faire la cour, vous trouverez que je suis le seul client qui vous manque. Votre pere néanmoins ne m'a pas désavoué pour ami; c'est lui qui me porta à l'étude, & qui m'y servit de guide & de flambeau. Aussi pour lui rendre les derniers devoirs je versai des larmes à sa mort, & je fis son Oraison funèbre que je prononçai en public.

AJOUTEZ QUE votre frere que vous aimez aussi tendrement, que s'aimoient les Tydarides & les Atrides, ne m'a pas dédaigné pour compagnon, si vous croyez que ce que je dis ne puisse point nuire à sa fortune. Mais si cela lui fait tort, je deraï aussi qu'à cet égard je ne suis pas véritable. Je consens même plutôt qu'on me ferme entièrement la porte de votre maison. On ne doit pas néanmoins me la fermer; car quelque puissant que soit un homme, il ne sçauroit empêcher avec toute sa puissance qu'un ami ne fasse quelque faute. Et comme je souhaitterois que ma faute se pût nier, de même tout le monde sçait qu'elle n'est pas criminelle.

SI MA FAUTE n'étoit pas excusable, je ne
serois

ferois pas assez puni par un simple bannissement. Mais César qui pénètre tout, a bien vu que cette faute n'étoit qu'une pure imprudence. Aussi m'a-t-il été indulgent, autant que je lui en ai donné sujet, & que la chose l'a permis; de là vient qu'il n'a lancé sur moi que des petites étincelles de foudre. Car il ne m'a point ôté la vie, ni mon bien, ni l'espérance d'être rappelé, si vos prières peuvent vaincre l'indignation qu'il a contre moi.

IL EST VRAI QUE ma disgrâce est grande: mais doit-on trouver étrange qu'un homme frappé des foudres de Jupiter n'en soit pas blessé sensiblement? Achille ne voulant point lancer quelquefois ses dards de toute sa force, ne laissoit pas de donner de grands coups. Puis donc que le Prince qui m'a puni ne m'a point jugé dans la dernière rigueur, je ne vois aucun sujet qu'on doive me dire à votre porte que l'on ne me connoît pas.

J'AVOUE SINCEREMENT que je n'ai pas assez cultivé votre bienveillance, mais c'est encore un effet de ma malheureuse étoile. Je n'ai pourtant pas fait voir que je me sois attaché à d'autres Maisons plus qu'à la vôtre; je la regardois toujours comme un Lieu de protection pour moi. Et puis vous aimez vos proches d'une manière si tendre, qu'un ami de votre frere a une espece de droit sur votre amitié, quand même il ne la cultiveroit pas.

AU RESTE, COMME il faut toujours remercier ceux qui se sont acquittés de leur devoir, aussi est-ce à vous de les assister. Et si vous me permettez de vous dire ce que vous devez demander aux Dieux, c'est d'être en état de faire du bien, plutôt que d'en recevoir. Vous ne manquez pas d'en user ainsi, autant que je puis m'en souvenir ;
car

car vous aviez accoutumé d'obliger plusieurs personnes. Mettez-moi comme il vous plaira parmi le nombre des gens qui sont attachés à votre Maison ; & si vous n'êtes point affligé des maux que je souffre, parce qu'il paroît en quelque façon que je les ai mérités, soyez au moins affligé que je m'en sois rendu digne.



ÉLÉGIE VIII.

À SEVERE.

Qu'il aime la vie champêtre.

SEVERE, MON INTIME AMI, recevez de votre cher Ovide, le salut qu'il vous envoie dans cette lettre. Ne vous informez pas de l'état où je suis ; si je vous en écrivois tout le détail, vous en verriez des larmes ; c'est assez que vous sachiez mes misères en abrégé.

LES RUDES ATTAQUES que nous soutenons contre les flèches des Gètes, nous font continuellement tenir sous les armes, sans pouvoir jamais vivre en paix : & de tant de Romains bannis, je suis le seul obligé de faire le métier de Soldat. Tous les autres sont en sûreté dans un tranquille repos, dont je ne leur porte point d'envie. D'ailleurs pour vous persuader qu'il faut être indulgent à mes vers, c'est que je viens de les composer dans une expédition militaire. Sur les rives du Danube qui est aussi connu sous un autre nom, il y a une ville ancienne, qui par ses ram-

ramparts & par sa situation est d'un accès difficile. La tradition du pays porte qu'elle doit son nom & sa fondation à Caspius Egipfus. Les Gètes féroces l'ayant prise inopinément d'assaut, taillèrent en pièces tous les Odrisiens, & ensuite ils firent la guerre au Roi de cette Nation. Ce Prince dont le courage surpasse l'éclat de son origine, alla d'abord assiéger cette ville avec de puissantes troupes, & ne quitta le siège qu'après avoir passé au fil de l'épée tous les coupables, & qu'en se rendant coupable lui-même par une trop grande vengeance.

VAILLANT ROI, puissiez-vous toujours porter honnorablement le Sceptre; & pour comble de souhaits, puissiez-vous entrer en alliance avec Rome & le Grand César! Mais je reprends mon sujet. Je me plains, aimable Severe, que par un surcroît de malheur je suis obligé de porter les armes. Depuis que je suis éloigné de vous sur les frontières de Scythie, la constellation des Pléiades nous a fait voir quatre Automnes. Mais ne croyez pas que je recherche les commodités de la vie que je menois dans la ville; je les souhaitterois néanmoins, car tantôt l'idée de mes chers Amis, tantôt celle de ma Femme se présentent à mon esprit, & tantôt sortant de ma maison je parcours les beaux endroits de Rome, & je les regarde tous des yeux de l'ame. Je vas tantôt voir les places publiques, tantôt les maisons superbes, les théâtres revêtus de marbre, les portiques pavés uniment, les Pelouses du champ de Mars qui a la vue sur de beaux jardins, tantôt les Etangs & les Canaux, & les Fontaines jaillissantes. Mais si je suis assez malheureux pour être privé des plaisirs de la ville, qu'il me soit

au moins permis de jouir de ceux de la campagne en quelque lieu que ce soit !

JE NE SOUHAITE POINT de voir les terres que j'ai laissées, ni celles que je possédois dans le territoire des Péligniens, ni les beaux jardins situés sur ces collines de pins vis à vis la voye de Flaminus & celle de Clodius. Hélas ! je ne sçay pourquoi j'ai pris tant de soin de les cultiver, & je n'ai pas honte de dire que souvent je prenois la peine d'arroser moi-même les plantes. On y peut encore voir des arbres, s'ils ne sont pas morts, que j'ai grêffés de ma main, mais je n'en cueillirai pas les fruits.

JE SOUHAITEROIS néanmoins d'avoir ici durant mon exil quelque petit coin de terre à cultiver. O que je voudrois être en état de mener paître moi-même des chèvres sur le penchant d'un rocher, ou de garder des brebis appuyé sur une houlette ! Moi-même pour dissiper les chagrins qui me dévorent, je mettrois les bœufs au joug pour le labourage des champs, j'apprendrois les mots des Gètes que ces animaux entendent, & je les ferois marcher par les menaces qu'on leur fait. Je tiendrois moi-même à la main le manche de la charruë, & en labourant la terre je tâcherois de répandre la semence que j'aurois jettée. Je ne feindrois pas d'arracher les méchantes herbes à coups de bêche, & d'arroser les jardins quand je les verrois fêchés.

MAIS D'OU' POURRIONS-NOUS attendre ce bonheur, nous qui ne sommes séparés des ennemis que par l'enceinte d'un petit mur, & par une porte fermée ? Pour vous aimable Severe, je regarde avec plaisir que les Parques ont filé vos jours heureusement. Tantôt vous vous promenez dans le champ de Mars, & tantôt à l'ombre

bre sous un portique. Quelquefois , mais rarement , vous vous occupez au Barreau. Tantôt vous retournez en Umbrie , tantôt vous faites rouler rapidement le carosse dans la voye d'Appius pour aller à vos terres d'Albe. Peut-être souhaitez-vous dans ces Lieux , que César quitte la colére qu'il a justement conçue contre moi , & que vous me donniez retraite dans une de vos maisons de campagne?

HE' MON CHER AMI ! c'est trop demander : faites un souhait plus modéré , & referrez , je vous prie , les voiles de vos desirs. Je serois content qu'on me releguât dans un Lieu plus proche de Rome que je ne suis , & qui ne fût point exposé à la guerre. Ainsi je me verrois délivré d'une grande partie de mes maux.



É L É G I E I X.

À M A X I M E.

Il regrette la mort de Celsus.

✻✻✻✻ A LETTRE QUE VOUS m'avez écrite , où vous m'apprenez la mort du
✻ L ✻ pauvre Celsus a été dès ce moment
✻✻✻✻ arrosée de mes larmes , & par une étrange aventure que je ne devrois pas dire , & que je n'aurois pas crû devoir arriver , j'ai lu cette lettre à contre-cœur. Depuis que je suis relegué dans le Pont , je n'ai point reçu de nouvelle plus affligeante , & je prie les Dieux qu'il ne m'en arrive jamais de semblable.

L'IMA-

L'IMAGE DE CET illustre mort est toujours présente à mes yeux , & ma tendresse me persuade qu'il est encore vivant. Mon esprit me représente souvent les divertissemens de nos jeux , & les entretiens sérieux que nous avons eus ensemble avec une foi sincere & pure. Il n'y a point de momens dans ma vie dont je me souviennne si souvent que de ceux-là : & plût aux Dieux que la Parque eût alors fini mes jours !

QUAND MA MAISON fut frappée de ce grand coup de tonnerre qui la mit subitement en ruine, & qu'elle tomba sur la tête de son maître, Celsus vint s'offrir à moi dans le temps que la plupart de mes amis m'abandonnèrent lâchement ; & il parut bien qu'il ne suivoit pas la prospérité de ma fortune. Je lui vis pleurer mon funeste exil, comme si on eût mis son frere sur le bucher funèbre. Il m'embrassa tendrement , & me consolant dans l'affliction qui m'abbaroit le courage , il mêla ses pleurs avec les miennes. O ! combien de fois cet ami que je regardois comme un importun qui vouloit sauver ma vie malgré moi , m'empêcha-t-il de me tuer moi-même ! O ! combien de fois me dit-il , la colere des Dieux se peut appaiser ! Vivez & ne dites pas que votre faute est irremissible. Mais sur-tout je remarquai ces paroles qu'il me dit ; regardez quel grand secours vous devez attendre de Maxime. Il s'attachera à vous servir , & comme il est généreux , il fera par ses prières que César ne s'opiniâtrera pas à pousser son indignation jusqu'à l'extrémité. Il joindra le crédit de son frere au sien , & mettra tout en usage pour rendre vos maux plus supportables. Ces paroles adoucirent l'amertume de mes douleurs. Mais , Maxime, prenez garde qu'elles ne soient pas dites envain.

IL

IL M'AVOIT ENCORE souvent protesté qu'il viendrait me voir dans mon exil, si vous ne l'empêchiez pas de faire un si long voyage, car il avoit autant de vénération pour vous, que vous en avez pour les Maîtres de la terre. Au reste soyez bien persuadé que parmi beaucoup d'amis que vous avez acquis dignement, Celsus n'en étoit pas le dernier, s'il est vrai que ce n'est point par les grands biens, ni par l'éclat de la naissance, mais pour la bonté des mœurs & de l'esprit que l'on s'érige en Grand-homme.

C'EST DONC JUSTEMENT que je verse des larmes à la mort de Celsus, puisqu'il en a répandu pour moi, quand je fus banni. C'est encore avec justice que je célèbre sa probité dans mes vers, pour faire connoître à la postérité l'illustre nom de Celsus. Voilà tout ce que je puis vous envoyer du pays des Getes. C'est la seule chose dont je puisse disposer au Lieu où je suis.

JE N'AI PU ASSISTER à vos funérailles ni embaumer votre corps, car un monde entier me sépare de votre bucher funèbre. Maxime que vous révériez pendant votre vie comme une Divinité, n'a pas manqué de vous rendre tous les devoirs qu'il a pu. Il vous a fait des obseques, & vous a rendu des honneurs funèbres avec beaucoup de magnificence. Il a répandu de bonnes senteurs dans votre sein glacé; & après avoir détrempé des onguens précieux dans ses larmes, il a entermé vos os dans un lieu qui est proche de sa sépulture. Comme il rend à ses amis les devoirs qui leur sont dus après leur mort, il peut aussi me compter parmi ceux qui ne sont plus en vie.



ÉLÉGIE X.

À FLACCUS.

Que ses miseres l'ont réduit à une grande langueur.

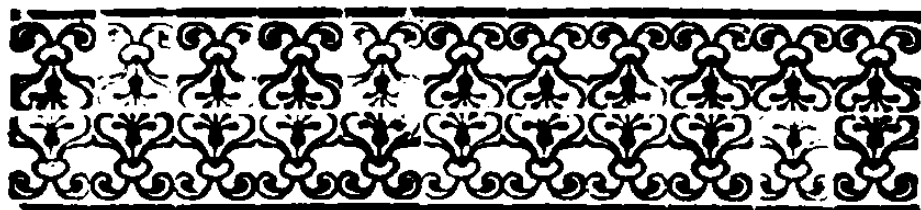
VIDE QUI EST en exil envoie un salut à son cher Flaccus, si quelqu'un peut néanmoins envoyer ce qu'il n'a pas lui-même. Car la langueur où je suis depuis long-temps par l'amertume de mes chagrins, m'a rendu si extrénué que je ne sçaurois reprendre mes forces. Je ne sens aucune douleur; je n'ai point de fièvre chaude qui m'empêche la respiration, mon poulx va toujours comme à l'ordinaire. Cependant je suis dégoûté des meilleures viandes qu'on puisse servir, & j'ai tant d'aversion à manger que quand l'heure du repas arrive, je ne puis m'empêcher de m'en plaindre. Donnez-moi ce que la mer, la terre & l'air fournissent de plus exquis, je n'y trouverai rien à mon goût. Qu'une jeune & charmante fille me présente avec sa belle main le Nectar & l'ambrosie, les liqueurs & les mêts des Dieux, tout cela ne m'aiguîsiera point l'appétit, tant j'ai le goût dépravé; & ce que je mangerai me demeurera sur l'estomac, sans en pouvoir faire la digestion.

QUOIQUE CES CHOSES soient vraies, je n'oserois pourtant les écrire à qui que ce soit, de peur que l'on n'attribue ces maux à délicatesse. Il est vrai qu'en l'état où je suis, & que dans la situa-

situation de ma fortune, je puis être délicat. Je souhaite cette sorte de délicatesse à ceux qui craignent que César ne me soit trop indulgent.

LE SOMMEIL même qui est une espèce de nourriture aux corps exténués, ne fait point cet effet sur moi. Mais je veille nuit & jour ; & mes douleurs ne me donnent en tout temps aucun relâche, parce que le Lieu où je suis m'en fait toujours naître de nouvelles. Vous auriez donc de la peine à reconnoître mon visage, & vous auriez sujet de me demander ce qu'est devenu le teint que j'avois auparavant. Mon corps amaigri, prend peu d'alimens, & je suis plus jaune que de la cire. Ce n'est point l'excès du vin qui m'a causé cette indisposition, vous sçavez que je ne bois presque que de l'eau. Je ne mange pas non plus excessivement. Si j'aïmois à faire bonne chère, le païs des Getes ne pourroit me contenter là dessus. Je n'ai point perdu mes forces aux plaisirs nuisibles de l'amour, car ils ne recherchent pas des gens comme moi accablés de chagrin. L'eau de ce climat, & le climat même sont contraires à ma santé, mais sur-tout les inquiétudes qui tourmentent toujours mon esprit. Si vous & votre frere n'aviez la bonté de les soulager, j'aurois de la peine à m'empêcher de ne pas succomber sous leur poids.

MON VAISSEAU QUI a échoué, trouve une douce retraite dans votre port, & vous me donnez un secours que beaucoup d'autres me refusent. Continuez, je vous en conjure, de me le donner toujours, car j'en aurai toujours grand besoin, tant que le Divin César sera irrité contre moi. Que chacun de vous prie les Dieux qu'il modere au moins sa colère, s'il ne veut pas la finir entièrement.



ÉLÉGIES D'OVIDE

Écrites de Pont.

LIVRE SECOND.



ÉLÉGIE PREMIERE.

À GERMANICUS.

*Il lui exprime la joye qu'il a d'avoir appris le
triomphe de Tibere.*



UNE NOUVELLE du triomphe de César est venue jusqu'ici, où le vent de midi ne vient qu'avec peine, tant il est coy d'un si long voyage. Je ne croyois pas que la Scythie me vît jamais dans la joye; aussi ce pays me paroît à présent moins desagréable qu'autrefois. Enfin le nuage de mes chagrins s'é-
tant

tant dissipé, m'a fait voir un rayon de beau temps, ce qui a bien surpris ma fortune.

QUAND CÉSAR ne consentiroit pas que je prisse part à cette réjouissance, il ne peut trouver mauvais qu'on ait de la joye dans cette occasion. Les Dieux même voulant que leur culte soit toujours accompagné d'une piété enjouée, ordonnent à tout le monde de n'être point tristes pendant leurs fêtes. Et par une audace extravagante je ne craindrai pas de dire que si César vouloit me défendre de me réjouir présentement, je n'obéirois pas à ses ordres. Lorsque Jupiter arrose les champs d'une pluie profitable, il croît ordinairement de méchantes herbes parmi les bleds. De même je sens l'influence du Ciel, aussi bien que l'herbe inutile, & souvent je reçois du soulagement d'un Dieu qui m'est favorable malgré lui. Je suis en droit de participer, autant que je puis à la joye de César, car la Maison Impériale n'a rien qui ne doive être commun à tout le monde.

RENOMMÉE, je te rends graces de m'avoir appris dans mon exil au milieu des Gètes un triomphe si pompeux. J'ai sçu par ta bouche qu'une infinité de Nations sont venues de tous côtés à dessein de voir César, & que la Ville de Rome, dont les murs sont d'un immense circuit pouvoit à peine loger tant de monde. Tu m'as raconté que les pluies causées par un vent de midi ayant duré sans relâche plusieurs jours avant le triomphe, le Ciel donna un temps si riant qu'il s'accordoit en cela avec la joye du Peuple.

TU M'AS DIT AUSSI que le vainqueur distribua avec de grandes louanges des récompenses militaires aux vaillans Hommes, & qu'après s'être revêtu d'une robe triomphale qui étoit richement

bordée , il offrit premièrement de l'encens aux Dieux ; & qu'il charma ses parens par l'équité qui réside dans son cœur comme dans un Temple. J'ai encore appris que tous les Lieux par où passoit le Triomphateur retentissoient d'applaudissemens accompagnés d'heureux pronostics , & que le pavé des rues étoit tout rouge des roses que l'on avoit répandues. On a vu dans ce triomphe plusieurs figures d'argent qui représentoient des murs renversés , des villes conquises sur les Barbares , des fleuves , & des montagnes , des forêts & des torrens avec des Trophées d'armes. Et l'on dit que dans cette pompe les toits des maisons du marché Romain paroissoient dorés de l'éclat que le soleil faisoit rejaillir. Il y avoit un si grand nombre d'Officiers de guerre chargés de chaînes , qu'on en auroit pu faire une armée. On a accordé la vie & le pardon à la plus grande partie de ces captifs , & même à l'Auteur de cette guerre.

POURQUOI DONC desespérerois-je de voir diminuer la colère du Dieu que j'ai offensé , voyant que les Dieux usent de clémence envers leurs plus grands ennemis ?

AU RESTE , GERMANICUS , j'ai encore appris par la renommée , que votre nom paroissoit écrit à la représentation de ces Villes , & qu'elles n'ont pu tenir contre vous , ni par leurs murs fortifiés , ni par la valeur de leurs garnisons , ni par la situation de leurs places. Que les Dieux vous donnent une longue vie ! car pour les autres avantages vous les prendrez en vous-même , pourvu qu'il vous reste assez de temps pour faire éclater votre vertu. Mes souhaits seront accomplis ; les Poètes ont le don de prédire : & par un heureux présage , j'ai un pressentiment qu'A-

pollon

pollon fera réussir mes vœux. Les Romains comblés de joye vous verront monter vainqueur au Capitole sur un char attelé de chevaux qui seront couronnés de Laurier : & le Prince qui a donné tant de sujets d'allegrèſſe à ſes Peuples , prenant part à cette réjouiffance fera lui-même ſpectateur des honneurs que l'on rend à ſon fils.

VOUS QUI SURPASSEZ tous les jeunes gens dans la ſcience de la Guerre & de la Magiſtrature , gravez dans votre mémoire tout ce que je vous prédis. Peut-être décrirai-je en vers ce triomphe , ſi ma vie miſérable dure encore quelque temps , & ſi je ne pérís point auparavant , ou par les flèches des Scythes , ou par l'épée des Getes. Si l'on vous donne pendant ma vie la couronne triomphale dans les Temples , vous direz que j'ai été deux fois véritable dans mes prédictions.



ÉLÉGIE II.

À MESSALINUS.

Il implore ſon crédit auprès d'Auguſte.

VIDE QUI DE'S ſon jeune âge a toujours porté un grand honneur à votre illuſtre Maíſon , Ovide qui eſt relegué ſur la rive gauche du Pont-Euxin , vous envoie du país des Getes un ſalut qu'il avoit accoutumé de vous rendre autrefois en perſonne.

HE'LAS, MESSALINUS ! que je ſerois malheureux

reux si vous changiez de visage, après avoir lu mon nom, & si vous étiez en doute si vous devez achever de lire le reste ! Continuez de lire, & ne bannissez pas avec moi la lettre que je vous écris. Il est permis à mes vers d'être dans Rome. Je n'ai jamais eu le dessein de mettre Pélion sur le Mont Ossa pour escalader le Ciel, & je n'ai pas eu la folie d'entrer dans le parti d'Encelade en vue de faire la guerre aux Dieux. Je n'ai pas non plus eu la témérité, comme Diomède, de lancer des javelots contre Vénus.

MA FAUTE EST sans doute grande, mais elle n'a pu causer d'autre perte que la mienne, & rien au-delà. Ainsi l'on ne sçauroit m'accuser que d'imprudence & de timidité. Voilà les deux noms qui me conviennent véritablement. J'avoue de bonnefoi qu'ayant le malheur de m'être attiré la juste colère de César, je n'ai pas raison d'attendre que vous soyez favorable à mes prières : car, étant affectionné comme vous êtes à toute la Maison d'Iule, vous vous croyez offensé lorsqu'elle se trouve offensée. Mais quand vous tourneriez contre moi vos armes, & que vous me menaceriez des plus cruelles blessures, je ne serois point intimidé.

LES TROYENS REÇURENT sur leur flotte le malheureux Achéménides qui étoit Grec. Achille donna la vie au Roi des Misiens. Il arrive même quelquefois que les Sacrileges trouvent un azyle auprès des Autels, & qu'ils ne craignent point d'implorer le secours de la Divinité qu'ils ont outragée. Si quelqu'un me dit que je m'appuie sur un fondement mal assuré, j'en demeure moi-même d'accord : mais aussi mon vaisseau ne va pas sur des eaux tranquilles. Que les autres prennent une voye sûre. La Fortune d'un misérable est

est exemte de tout péril, puisqu'elle n'a rien de pire à craindre dans l'événement.

CEUX QUI SONT le jouet du Destin, que cherchent-ils au-delà ? Ne voit-on pas que les roses naissent parmi les épines ? Un homme qui est tombé dans la mer, & que les vagues emportent, se prend à des ronces & à des Rochers. Un oiseau poursuivi d'un Vautour se jette tout effrayé entre les bras des hommes, n'ayant plus la force de se soutenir : & la biche épouvantée, qui s'enfuit devant les chiens, ne craint pas de se réfugier dans la première maison qu'elle rencontre. Laissez-vous donc toucher à mes larmes, vous qui êtes si bon & si humain, & ne rejetez pas la prière que je vous fais en tremblant. Présentez d'une main favorable ma requête aux Dieux de Rome, pour qui vous avez autant de vénération que pour Jupiter : & chargez-vous de défendre ma cause, quoiqu'elle ne soit point bonne.

DE JÀ PRESQUE abandonné comme un malade mourant, je conserverai ma vie par vos soins, s'il est vrai que je la conserve. Employez donc vigoureusement pour un malheureux disgracié la faveur que vous avez auprès d'un Prince immortel. Faites éclater cette éloquence qui est héréditaire dans votre Maison, & qui peut être d'un grand secours aux Criminels les plus étonnés. Vous ne paroissez pas moins éloquent que votre pere, vous êtes en cela son héritier légitime.

JE NE REVERE PAS ce talent, pour vous obliger de l'employer à ma défense ; Un homme qui avoue son crime ne mérite pas d'avoir un défenseur. Voyez néanmoins si vous devez excuser ma faute sur mon imprudence, ou bien s'il n'en faut rien dire. Comme ma playe est incurable, je pense que le plus sûr est de n'y pas toucher. Si-

lence ma langue , n'en parle plus. Je voudrois pouvoir ensevelir ce secret avec mes cendres.

MESSALINUS , PARLEZ donc pour moi , comme si je n'avois point manqué par une erreur d'imprudence ; ainsi je jouirai de la vie que je dois à la clémence de César. Et quand il aura l'esprit tranquille , après avoir quitté cet air grave de Maître du Monde & de l'Empire , priez-le instamment de ne pas souffrir que je sois la proie des Gerres , & faites en sorte qu'il me relegate dans un climat temperé.

L'OCCASION EST favorable à mon dessein ; l'Empereur se porte bien , & de plus il voit à quel point de grandeur il a fait valoir les forces de Rome. L'Impératrice qui jouit d'une parfaite santé , maintient sa Maison dans la splendeur ; son Fils étend les limites de l'Empire. Le courage de Germanicus est au-dessus de son âge ; & la valeur de Drusus n'est pas inférieure à sa noblesse. Ajoûtez à cela la piété de ses Belles-Filles , & de ses Nièces , sa tendre affection pour ses Petits-Fils , & tout le reste de la Maison d'Auguste qui est dans un état très florissant. Ajoûtez-y la victoire qu'il vient de remporter sur les Péoniens , & les troubles de la Dalmatie pacifiés. L'Illyrie posant les armes , n'a pas dédaigné de se soumettre à César. Ce Prince monté dans un char de triomphe montrait un visage plein de douceur , & il étoit couronné de Laurier. Ceux de sa Famille le suivoient , dignes enfans de leur pere , & des noms qu'on leur a donnés.

LE DIVIN JULES CÉSAR semblable à ses Freres qui sont révéres dans les Temples voisins regarde du Ciel cette Pompe. Messalinus ne convient pas que ceux à qui toutes choses doivent ceder , ne prennent le plus de part à cette joye ;
mais

mais il prétend disputer aux autres une telle marque d'affection : & personne n'emportera cet avantage sur lui. Vous failliez la cour à ce Prince, avant qu'on lui eut décerné la Couronne de laurier qui étoit due à son mérite.

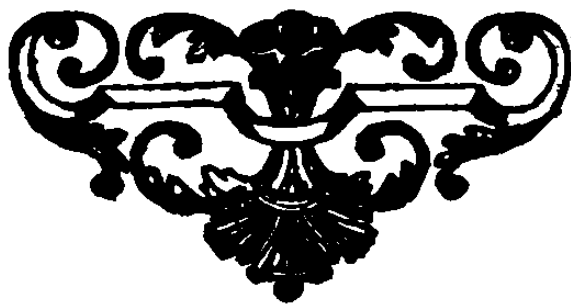
QUEL BONHEUR à ceux qui ont pû être spectateurs de ce triomphe, & voir ce Grand Capitaine qui a l'air & la Majesté des Dieux ! Pour moi, au lieu de jouir de la présence de César, je ne verrai que des Sauromates, dont le pais est toujours en guerre, & couvert de glace en tout temps. Si vous écoutez ma prière, & qu'elle parvienne jusqu'à vous, employez votre faveur pour me faire releguer parmi d'autres Peuples. Votre Pere que j'ai respecté dès mon jeune âge, vous demande cette grace pour moi, si l'ame après cette vie peut être capable de sentiment. Votre Frere vous la demande aussi, quoiqu'il soit peut-être en crainte que le soin que vous prenez de me sauver ne vous fasse tort. En un mot toute votre Maison vous fait la même prière, & vous ne pouvez pas nier que je n'aye été un de vos Cliens.

VOUS AVEZ EU de l'estime pour les productions de mon esprit, à la réserve de mon Art d'aimer. Hélas, je ne sens que trop combien mon esprit m'a été nuisible ! Néanmoins si vous exceptez les dernières fautes de ma vie, tout le reste ne scauroit faire honte à votre Maison. Je souhaite donc que votre Famille subsiste toujours dans la prospérité, & que vous soyez attaché au culte des Dieux & de César. Adorez la clémence d'un Dieu qui est avec raison irrité contre moi, & priez-le de me tirer du pais barbare des Getes. Cela est très difficile, je l'avoue, mais la vertu n'entreprend que des choses malaisées ; aussi la re-

connoissance d'un tel mérite en sera d'autant plus grande.

CE NE SERA POINT un Antiphate, ni un cruel Poliphème, habitans du Mont Etna à qui vous adresserez cette prière, ce sera un pere plein de douceur, qui est traitable & indulgent, & qui tonne bien souvent sans lancer ses foudres. Il est lui-même fâché quand il est contraint de donner des ordres fâcheux, & la peine qu'il impose aux autres, devient presque sa propre peine.

CEPENDANT LA FAUTE que j'ai commise a surmonté sa clémence, & je l'ai forcé à faire éclater sa colère contre moi. Et comme je suis éloigné de mon pais de toute l'étendue de la terre, & qu'il ne m'est pas permis de me prosterner devant nos Dieux, parlez-leur pour moi, vous qui êtes leur Prêtre, & qui leur donnez l'encens. Mais sur-tout ajoutez vos prières à celles que je leur fais. Tentez néanmoins ces choses d'une telle sorte, que vous soyez assuré de ne pas me nuire. Messalinus, pardonnez-moi : il n'y a point de mer que je ne craigne depuis le naufrage que j'ai fait.





ÉLÉGIE III.

À MAXIME.

*Qu'il ne scauroit trop donner de louanges à
sa Fille.*

AXIME, QUI soutenez la grandeur de
 M votre nom par l'éclat de vos vertus, &
 qui faites voir que votre esprit n'est pas
 au-dessous de votre naissance ; je vous
 ai toujours honoré jusqu'au dernier mo-
 ment de ma vie, car dans l'état où je suis, en quoi
 suis-je différent d'un mort ? Quand vous n'aban-
 donnez point un ami dans l'affliction, c'est faire
 une chose la plus rare qui se voye dans ce siècle.
 Il est honteux de le dire, mais si l'on veut avouer
 la vérité, ce n'est que sur l'intérêt que les amitiés
 vulgaires s'établissent.

ON S'ATTAHE BEAUCOUP plus à l'utile qu'à
 l'honnête, c'est la seule fortune qui fait subsister
 la foi, & qui la détruit. A peine trouverez-vous
 une personne entre mille qui veuille embrasser la
 vertu pour son unique récompense. Quelque belle
 & juste que soit une action, on n'en est nullement
 touché, si elle n'est accompagnée de quelques a-
 vantages ; & l'on seroit bien fâché d'être homme
 de bien gratuitement. On n'aime que l'utilité,
 & si vous ôtez à l'esprit l'espérance avide du
 gain, on ne recherchera l'amitié de personne.

CHACUN BORNE maintenant son amour à ses
 richesses, & l'on s'attache beaucoup à compter a-

vec ses doigts le profit que l'on peut faire. Le nom d'amitié qui étoit autrefois si vénérable, se prostitue pour de l'argent comme une femme perdue. Ainsi vous en êtes d'autant plus admirable, que vous ne vous laissez point entraîner par le torrent d'un vice qui est si commun. On n'aime aujourd'hui que les gens à qui la fortune est favorable: mais si-tôt que sa colère éclate, elle met en fuite tout ce qui est près d'eux.

MOI PAR EXEMPLE, j'étois autrefois pourvu de beaucoup d'amis, quand j'avois le vent en poupe, mais si-tôt qu'il excita des orages sur la mer, je me vis abandonné au milieu des vagues avec mon vaisseau tout brisé. Et dans le tems que les autres ne vouloient pas faire voir qu'ils m'eussent seulement connu, à peine futes-vous deux ou trois à me secourir dans mon affliction. Vous en étiez le premier: car un homme comme vous méritoit de marcher à la tête & non pas en rang, puisque vous donniez exemple aux autres de vous suivre. L'avou que je fis de ma faute porta votre humeur généreuse à m'assister.

VOUS TENEZ QUE la vertu n'a besoin d'aucune récompense, & qu'il faut la rechercher pour elle-même, sans qu'elle paroisse accompagnée des biens étrangers. Vous regardez comme une infamie d'abandonner & de méconnoître un ami qui est dans le malheur. Il est plus humain de soutenir sous le menton un homme qui ne peut plus nager, que de le laisser aller au fond de l'eau. Considérez bien ce que fit Achille pour son ami, après qu'Hector l'eut tué: ne doutez pas que la vie que je mene ne soit comparable à la mort. Thélée accompagna Pirithois jusqu'aux Enfers: en quoi trouve-t-on ma mort différente de celle qui nous envoie en ces Lieux-là? Le Prince de Phocée n'a-
ban-

bandonna point l'insensé Oreste. Le souvenir de ma faute me fait presque perdre l'esprit.

APROUVEZ DONC les louanges que je donne à ces Grands Hommes, dans ma misère accablante, secourez-moi comme vous faites, autant que vous le pouvez. De la manière que je vous connois, vous êtes le même qu'autrefois, & vous n'avez point changé de sentiment. Plus la fortune exerce sa rage, & plus vous lui résistez, prenant bien garde, comme il est juste, de ne pas vous laisser vaincre.

CETTE CRUELLE ENNEMIE fait par ses rudes combats que vous combattez rudement, & c'est ainsi que la même cause m'est avantageuse & nuisible. Oui, merveilleux jeune homme, vous croyez qu'il est indigne d'être compagnon d'une Déesse qui est toujours dans l'instabilité, vous êtes toujours constant, & comme les choses ne sont pas dans l'état que vous souhaiteriez, vous ne laissez pas de mettre à la voile mon misérable vaisseau, tel qu'il est dans son débris : & quoiqu'il paroisse si brisé, qu'il menace de naufrage, il vogue encore sur mer par l'appui que vous lui donnez.

VOUS AVIEZ RAISON au commencement d'être en colère contre moi ; aussi n'étiez-vous pas moins irrité que le Prince qui a sujet de me haïr ; & vous protestiez que le déplaisir qui touchoit le cœur de César, étoit devenu le vôtre propre. Mais quand vous eutes appris la cause de mon malheur, on dit que vous futes affligé de mon imprudente conduite. Aussi-tôt vous commençâtes à me consoler par une lettre, & à me faire espérer qu'on pourroit fléchir le Dieu que j'ai offensé. Votre ame fut attendrie par cette constante & ancienne amitié que j'avois pour votre Maison, avant même votre naissance. Ainsi vous étiez né mon

mon ami, au lieu que vous l'êtes devenu des autres. Et puis je vous ai donné les premiers baisers dans votre berceau.

COMME DONC J'AI EU depuis mon jeune âge beaucoup de vénération pour votre Famille, je me vois contraint comme un vieux serviteur de vous être maintenant à charge. Votre Pere qui étoit le modele de l'éloquence Romaine, & qui égaloit en cela la grandeur de son extraction m'a le premier excité à exposer mes vers en public au caprice de la Renommée ; & c'est lui qui a formé mon esprit. Pour ce qui regarde votre Frere, il peut vous dire lui-même que je l'ai toujours honoré dès mes plus tendres années.

JE ME SUIS POURTANT attaché à vous préférentiellement à tous les autres, pour trouver en vous seul un azyle dans toutes les occasions qui me pourroient arriver. Nous nous trouvâmes ensemble sur les frontières d'Italie que nous arroûâmes de nos larmes. Et quand vous me demandiez s'il étoit vrai que je fusse aussi criminel qu'on vous avoit dit, je n'ôsois le confesser ni le nier, tant la crainte me rendoit timide. Je fondois en pleurs comme la neige qui se fond par un vent de midi.

VOUS RESOUVENANT de ces choses, & considérant que mon imprudence est excusable, quelque criminelle qu'elle soit vous regardez favorablement un ami qui est tombé dans un malheur, & vous soulagez mes playes par les doux remèdes que vous y mettez. S'il m'est permis de faire des souhaits en reconnoissance de ces biens, je vous souhaite mille avantages pour tant de faveurs que vous me faites. Mais si l'on ne veut accomplir mes vœux, que selon les vôtres, je prierai seulement pour la prospérité de César, & pour celle
de

de votre Mere , car je me souviens que quand vous offriez de l'encens sur les Autels, vous demandiez ces deux graces aux Dieux préféablement à toutes les autres.



É L É G I E I V.

À A T T I C U S.

Il lui demande la continuation de son amitié.

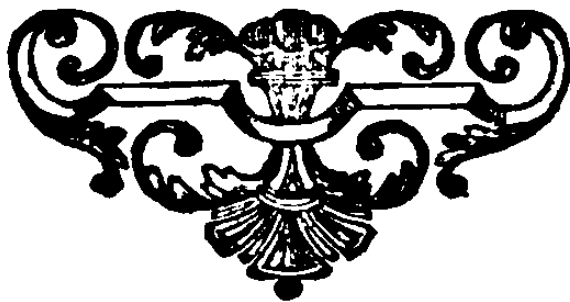
ON CHER ATTICUS, qui ne m'avez jamais donné sujet de vous soupçonner d'inconstance, recevez la lettre que je vous envoie des rives glacées du Danube. Vous souvenez-vous encore du plus malheureux de vos amis ; & votre amitié languissante ne fait-elle plus son devoir ? Les Dieux ne sont pas si contraires que je puisse m'imaginer, & même je ne crois pas possible que je ne sois pas présentement dans votre souvenir. Je me représente à tout moment devant les yeux l'idée de votre personne, & il me semble que je vois sans cesse votre visage.

JE ME REMETS DANS l'esprit beaucoup de choses sérieuses qui se sont passées entre vous & moi, & même plusieurs divertissemens que nous avons pris ensemble. Souvent nos longs entretiens ont trouvé le temps trop court, & souvent le jour ne suffisoit pas aux discours que je vous tenois. Je vous ai plusieurs fois récité les vers que je venois de faire, & je soumettois à votre jugement ces nouvelles productions de mon esprit.

J'&

J'étois persuadé que le Public recevrait agréablement tout ce que vous approuviez, en quoi mon travail reçut une douce récompense; & pour bien polir mes ouvrages par votre lime officieuse, j'y faisois plusieurs ratures selon les avis que vous me donniez. Le Barreau, tous les Portiques, les Rues & les Théâtres nous ont vus souvent ensemble.

EN UN MOT, mon très cher Atticus, notre amitié pouvoit s'égaliser à celle d'Achille, & de Patrocle. Aussi ne saurois-je croire que vous puissiez oublier ces choses, quand même vous auriez bu des eaux du fleuve Léthé? Plutôt les jours paroîtront de longue durée en hyver, & l'on trouvera les nuits courtes dans la saison des frimats: plutôt Babilone n'aura plus de chaud, ni le pont-Euxin de gelée; & plutôt l'odeur des fougues sera plus exquise que celle des roses, que vous puissiez oublier ce qui s'est passé entre nous. Le destin ne m'a pas encore poussé jusqu'à cet excès d'infortune. Prenez garde néanmoins que cette confiance ne me trompe, & que je ne sois la dupe de cette crédulité. Conservez à votre ancien ami une inviolable fidélité, autant que vous le pourrez, & que je ne vous serai point à charge.





ÉLÉGIE V.

À SALANUS.

Il le remercie de la part qu'il prend à son malheur.

ENVOYE CETTE Elégie à mon cher Salanus, & après lui avoir fait mes complimens, je souhaite qu'il se porte bien, & que la chose étant en effet comme je la desire, il puisse lire ma lettre dans une parfaite santé. Votre probité qui est une vertu presque morte en ce siècle, exige ces vœux de moi qui vous suis tout dévoué. Car quoique nous n'ayons pas eu une grande société ensemble, vous avez pourtant paru affligé du malheur de mon exil; & lorsque vous avez lû les vers que j'ai envoyés du pais de Pont, vous les avez fait valoir par votre crédit autant qu'ils le méritoient. Vous avez même souhaité que César ne fût pas long-temps irrité contre moi. En effet il ne désapprouveroit pas des souhaits de cette nature.

CES VŒUX REMPLIS de bonté montrent la douceur de votre naturel, ce qui me les rend encore plus agréables. Mais Salanus, il y a sujet de croire que le détestable Lieu de mon exil fait votre plus grande affliction. Vous devez être persuadé qu'on auroit bien de la peine à trouver un autre pays moins paisible que celui-ci: cependant les vers que vous lisez ont été faits parmi
des

des combats ; & non content de les lire favorablement, vous leur donnez votre approbation.

VOUS APPLAUDISSEZ à mes écrits comme s'ils venoient d'une riche source ; & de ce petit ruisseau vous en faites un grand fleuve. J'avoue que je reçois agréablement ces marques d'estime, quoique vous ayez peine à croire qu'un misérable comme moi puisse être capable de quelque plaisir. Néanmoins quand j'entreprends de faire des vers sur de petits sujets, mon génie fournit à cela. Dernièrement j'appris à peine la nouvelle d'un grand triomphe, que je formai le hardi dessein de traiter cette grande matière. Tout audacieux que j'étois je succombai sous les poids des belles choses que j'avois à dire, & je ne pus soutenir le fardeau dont je m'étois chargé. En cela ma bonne volonté pourra mériter vos louanges, mais le reste est contraint de ramper, surmonté par la matière.

S'IL ARRIVE NE'ANMOINS que vous entendiez parler de mon Ouvrage, je vous conjure instamment d'en être le protecteur. Quand même je ne vous en prierois pas, peut-être le feriez-vous par un petit surcroît d'amitié qui vous porteroit à m'obliger. Je ne suis pas digne de louanges ; mais vous l'êtes, Salanus, par la candeur de votre ame qui est plus blanche que le lait, & que la neige quand elle n'est pas encore foulée. Et vous qui admirez les autres, vous n'êtes pas seulement admirable par votre savoir, mais encore par votre éloquence que vous ne sauriez cacher.

CE'SAR SURNOMME' le Germanique qui est Prince de la Jeunesse vous admet ordinairement à ses études, & comme vous êtes dans cette liaison depuis vos jeunes années, & que la bonté de vos
mœurs

mœurs égale les belles qualités de votre esprit vous lui êtes fort agréable. Vous ne commencez pas plutôt à parler, que le tourment de son éloquence se déborde, & il vous tient près de lui pour exciter ses discours par les vôtres. Mais quand vous cessez de discourir à la manière des hommes, & que l'on a gardé le silence un peu de temps, ce jeune Prince qui est digne de porter le nom d'Iule, se leve comme l'étoile qui nous annonce le jour : & , lorsqu'il se tient debout sans dire mot, sa contenance & sa mine montrent qu'il est éloquent. Ainsi cette belle apparence fait espérer un discours rempli de Doctrine. Ensuite après quelque pause, quand il ouvre sa Divine bouche on jureroit que les Dieux parlent comme lui : & l'on diroit que son éloquence est digne d'un Prince ; tant il y a d'élevation & de grandeur.

CEPENDANT, QUOIQUE vous soyez agréable au jeune César, & que ce bonheur vous élève au dessus des hommes, vous ne laissez pas de souhaiter les Ouvrages d'un Poète banni. C'est-à-dire qu'il y a quelque sympathie entre les esprits assortis ensemble, & que chacun regarde naturellement tout ce qui convient à sa profession. Les villageois considèrent les Laboureurs. Les Soldats fréquentent ceux qui font la guerre, les Matelots aiment les Pilotes.

ET VOUS SALANUS, qui aimez l'étude, vous êtes charmé de la Poësie, & votre esprit vous invite à favoriser le mien. Nos genres d'écrire sont différens, mais ils viennent d'une même source, & nous cultivons tous deux les belles Lettres, vous portez le Tyrse, & moi le Laurier, & il faut du fer dans nos Ouvrages. Si l'éloquence donne à la Poësie de la force & de la vigueur,
l'élo-

l'éloquence tire son éclat de la Poësie.

IL EST DONC VRAI que les vers ont beaucoup de convenance avec votre étude, & que vous prétendez maintenir les sacrés mystères de notre milice dans une étroite liaison. Je prie les Dieux que le Prince dont vous êtes favori persiste dans ce sentiment jusques au dernier moment de votre vie, & que selon mes prières & celles du Peuple, il succède quelque jour au gouvernement de l'Univers.



ÉLÉGIE VI.

À GRÉCINUS.

Il implore son crédit.

COMME JE SUIS confiné sur les rives du Pont Euxin, je vous salue maintenant en vers, moi qui avois accoutumé de vous saluer de vive voix.

C'est un banni qui vous parle; cette lettre me tient lieu de langue, & s'il ne m'est point permis de vous écrire, je serai muet. Vous faites selon votre devoir une correction à votre ami touchant sa folle conduite, & vous m'apprenez qu'elle mériterait d'être plus sévèrement punie.

VOUS AVEZ RAISON de me reprendre, mais vous le faites trop tard: ne me traitez pas si rudement en paroles, puisque j'avoue mon crime. Dans le tems que je pouvois passer les rochers affreux du Mont Céraunien à pleines voiles, je devois

devois alors en être averti. Maintenant que j'ai fait naufrage, que me sert-il de m'apprendre la route que devoit tenir mon vaisseau ? Tendez-moi plutôt les bras, n'ayant pas la force de nager, & soutenez-moi sous le menton. C'est ce que vous faites aussi, & je vous supplie de continuer à me rendre de bons offices. Je souhaite en récompense que votre Mere, votre Femme, & vos Freres & toute votre Maison soient dans une florissante prospérité, & que selon vos souhaits ordinaires vous fassiez bien votre cour à César.

IL VOUS SEROIT BIEN honteux de ne pas secourir un ancien ami dans le déplorable état de ses affaires. Il y auroit de la lâcheté de reculer & de lâcher le pied, & d'abandonner un vaisseau qui se trouveroit dans le péril. Ce seroit une infamie de laisser sans assistance un ami tombé dans le malheur, & de renoncer à son amitié, lorsque la fortune lui seroit contraire. Ce n'est pas ainsi que vivoient Pylade & Oreste; & ce n'est pas de la sorte qu'en usoient Thésée & Pirithoüs; leur fidélité constante a été l'admiration de l'antiquité, & les siècles à venir l'admireront éternellement. Delà vient que tous les théâtres retentissent de leurs noms.

VOUS ETES SANS DOUTE digne d'avoir place parmi ces Héros, pour avoir été fidelle à vos amis pendant leur adversité. Vous méritez cet honneur par votre tendre affection; aussi verrez-vous que vos bons offices seront publiés avec reconnoissance. Soyez persuadé que si mes Poësies peuvent devenir immortelles, la postérité parlera de vous. Continuez seulement à donner des marques d'une constante amitié à l'infortuné Ovide, & faites que cette ardeur soit d'une longue

gue durée. Quand vous agirez de la sorte, je me servirai de la rame & du vent : on ne se trouve pas mal de donner de l'Eperon.



ÉLÉGIE VII.

À ATTICUS.

Qu'il espère beaucoup de son amitié.


LA LETTRE QUE je vous écris du
 pais des Getes ennemis de la paix, a
 charge sur toutes choses de vous sa-
 luer de ma part. Ensuite je serois bien
 aise de sçavoir ce que vous faites, &
 si vous prenez quelque intérêt à ce qui me tou-
 che. Je ne doute pas de votre affection, mais
 la crainte de mes miseres me donne souvent de
 vaines frayeurs. Pardonnez-moi je vous prie cet-
 te excessive_ appréhension. Un homme sauvé
 d'un naufrage craint même les eaux tranquilles.
 Les poissons qui ont été une fois attrapés à l'ha-
 meçon trompeur, s'imaginent qu'il y a toujourns
 des crochets d'airain cachés sous les appâts qu'on
 leur donne. Souvent les brebis prennent pour
 des loups les chiens qu'elles apperçoivent de loin,
 & fuient leur propre défenseur. On craint le
 moindre attouchement aux endroits où l'on a eu
 des blessures. Les Esprits timides ont peur de
 l'ombre. De même je ne pense rien que de
 triste, depuis que je suis en bute aux funestes
 traits de la fortune.

JE SUIS MAINTENANT persuadé que le Des-
 tin va toujours selon son train ordinaire. Bien plus,
 mon

mon cher Atticus, je m'imagine que les Dieux s'opposent obstinément à mon bonheur, & qu'on auroit de la peine à empêcher la fortune de me persécuter. Elle prend soin de me perdre, & quoiqu'elle soit ordinairement variable, elle paroît constante à me nuire. Si vous avez quelque foi en mes paroles, vous devez croire que j'endure une infinité de maux. Il vous seroit plus aisé de compter tous les épis de bleds de la Libie, & les fleurs de Thim du Mont Hible : vous sçauriez plutôt le nombre des Oyseaux qui volent en l'air, & combien il y a de Poissons dans la mer, qu'il ne me seroit possible de vous dire en détail les miseres qu'il m'a falu endurer par mer & par terre.

LES GETES QUI SONT les peuples les plus inhumains du monde, ont été même touchés de mes maux. Si j'entreprendois de vous les décrire en vers, ce Poëme qui contiendrait mes aventures, seroit aussi long que l'Iliade. Je n'ai rien à craindre de vous, après le nombre de témoignages d'amitié que vous m'avez donnés : mais c'est que les misérables comme moi sont d'ordinaire craintifs, & qu'il y a long-temps que la joye ne veut plus m'ouvrir sa porte.

MA DOULEUR s'est tournée en coutume, & comme les eaux par leurs fréquentes chûtes creusent à la longue les rochers, de même je suis tout percé des coups que la Fortune me donne continuellement ; & il n'y a nul endroit sur mon corps où je puisse recevoir une nouvelle blessure. La charrue n'est pas plus usée à force de labourer ; & la voye d'Appius n'est pas plus foulée & battue par les roues des chariots, que je sens mon cœur déchiré par la multitude in-

finie de mes traverses , sans que j'aye pu trouver de soulagement.

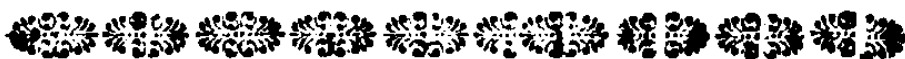
PLUSIEURS HOMMES ont acquis de la gloire, pour s'être rendus habiles aux arts libéraux ; & moi malheureux que je suis , je me suis perdu moi-même par mes Poësies. Souvent on pardonne une faute à la prière des amis , & personne n'a osé parler pour moi. La présence sert beaucoup dans les affaires fâcheuses , & mon absence de Rome m'accable d'une horrible tempête. Hélas ! Qui ne trembleroit de peur à la colère de César , quand même il ne diroit rien ? Mais en m'imposant ma peine , il m'a parlé rudement.

IL Y A DES TEMPS qui soulagent la fatigue des voyageurs ; & moi je me mis en mer durant la saison des tempêtes. On a souvent en hiver des jours favorables à la navigation , mais notre vaisseau fut plus agité que la flotte du Prince d'Itaque. La fidélité des gens qui m'escortoient , pouvoit adoucir mes maux , & cette troupe perfide de gens s'est enrichie de mes dépouilles. Les Lieux peuvent quelquefois diminuer les peines de l'exil , mais il n'y a point de pais sous les deux poles plus triste que celui-ci.

C'EST QUELQUE chose dans l'exil de n'être pas éloigné de sa Patrie , & moi je suis confiné aux extrémités de la terre. Les autres bannis jouissent de la paix que les lauriers de César ont donnée au monde , & la Province de Pont est couverte d'ennemis. On se divertit agréablement à l'Agriculture , & l'on ne sçauroit ici cultiver les champs , à cause des irruptions des Barbares. Le corps & l'esprit se trouvent bien de respirer un air temperé ; mais le froid règne en tout temps dans le pays des Sarmates. Il y a du plaisir à
boire

boire de bonne eau ; & nous ne buvons que des eaux de marais mêlées avec le sel de la mer.

QUOIQUE JE MANQUE de tout , je surmonte toutes choses par mon courage ; c'est de là que mon corps tire assez de forces pour résister. Si l'on veut soutenir ce fardeau , il faut nécessairement tenir la tête ferme ; car pour peu qu'on plie , on succombe. L'espérance même dont je me repais de pouvoir fléchir la colère du Prince , fait que je veux conserver la vie & ne pas mourir. Et vous , mes Amis , qui m'avez paru si fidèles dans mes malheurs , vous ne me donnez pas peu de consolation. Continuez-moi , je vous prie , ces témoignages d'amitié ; n'abandonnez point mon vaisseau qui est agité sur la mer , & me protégeant , jugez-moi toujours digne de vos bonnes grâces.



ÉLÉGIE VIII

À COTTA.

Remercement d'un Présent.

AI REÇU DE VOTRE part , illustre Cotta , deux Statues qui représentent le Divin Auguste & le Divin Tibère ; & pour rendre ce Présent complet comme il le doit être , vous m'avez aussi envoyé celle de Livie. Ces heureuses figures d'argent que j'estime plus que tout l'or du monde , quoiqu'elles n'aient pas reçu la dernière main de l'ouvrier , me tiennent lieu de Divinité.

M 2

QUAND

QUAND MEME VOUS m'auriez donné toutes les richesses imaginables , vous ne pouviez pas me faire un plus riche don , qu'en m'envoyant les Statues de ces trois Personnes célestes. C'est quelque chose de regarder des Dieux , de se les imaginer présens , & de pouvoir leur parler comme s'ils y étoient eux-mêmes.

JE M'IMAGINE DÉJÀ qu'on m'a rappelé en Italie , que je ne suis plus au bout de l'Univers , & que je suis comme auparavant au milieu de Rome. Je vois , ce me semble , les Deux Césars , ainsi que je les voyois avant mon bannissement , ce que je n'eusse jamais osé espérer. Je salue maintenant ces Dieux comme je les saluois. Et pour moi je pense que vous ne sçauriez me faire un plus grand Present à mon retour.

QU'EST-CE QUI MANQUE à mes yeux que de voir leur magnifique Palais ? Mais César en étant absent , ils ne me paroîtroient pas considérables. Il me semble que je vois Rome , quand je regarde ce Prince : car c'est lui qui soutient sa Patrie. Ne me trompai-je point ? Son visage paroît-il irrité dans sa figure ? Me regarde-t-il de travers avec un air menaçant ? Grand Prince , dont le mérite est d'une immense étendue , ne foyez plus indigné contre moi , & ne lâchez-point la bride à votre juste vengeance !

ET VOUS JEUNE PRINCE , pardonnez-moi , vous qui ferez l'ornement éternel de notre siècle ; & qui par le soin que vous prenez du Gouvernement de l'Univers , méritez d'en être le Maître. Je vous demande cette grace par le nom de la Patrie que vous aimez plus que vous-même : je vous en conjure par les Dieux que vous ne priiez jamais envain. Je vous en supplie par votre Epouse qui seule a mérité cet honneur ,
&

& qui vit toujours bien avec vous Je vous en conjure encore par votre Fils qui est la vive Image de votre vertu, & qui par cette conformité fait connoître qu'il vous appartient. Enfin je vous en supplie par vos Neveux, qui sont dignes de leur Pere & de leur Ayeul & qui selon vos souhaits marchent à grands pas aux grandes choses. Soulagez & diminuez un peu les cruelles peines que j'endure, & faites-moi releguer dans quelque autre Lieu éloigné des Scythes.

TIBERE QUI TENEZ le second rang dans l'Empire après Auguste, ne rejetez point mes prières, si cela se peut. Puisse la fière Germanie avec un visage effrayé marcher en esclave devant vos chevaux le jour de votre triomphe; puisse parvenir votre Pere aux années de Nestor, & Livie votre Mere à l'âge de la Sibille de Cummes; puissiez-vous être long-temps leur Fils!

ET VOUS DIGNE EPOUSE d'un Grand Prince, soyez favorable à mes vœux! Puissez-vous & votre Mari voir un jour vos Petits-fils mariés, & voir marier les enfans que leurs Belles-filles mettront au monde. Pour vous, Auguste Princesse, je souhaite que Drusus qui est mort en Germanie, soit l'unique de votre postérité que vous mettiez au tombeau: & puissiez-vous bientôt voir vanger la mort de Drusus par les armes triomphantes de son Frere!

FAVORISEZ DONC mes vœux, & donnez des marques de votre clémence, Divinités, que j'invoque: qu'il me soit avantageux d'avoir vos images devant moi! Quand César arrive au Cirque, le gladiateur sort de l'Arene; & la vue de ce Prince le délivre de ses fers. Et moi qui ai reçu chez moi trois Divinités, n'en pourrois-je pas tirer quelque avantage considérable?

HEUREUX CEUX QUI voyent ces Dieux mêmes , au lieu de leurs simulacres. Mais puisque le Destin ne veut pas que j'aye ce grand bonheur , il faut que je les adore en sculpture. Comme les hommes connoissent les Dieux que le Ciel cache à leur vue ; de même l'on révere l'Effigie de Jupiter , ne pouvant le voir lui-même. Cependant , Grands Dieux , prenez-bien garde que votre Statue que j'ai chez moi , & que je conserverai toute ma vie , ne soit pas entre les mains des ennemis. Pour moi je me ferois plutôt couper la tête , je me ferois plutôt arracher les yeux , que de souffrir qu'on vous ôte de mes mains ; Puissantes Divinités que tout le monde révere , vous êtes le port & l'Autel où j'aurai recours dans mon exil , & je vous embrasserai si je me vois poursuivi des Gètes : je marcherai même sous vos étendards comme sous les aigles Romains.

OU JE ME TROMPE , & je m'abuse par l'excès de ma passion qui me flatte d'une espérance que mon exil va être plus doux : ou il me semble bien que ces Statues ont le visage moins severe qu'elles n'avoient , & qu'elles m'accordent ma prière. Je souhaite que ces présages qui partent d'un esprit craintif , soient entièrement véritables , & que la juste colère du Dieu que j'ai offensé s'adoucisse à mon égard.





ÉLÉGIE IX.

AU ROI COTTIS.

Il implore le secours de ce Prince.

GRAND ROI, qui tirez votre origine
 d'Eumolpe, si la Renommée qui parle
 sans cesse, vous a fait sçavoir que je
 suis relegué sur la frontière de vos E-
 tats, écoutez ma très humble prière;
 ô Prince le plus humain de l'Univers, ne me re-
 fusez-pas dans mon exil une assistance que vous
 pouvez me donner.

LA FORTUNE m'a livré à vous, dont je
 n'ai pas sujet de me plaindre; car en cela seule-
 ment elle ne m'a point paru ennemie. Je viens
 de faire naufrage, recevez-moi favorablement dans
 vos ports, afin que je trouve autant de sûreté sur
 vos terres que sur la mer. C'est sans doute une
 vertu Royale d'assister les malheureux: elle est
 digne d'un grand Prince comme vous; & même
 elle est convenable à l'élevation de votre fortune:
 elle ne sçauroit égaler la grandeur de votre cou-
 rage.

LA PUISSANCE ne paroît jamais avec tant d'é-
 clat, que lorsqu'elle ne souffre pas qu'on lui fasse
 des prières vaines. La splendeur de votre Race
 qui tire son origine des Dieux, demande cela de
 vous. Eumolpe cet illustre Auteur de votre Mai-
 son, & Eriçon son Ayeul maternel vous persua-
 dent la même chose. C'est en quoi vous res-

semblez aux Dieux, car vous exaucez les prières de ceux qui implorent votre secours.

POURQUOI rendrons-nous des honneurs aux Dieux, si on leur ôte le desir de faire du bien aux hommes ? Si Jupiter fait la sourde oreille à ceux qui le prient, pourquoi immolera-t-on des victimes sur ses Autels ; Si Neptune ne rend pas la mer calme pendant ma navigation, pourquoi lui offrirai-je envain de l'encens ? Et pourquoi le Laboureur immolera-t-il à Cères une truie pleine, s'il se voit frustré dans ses espérances ? Un Vigneron qui ne verra pas couler de vin doux sous ses pieds, n'égorgera point en sacrifice un bouc à Bacchus. Je prie les Dieux que César gouverne aussi bien l'Empire qu'il prend soin de sa Patrie.

AINSI LES HOMMES & les Dieux sont appelés grands, selon le bien qu'ils procurent. Et vous, illustre Cottis, digne Fils de votre Pere, secourez aussi un malheureux qu'on a relegué près de vos Etats. C'est un sensible plaisir à un honnête homme d'assister les gens dans leur besoin, il n'y a pas un meilleur moyen pour parvenir à la gloire. Qui est-ce qui ne maudit pas la mémoire d'Antiphate Roi des Lestrigons ? Et qui ne loue au contraire l'humeur libérale d'Alcinoüs ? Vous n'avez pas eu pour Pere ni Cassander, ni Capharée, ni le Tiran Phalaris. Mais vous êtes fils d'un vaillant homme qui étoit invincible à la guerre, & qui n'aimoit point le sang pendant la paix.

AU RESTE LE SOIN que l'on a pris de vous élever aux beaux Arts, vous a inspiré des mœurs douces, & entièrement éloignées de toute férocité. Aussi n'y a-t-il point de Roi qui ait fait un si grand progrès dans les Sciences, ni qui s'y soit attaché plus que vous. Vous le faites voir par vos
Poë-

Poësies, car si l'on y supprimoit votre nom, je ne dirois pas qu'elles viennent d'un Auteur de Thrace. Orphée n'est donc pas le seul qui a illustré ce pais; la Thrace est aussi superbe de vous avoir mis au monde. Comme vous avez un grand courage, vous prenez les armes dans le besoin, & vous revenez alors tout couvert du sang de vos ennemis. Mais quand vous avez quitté le javelot, & que vous n'êtes plus à cheval; lorsque vous avez ainsi employé le temps aux travaux de Mars, selon le desir de votre Pere, & que vous vous déchargez de ce fardeau, ne voulant pas languir dans l'oïveté, vous tâchez par la voye des Muses de vous élever au dessus des Astres.

VOTRE INCLINATION aux belles Lettres me donne quelque commerce avec vous: car nous offrons vous & moi notre encens dans le même Temple. Grand Prince qui faites de si beaux Vers, je vous supplie humblement en qualité de Poëte, d'ordonner à vos Sujets de ne me pas inquiéter dans mon exil. Je ne suis pas relegué dans la Province de Pont pour avoir fait quelque Meurtre, ni pour avoir donné du Poison, non plus que pour avoir mis mon Seing & mon Nom à quelque fausse écriture, ni enfin pour avoir fait des choses contre les Loix.

CEPENDANT IL FAUT que j'avoue que je suis encore plus criminel, que si j'avois commis tous ces crimes. Ne demandez pas ce que c'est; j'ai eu l'imprudence de faire l'Art d'aimer, sans quoi je serois innocent; mais ne vous informez pas si je suis d'ailleurs coupable; afin que je fasse voir que cette Poësie fait toute ma faute. Néanmoins le Prince que j'ai offensé a paru bien moderé dans sa vengeance, puisqu'il ne m'a ôté que le bonheur de voir ma Patrie. Maintenant que j'en suis é-

loigné, faites que le voisinage de vos Etats me fasse vivre en sûreté dans le malheureux séjour de mon exil.



ÉLÉGIE X.

À MACER.

Que le souvenir de ses Divertissemens augmente encore son chagrin.

NE RECONNOÎTREZ-VOUS pas à mon cachet qu'Ovide vous écrit cette lettre? Si mon cachet ne vous le fait point sçavoir; ne le connoîtrez-vous pas à mon écriture? Auriez-vous par la longueur du temps perdu tout à fait l'idée de ces choses? Seroit-il possible que vos yeux n'en pussent plus discerner les traits?

MAIS N'IMPORTE que vous ne vous souveniez plus quelle est la gravure de mon cachet, & mon écriture, pourvu que vous m'ayez conservé dans votre souvenir. Vous me devez cette marque d'amitié par les longues habitudes que nous avons eues ensemble, par l'alliance qu'il y a entre ma Femme & vous, & par nos communes études que vous sçutes mieux employer que moi, ne vous étant attiré par votre Science aucune méchante affaire.

VOUS FAITES UN POÈME qui continue l'Iliade de l'immortel Homere; ainsi vous nous ferez voir toute la guerre de Troye. Mais l'imprudent Ovide reçoit une récompense funeste, pour avoir en-

enseigné l'Art d'aimer. Les Poètes ont néanmoins beaucoup de myſteres communs entre eux, quoiqu'ils ſuivent des routes différentes. Vous vous ſouvenez apparemment de toutes ces choſes, quoique nous ſoyons fort éloignés l'un de l'autre; & je penſe que vous ſouhaiteriez de me ſoulager dans mes malheurs.

NOUS AVONS VU par votre moyen les plus belles Villes de l'Asie, & parcouru la Sicile. Nous avons vu le Ciel éclairé des flammes du Mont Etna, qu'un Géant enſéveli dans ces cavernes vomit de ſa gorge épouvantable; nous avons encore vu les Lacs d'Enna, les Etangs puants de Palice, & les Ruiſſeaux de Cyane que l'Anope mêle avec ſes eaux. Pas loin delà ſe trouve la Nimphe Aréthuſe, qui pour ſ'échaper d'un fleuve d'Elide, ſe cache quelque temps ſous la mer, & montre enfuite ſon cours dans la Sicile. J'ai paſſé près d'une année en ce pays là. Ha! qu'il eſt bien différent du climat des Getes? Mais qu'eſt-ce que tous ces Lieux en comparaifon de pluſieurs autres: que nous avons vus enſemble dans notre agréable voyage?

SOIT QUE NOUS AYONS voyagé par mer dans des vaiſſeaux embellis de peintures, ou par terre dans de bons carroſſes, nous avons trouvé ſouvent le chemin trop court pour notre converſation, & nous avons beaucoup plus des choſes à nous dire, que de chemin à faire. Souvent le jour ne ſuffiſoit pas à nos entretiens, & les plus grands jours de l'Été finifſoient plutôt que nos diſcours. Les amis comptent pour quelque choſe d'avoir craint enſemble les périls de la mer, d'avoir fait des affaires enſemble, & enfuite d'en tirer des ſujets de divertiffemens qui ne faſſent point rougir. S'il vous ſouvient toujours de cela, quoique je

fois éloigné de vous , je serai devant vos yeux comme j'y étois avant ma disgrâce.

POUR MOI TOUT RELEGUE' que je suis sous le pôle au bout du monde , où jamais les astres ne se couchent dans les eaux de l'Océan , je ne laisse pas de vous voir des yeux de l'esprit , & souvent je m'entretiens avec vous sous la froide constellation de l'Ourse. Vous êtes ici sans le sçavoir , & j'y parle avantageusement de vous pendant votre absence : vous venez au pays des Gertes du milieu de Rome sans en partir. Usez-en de même à mon égard , & comme vous êtes dans un climat beaucoup plus heureux que celui-ci , conservez-moi toujours dans votre cœur & dans votre souvenir.



ÉLÉGIE XI.

A R U F U S.

*Que son exil ne l'empêche pas de se souvenir
toujours de lui.*

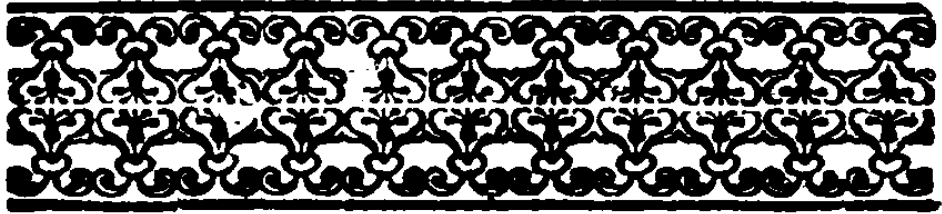
VIDE QUI A EU le malheur de composer l'Art d'aimer, vous envoie cette lettre avec précipitation, pour vous témoigner qu'il se souvient de vous, quoique nous soyons éloignés l'un de l'autre de toute l'étendue du monde. J'oublierai plutôt mon nom, que je ne perdrai le souvenir de votre amitié. Je mourrai même plutôt que de manquer de reconnoître les marques que vous m'avez données d'une sincère tendresse.

LES

LES LARMES que vous avez répandues sur mon visage, quand l'excès de ma douleur étouffoit les miennes, les Consolations que vous avez voulu me donner, quand vous-même aviez besoin de consolation, méritent les plus grands noms. J'avoue que j'ai sujet de me louer de ma Femme, puisqu'elle est très-sage naturellement, toutes fois vos remontrances la fortifient dans ce naturel. Je me réjouis que vous soyez son Oncle, comme Castor l'étoit d'Hermione, & Hector d'Ascagne. Aussi prend-elle grand soin de vous ressembler du côté des mœurs : & dans sa conduite elle fait bien voir qu'elle tient de votre sang. Ce qu'elle auroit donc fait d'elle même, elle le fait mieux encore par les bons avis que vous lui donnez. Un cheval qui par sa vigueur pourroit remporter le prix à la course, courra sans doute plus vîte s'il est incité par la voix & par l'éperon.

AURESTE RUFUS, je m'apperçois que vous exécutez très-fidèlement ce que je vous mande du Lieu où je suis, & que vous ne vous rebutez pas de la peine que je vous donne. Que les Dieux vous en récompensent, puisque je ne le puis pas moi-même ! ils ne manqueront pas de le faire, s'ils voyent ces actions de bonté. Je souhaite cependant que vous ayez une longue vie pour pratiquer la vertu, vous qui êtes le plus grand ornement de la Ville de Fondi.





ÉLÉGIES D'OVIDE

Écrites de Pont.

LIVRE TROISIÈME.



ÉLÉGIE PREMIÈRE.

À SA FEMME.

*Et la conjure de solliciter Livie à rendre son exil
plus doux.*



MAIS ER FUNESTE QUI fus autrefois
battue des rames de Jason : & toi
Scythie , que je vois toujours cou-
verte de neige & d'ennemis , quand
est-ce que je vous quitterai pour
aller dans un autre país qui soit
moins sujet aux brigandages ? serai-je toute ma vie
parmi des barbares , & serai-je enlevé dans le
territoire des Tomitains ?

PRO-

PROVINCE DE PONT, excuse moi si je dis que tes frontières ne jouissent jamais de la paix, puisqu'elles sont toujours ravagées par la cavalerie des ennemis. Tu me permettras aussi de te dire que par ton méchant terroir tu me fais paroître mon exil plus rigoureux & plus incommode. Tu n'a jamais le plaisir de sentir les fleurs du Printemps. Tu ne vois jamais de moissonneurs nuds : & l'Automne ne te donne point de pampres embellis de raisins. Mais il y a chez toi en tout temps un hyver insupportable. Tes mers sont glacées, & les poissons y nagent souvent sous la glace, qui les y tient enfermés. Tu n'as pour toutes fontaines que des eaux presque salées comme celles de la mer, & lorsqu'on en boit on ne sçait si elles n'alterent pas plus qu'elles n'appaisent la soif. Tes campagnes découvertes n'ont que quelques arbres sans fruit ; elles représentent la mer. On n'y entend point chanter les oiseaux, à moins qu'il n'en vienne des bois éloignés pour Boire des eaux de la mer avec leur gosier enroué. Tes champs sont tout hérissés d'absinte, & cette moisson amere est fort convenable à ce Lieu.

AJOUTEZ A' CELA nos continuelles frayeurs, voyant toujours l'ennemi à nos portes, où il jette mille flèches trempées dans du poison mortel. D'ailleurs, ce pais est éloigné de tout commerce du monde, & l'on n'y sçauroit venir en sûreté, ni par terre, ni par mer. Il ne faut donc pas trouver étrange si pour mettre fin à mes maux je demande un autre Lieu pour mon bannissement.

MAIS IL EST BIEN plus étrange, ma Femme, que vous regardiez d'un oeil sec toutes mes miseres, & que vous n'en versiez point de larmes. Si vous me demandez ce que vous devez faire, c'est

c'est de chercher un remède à mes maux, & vous le trouverez aisément si vous le voulez trouver. C'est peu que de le vouloir, il faut que vous desiriez ardemment d'en venir à bout, & qu'à force d'y penser, vous ne dormiez presque pas.

JE SUIS PERSUADE' que plusieurs le veulent, car qui pourroit concevoir tant de haine contre moi, que de souhaiter que ma vie se terminât dans l'exil ? Il faut donc que vous travailliez à cette affaire & de toutes vos forces, & que vous y passiez les jours & les nuits pour l'amour de moi. Oui ma Femme, vous devez être la première à vous acquitter de ce devoir.

J'AI PARLE' DE VOUS dans mes Ouvrages d'une manière si glorieuse, qu'on vous regarde comme le modèle d'une femme affectionnée à son mari. Prenez garde de ne pas perdre cette belle réputation, & ne souffrez point que mes louanges soient fausses à cet égard. Quand même je ne m'en plaindrois pas, la Renommée ne laisseroit pas de s'en plaindre sourdement : & elle auroit raison de le faire, si vous négligez ce qui me regarde.

LA FORTUNE M'A suscité des malheurs d'un si grand éclat, que j'en suis plus connu dans le monde que je n'étois autrefois. Capanée devint fameux par les coups de foudre qui le terrassèrent. Amphiaraüs n'est connu que pour avoir été englouti dans la terre avec ses chevaux. Si Ulysse eut été moins errant, il en seroit moins célèbre. Et Philoctète doit à sa blessure la plus grande réputation.

SI LES GENS MÉDIOCRES comme moi peuvent trouver place parmi ces Héros, je puis dire que ma disgrâce a donné de l'éclat à mon nom. Mes vers vous feront connoître, puisqu'ils vous
ont

ont mis en parallele avec l'illustre Battis de l'Isle de Cos. Toutes vos actions seront regardées sur le grand Théâtre du monde, & vous aurez pour témoins de votre vertu une infinité de personnes. Soyez persuadée qu'à tous les éloges que je vous donne dans mes vers, le Lecteur demande si vous les méritez. Et comme je crois que plusieurs vous jugeront digne de ces louanges; aussi se trouvera-t-il beaucoup de femmes qui voudront censurer vos actions. Faites donc enforte que ces jalouses ne puissent pas dire de vous: elle est bien lente à donner du secours à son pauvre mari. Et puisque manquant de force, je ne puis pas mener mon chariot, prenez-en vous seule la conduite.

EPUISÉ DE SANG par ma maladie, j'ai recours à vous comme à mon Médecin: je n'ai qu'un souffle de vie, assistez-moi: & puisque vous le pouvez, faites maintenant pour moi ce que je ferois pour vous, si j'étois en meilleur état que je ne suis. L'affection que vous me devez par les liens du mariage demande cela de vous. Bien plus, ma Femme, vous y êtes obligée par votre propre vertu. Vous devez cela à la Maison dont vous sortez, afin que vous ne lui fassiez pas moins d'honneur par le bon usage de votre devoir, que par votre probité. Quand même vous feriez toutes choses, si vous ne donnez pas lieu qu'on vous loue, on ne croira point que vous ayez fréquenté la vertueuse Martia.

SI VOUS AVOUEZ la vérité, vous ne pourrez pas me dire que je sois indigne de vos soins. J'avoue de mon côté que vous m'en rendez avec usure, & que l'envie la plus obstinée ne sçauroit vous nuire là-dessus. Mais outre les choses que vous avez faites, ayez l'ambition de paroître fort
sen-

sensible à mes misères. Tâchez de me faire reléguer dans une région moins exposée aux courses des ennemis : je n'aurai plus rien à désirer de vos bons offices.

CE QUE JE DEMANDE est considérable ; mais cela ne sçauroit faire tort à celle qui le demandera ; & quand même vous ne l'obtiendriez pas, il n'y a rien à craindre dans ce refus. Au reste ne vous fâchez pas si je vous conjure si souvent dans mes vers de faire ce que vous faites, & de vous prendre vous-même pour modèle. Le son des trompettes n'est pas inutile à inspirer de l'ardeur aux plus vaillans hommes, & les Capitaines n'oublient pas d'exciter par leurs paroles les plus courageux aux combats. On connoît assez votre vertu par les preuves que vous en avez données en tout temps ; faites que votre courage ne cede en rien à votre verrou.

JE NE DEMANDE PAS que vous preniez pour ma défense une hache comme une Amazone, & que vous portiez un bouclier à la main. Je demande seulement que vous adoriez Dieu, non pas pour m'en attirer les bonnes grâces, mais pour adoucir un peu la colère qu'il a contre moi. Si vous manquez de faveur auprès de lui, vos larmes vous tiendront lieu de faveur ; & par cet endroit plutôt qu'autrement vous pouvez fléchir les Dieux. Mes maux ne laisseront point tarir vos larmes, & je pourrai vous fournir une ample matière de pleurs. Dans l'état où sont mes affaires, je pense que vous aurez de quoi pleurer toute votre vie : ma déplorable fortune en fera le sujet.

S'IL VOUS FALOIT racheter ma mort par la vôtre, dont je serois bien fâché, vous n'auriez qu'à suivre l'exemple de la femme d'Admet. Et

si vous vouliez éluder les galans qui vous presseroient de violer la foi que vous me devez ; vous imiteriez Pénélope. S'il vous prenoit envie d'être la compagne de votre Mari en l'autre monde , vous suivriez dans votre mort l'exemple de Laodamie. Et si vous souhaitiez de vous jeter toute vive dans le feu du bucher funèbre, on vous proposeroit Evadné.

IL N'EST PAS BESOIN que vous mouriez , ni que vous brodiez de la toile comme Pénélope. Vous n'avez qu'à prier Livie, dont l'éminente vertu peut faire vanter notre siècle que l'antiquité n'a point d'Héroïne plus recommandable en pudicité. Et comme cette Princesse a la beauté de Vénus, & la sagesse de Junon, elle seule a été digne d'être Epouse d'un grand Dieu.

POURQUOI craignez-vous de l'aborder ? vous n'avez-voint à fléchir l'impitoyable Prozné, ni la cruelle Médée, ni les Danaïdes, ni Clytemnestre, ni Scylla qui est la terreur des Mers de Sicile, ni la Magicienne Circé, ni l'épouvantable Méduse avec ses cheveux tressés de serpens. Vous adressez vos prières à une grande Princesse, en qui la fortune fait bien voir qu'elle est clairvoyante, & que c'est à tort qu'on l'accuse d'être aveugle. Il n'y a rien après César de plus grand qu'elle dans tout le monde.

TACHEZ DE BIEN prendre votre temps pour lui demander cette grace, de peur que vous ne vous embarquiez par un vent contraire. Les Oracles ne rendent pas toujours leurs réponses, & même les Temples ne sont pas toujours ouverts. Quand la Ville sera dans l'état où je m'imagine qu'elle est, qu'il n'y aura rien de fâcheux qui rende le peuple triste ; lorsque la Maison d'Auguste, qu'on doit révéler comme le Capitole, sera
dans.

dans la joye & dans la paix, abordez l'Impératrice sous la conduite des Dieux, & croyez que vos paroles me feront de quelqu'utilité.

SI VOUS LA TROUVEZ trop occupée, remettez votre dessein à une autre occasion, de peur de ruiner mes affaires, en voulant les avancer précipitamment. Je ne vous recommande pas d'attendre qu'elle soit entièrement desoccupée; car à peine lui reste-t-il assez de temps pour s'habiller.

LORSQUE VOUS VERREZ le Sénat en corps au Palais d'Auguste, passez à travers la foule: & quand vous serez devant Junon souvenez-vous de bien soutenir le personnage de suppliante. Ne vous avisez point d'excuser ce que j'ai fait; il faut passer sous silence une affaire qui ne vaut rien. Que vos paroles se bornent à exprimer vos prières avec tristesse. Versez sur le champ un torrent de pleurs, & vous prosternant à terre, étendez vos bras aux pieds de la Divine Livie. Ne lui demandez pour toute grâce que de m'éloigner d'un peuple qui est un cruel ennemi; n'est-ce pas assez pour mon malheur d'avoir la Fortune contre moi?

JE VOUS DONNEROIS encore d'autres avis, mais peut-être que la crainte venant à troubler votre esprit à peine pourrez-vous dire d'une voix tremblante ce que je vous ai déjà recommandé. Je crois néanmoins que votre trouble ne vous fera point de tort, si Livie voit que son air majestueux vous inspire cette crainte. D'ailleurs s'il arrive que vos pleurs entrecoupent vos paroles, cela ne vous nuira pas. Les larmes sont quelquefois aussi éloquantes que les discours.

CHOISISSEZ AUSSI un jour heureux pour cette entreprise, & qu'elle se fasse à une heure propre,

pre, & sous des Augures favorables. Mais auparavant allumez du feu sur les saints Autels ; ensuite offrez de l'encens & du vin tout pur aux grands Dieux. Adorez sur tout le Divin César, sa Famille & son Épouse. Je prie les Dieux qu'ils vous soient propices comme ils ont accoutumé, & qu'ils regardent vos larmes avec un visage riant.



É L É G I E II.

À C O T T A.

*Il se loue de son amitié, qu'il tâchera de rendre
immortelle par ses Poësies.*

JE SOUHAITE, mon cher Cotta, que le salut que je vous envoie dans cette lettre, aille jusqu'à vous, & vous soit rendu. Car la joye que j'ai d'apprendre que vous vous portez bien diminue mes tourmens, & vous me faites jouir d'une parfaite santé dans une bonne partie de moi-même. Lorsque les autres chancelent, & qu'ils abandonnent les voiles, vous êtes le seul qui me servez d'ancre à retenir mon vaisseau tout brisé qu'il est de la tempête.

JE SUIS CHARMÉ de votre affection, & j'ex-
cuse ceux qui m'ont quitté après mon malheur.
Quand le tonnerre frappe un seul homme, plu-
sieurs autres en sont effrayés, & ceux qui se
trouvent près du foudroyé en sont aussi-tôt sai-
sis de crainte. Lorsqu'un mur menace ruine,
per-

personne ne va à l'entour, de peur d'en être accablé. Ceux qui sont esclaves de leur santé avec des appréhensions continuelles évitent la contagion & le voisinage des malades, pour ne pas gagner leur mal. Pour moi je suis persuadé que plusieurs de mes amis m'ont abandonné par crainte, plutôt que par haine. Ils ne manquoient point de tendresse, ni de bonne volonté à me servir; ils ont redouté les Dieux qui sont irrités contre moi. On peut bien les appeler prudens & timides, & non pas méchans.

C'EST AINSI QUE mon humeur indulgente me porte à excuser mes amis, & à ne leur reprocher aucun crime. Que ces gens là se contentent d'être excusés, ils pourront même se justifier par mon témoignage. Mais vous mes fidèles Amis, vous m'êtes bien plus considérables, quoique vous soyez en petit nombre, puisque vous n'avez pas craint de me secourir dans mes plus pressans malheurs. Aussi la reconnoissance des obligations que je vous ai, ne s'effacera de mon cœur, que lorsqu'il sera réduit en cendres.

NON, NON, JE ME TROMPE, cette reconnoissance me survivra, si les siècles à venir se souviennent de lire mes Ecrits. Nos corps privés de la vie sont brûlés dans le bucher funèbre, sans que notre gloire & notre nom puissent jamais périr dans ces flammes. Thésée & Orestes sont morts, les louanges de l'un & de l'autre durent éternellement. La postérité vous louera aussi, mes chers Amis; & votre réputation deviendra célèbre par mes Ouvrages.

VOUS ETES DÉJÀ connus au pays des Sauromates & des Gètes, & ces barbares estiment votre générosité. Comme j'en parlois dernièrement,

ment, car j'ai appris la langue des Getes & des Sauromates, un vieillard qui se trouva dans la compagnie où j'étois, nous tint ce discours. „ Il-
 „ lustre Etranger, le nom d'amitié ne nous est pas
 „ non plus inconnu, quoique nos rivages du Da-
 „ nube soient fort éloignés de Rome. Il y a en
 „ Scythie une contrée que nos Anciens appelloient
 „ Taurique, & qui n'est pas loin des Getes. Je
 „ suis né en ce pays là, dont je n'ai point de re-
 „ gret. Les Tauroscythes adorent Diane; on y
 „ voit encore aujourd'hui un Temple bâti à son
 „ honneur sur de grandes colonnes, & l'on y
 „ monte par quarante degrés. La tradition porte
 „ qu'il y avoit une Statue de Diane; mais pour
 „ vous donner sujet de n'en pas douter, c'est que
 „ son piedestal est maintenant vuide; & l'Autel qui
 „ étoit de marbre blanc, n'est plus de cette cou-
 „ leur, à cause du sang qu'on y a répandu.

„ LA PRETRESSE de ce Temple doit être Vier-
 „ ge & choisie entre les plus nobles du pays, &
 „ par une ancienne coutume il faut qu'elle égorge
 „ un Etranger pour le sacrifier à la Déesse. Sous
 „ le règne de Thoas Prince illustre & très fameux
 „ dans les Palus Méotides & sur les rivages du Pont-
 „ Euxin, une certaine Iphigénie y fut, dit on,
 „ transportée à travers la vaste Région de l'air: on
 „ tient qu'étant enlevée sous un nuage par les
 „ vents, Diane la mit en ces Lieux.

„ CETTE IPHIGÉNIE suivant la coutume,
 „ avoit déjà fait ces horribles sacrifices avec répu-
 „ gnance, quand deux jeunes Hommes embarqués
 „ sur mer vinrent mouiller l'ancre à nos Côtes.
 „ Ils étoient de même âge, & s'aimoient égale-
 „ ment L'un d'eux s'appelloit Oreste & l'autre
 „ Pylade, noms fameux dans la postérité. Aussi-
 „ tôt on les mena devant l'Autel inhumain de Dia-

„ ne,

„ ne, les mains liées derrière le dos. La Prêtresse
 „ tenant ces captifs, les arrosa d'eau pour les purifier,
 „ & leur mit ensuite sur la tête une mitre qui étoit
 „ fort haute. Tandis qu'elle préparoit le sacrifice,
 „ & qu'elle leur mettoit autour de la tête les ban-
 „ delettes sacrées: pendant qu'elle cherchoit des
 „ prétextes pour retarder cette cérémonie, elle dit
 „ à ces jeunes Gens, je ne suis point d'une humeur
 „ cruelle, ainsi vous me devez pardonner si je fais
 „ un Sacrifice plus barbare que le Lieu où je suis.
 „ C'est une coutume de cette Nation. Mais de
 „ quelle Ville venez-vous? Et par quelle route mal-
 „ heureuse êtes-vous venus débarquer ici?

„ ELLE PARLA DE LA SORTE, & quand elle
 „ sçut le nom de leur país, elle trouva qu'ils étoient
 „ de sa Ville. Il faut, leur dit-elle, que l'un de
 „ vous deux soit immolé pour victime à ce Sacrifi-
 „ ce, & que l'autre s'en retourne porter la nou-
 „ velle chez soi. Pylade voulant mourir, conjure
 „ son cher Oreste de s'en aller: celui-ci ne le veut
 „ pas, & tous deux disputent à l'envi à qui s'expo-
 „ sera à la mort. Voilà le seul différend qu'ils eu-
 „ rent jamais ensemble; tout le reste de leur vie se
 „ passa dans une grande union.

„ PENDANT QUE CE combat d'amitié se passoit
 „ entre ces jeunes Gens; Iphigénie écrivit une lettre
 „ à son Frere, & par un étrange aventure, ce fut
 „ à lui-même qu'elle la donna. Aussi-tôt ils enle-
 „ vèrent du Temple la Statue de Diane, & se sau-
 „ vant à la dérobée, ils s'en retournèrent par mer.
 „ La merveilleuse affection de ces jeunes Hommes,
 „ passe encore après plusieurs siècles pour un grand
 „ exemple d'amitié parmi les Scythes.

„ APRES LE RE' CIT que fit ce vieillard d'une
 „ histoire si connue, toute l'assemblée loua l'action,
 „ & la constante fidélité de ces deux amis. C'est-

à-dire qu'en ce climat le plus barbare du monde, le seul nom d'amitié est capable de toucher les cœurs les plus inhumains. Que ferez-vous donc vous autres qui êtes nés en Italie, puisque de telles actions peuvent amollir les Getes?

AJOUTEZ A' TOUTES ces choses la douceur de votre esprit, & la bonté de vos mœurs qui marquent votre haute naissance. Volesus, l'illustre Auteur de votre race, du côté de votre Pere, & Numa dont vous tirez votre origine par votre Mere, vous reconnoîtront à votre sagesse pour un de leurs descendans. Votre Maison même qui périroit, si vous n'étiez plus au monde, prouveroit la grandeur de votre ame par le nom fameux de Cotta qu'on lui a donné. Secourez donc votre ami dans son malheur, vous qui êtes si digne de cette extraction: & soyez bien persuadé que cela convient à un homme de votre mérite.



É L É G I E III.

À FABIVS MAXIMVS.

Récit d'un songe.

AXIME, QUI brillez comme un Astre dans la Famille des Fabiens, s'il vous reste quelque temps pour écouter un banni que vous honorez de votre amitié, donnez-lui un peu d'audience.

J'ai à vous raconter une chose que j'ai vue, soit que ç'ait été l'ombre d'un corps, ou la représentation d'un songe.

IL ÉTOIT NUIT, & déjà la Lune donnoit
TOME I, N dans

dans ma chambre par les fenêtres, comme lorsqu'elle est dans son plein. Je goûtois les douceurs du sommeil qui soulage les chagrins de tout le monde, & j'étois languissamment couché dans mon lit, quand tout d'un coup j'entendis frémir l'air agité par des aîles, & la fenêtre ébranlée fit un petit bruit. Je me réveillai en sursaut, & m'appuyai sur le coude gauche, mon cœur palpitant de crainte.

L'AMOUR M'APPARUT debout, avec un visage tout changé; il portoit d'une façon triste un sceptre de bois d'érable à sa main gauche. Il n'avoit point de collier, ni de ruban attaché à ses cheveux; & bien loin qu'ils fussent tressés comme autrefois, ils tomboient tout plats sur son visage qui me paroissoit affreux. Je vis que les plumes de ses aîles étoient hérissées comme celles d'une colombe quand plusieurs mains ont passé dessus.

SITÔT QUE JE LE connus, car nul autre ne m'a jamais été plus connu que lui, je lui parlai librement en ces termes. „Enfant qui as trompé
„ton maître, qui es cause de mon exil, & à qui
„je me repens d'avoir donné des préceptes, tu
„viens donc en ce pais, où il n'y a jamais de paix,
„& où le Danube est toujours glacé? Quel est le
„sujet de ton voyage? Viens-tu voir les maux que
„j'endure? Peut-être ne sçais-tu pas qu'ils font bien
„murmurer contre toi.

„C'EST TOI QUI dans ma jeunesse m'as le premier inspiré des vers amoureux, & qui m'as porté à la Poësie, où l'on met le Pentametre après l'Héxametre. Tu n'as point souffert que mon esprit se soit élevé comme Homère, ni que j'aye décrit les actions des grands Capitaines. Peut-être que ton arc & tes feux ont diminué le peu de génie que j'avois naturellement. Car tandis
„que

„que j'ai chanté ce qui se passe dans ton Empire ;
 „& dans celui de ta Mere, je n'ai entrepris aucun
 „grand Ouvrage.

„MAIS POUR COMBLE de malheurs, j'ai eu l'im-
 „prudence de faire des vers pour t'instruire à de-
 „venir habile. Aussi m'ont-ils attiré pour récom-
 „pense un cruel exil qui me fait passer tristement
 „mes jours à l'extrémité du monde parmi des Na-
 „tions turbulentes. Ce n'est pas ainsi qu'Orphée
 „fut traité d'Eumolpe son Disciple : Olympe ne
 „paya pas d'ingratitude son Maître le Satyre de
 „Phrygie : & Chyron ne reçut pas un tel salaire
 „d'Achille, dont il avoit été Gouverneur. On ne
 „dit pas que Numa ait maltraité Pythagore, sous
 „lequel il avoit étudié. Mais, pour ne plus rapor-
 „ter de pareils exemples des Anciens, je suis le seul
 „qui ai péri par mon Disciple. Dans le temps que
 „je te donne des armes & des instructions, Enfant
 „libertin, ton Maître reçoit cette récompense
 „pour t'avoir rendu sçavant.

„TU SÇAIS NE'ANMOINS, tu pourrois bien l'at-
 „tiser avec serment, que je n'ai jamais attenté à la
 „chasteté du lit Nuptial. Nous avons écrit pour
 „les Dames qui se coëffent & s'habillent en co-
 „quettes. De grace, dis-moi un peu, quand est-ce
 „que tu appris à tromper les femmes mariées, &
 „à rendre l'origine des enfans douteuse dans les fa-
 „milles ? N'ai-je pas exclus de ces écrits avec beau-
 „coup de rigidité toutes les Dames à qui la loi in-
 „terdit le commerce des galans ? Mais à quoi sert
 „tout cela, si l'on croit que j'ai fait un ouvrage
 „pour faciliter l'adultere qui est défendu si sévère-
 „ment par nos Ordonnances ?

„JE SOUHAITE QU'IL n'y ait rien qui puisse
 „éviter tes flèches & que ton flambeau brûle tou-
 „jours avec une grande rapidité. Je souhaite que

„ César qui descend d'Enée ton Frere, gouverne
 „ l'Empire heureusement, & qu'il voie tout le
 „ monde soumis à ses loix. Fais donc enforte que
 „ sa colére ne soit pas toujours implacable contre
 „ moi, & qu'il veuille me punir dans un autre Lieu
 „ plus commode“. J'avois dit ces choses, ce me
 „ semble, à l'enfant qui porte des aîles, & voici
 „ comme il me répondit. „ Je jure par mon flam-
 „ beau & par mes flèches, qui sont les armes dont
 „ je me sers: je jure aussi par ma Mere & par la
 „ tête de César que vous ne m'avez rien enseigné
 „ qui ne soit permis, & qu'il n'y a rien de mau-
 „ vais dans tous vos préceptes. Plût aux Dieux
 „ que vous puissiez vous justifier aussi bien du reste
 „ que de ceci !

„ MAIS OVIDE, vous avez plus de mal à crain-
 „ dre d'un autre côté. Quoiqu'il en soit néanmoins,
 „ vous ne devez pas renouveler votre douleur: ce-
 „ pendant vous ne sçauriez vous justifier de la faute
 „ que vous avez faite. Au reste quoique vous co-
 „ loriez votre crime du nom d'erreur, le Prince
 „ qui vous punit est plus indulgent que vous ne mé-
 „ ritez. J'ai pourtant pris mon essor à travers d'im-
 „ menses chemins pour venir vous voir, & pour
 „ vous donner quelque consolation dans l'excès de
 „ votre misere. J'avois déjà vu ce pays à la solli-
 „ citation de ma Mere, quand je vins lancer mes
 „ traits contre la Princesse de Colchos.

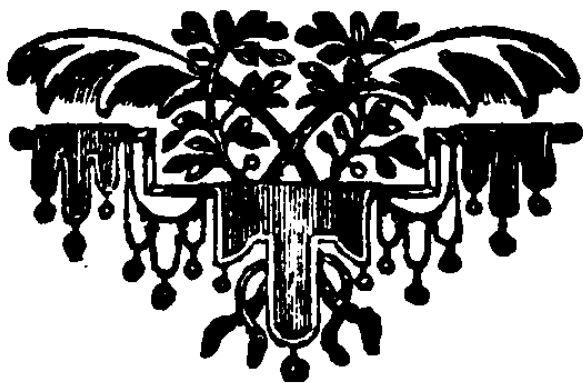
„ MAIS SI VOUS voulez sçavoir pourquoi je re-
 „ viens ici après tant de siècles, je vous dirai que
 „ c'est pour vous voir, vous que j'aime comme un
 „ homme qui a combattu sous mes ordres. Ban-
 „ nissez donc toute crainte, la colére de César s'ap-
 „ paisera, & vous verrez quelque jour l'accomplis-
 „ sement de vos souhaits. Ne craignez pas ce re-
 „ tardement, le temps que nous desirons est proche :

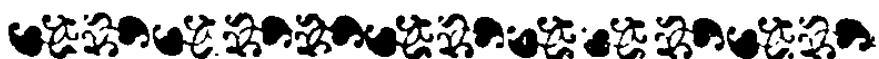
„ le

„le triomphe qui se prépare va remplir de joye tout
„l'Univers“.

MAXIME, SI JE doutois que vous ne fussiez point favorable à ce que je viens de dire, je pourrois croire que les Cygnes sont aussi noirs que Memnon. Mais le lait ne perd pas sa couleur par le mélange de la poix, ni le marbre blanc ne sauroit prendre la noirceur du Térébinthe. Votre naissance convient à votre courage, vous agissez noblement en tout, & l'on voit reluire en vous la sincérité d'Hercule.

L'ENVIE, CE VICE si lâche ne s'attache point aux gens qui ont l'ame élevée, mais elle rampe par terre comme une vipère. Votre esprit est plus sublime que votre illustre extraction, & votre génie paroît plus grand que le nom que vous portez. Que les autres nuisent aux misérables, qu'ils aiment à être redoutés, qu'ils portent des traits trempés dans le fiel, votre Maison est accoutumée à secourir ceux qui ont recours à vous, au nombre desquels, je vous supplie de vouloir me mettre.





ÉLÉGIE IV.

À RUFIN.

*Il s'excuse de ne pouvoir pas chanter dignement
le Triomphe de Tibere.*

NOTRE OVIDE, mon cher Rufin,
vous écrit de Tomes, pour vous saluer de tout son cœur, & pour vous prier de vouloir être le protecteur de son Livre s'il tombe entre vos mains.

C'est un très petit Ouvrage, & qui n'est point comparable aux préparatifs que vous faites, mais tel qu'il est, je vous prie de le protéger.

UN HOMME BIEN sain se maintient lui-même en santé, & n'a que faire de Médecin; mais ceux qui sont dangereusement malades cherchent des remèdes pour se guérir. Les grands Poètes n'ont pas besoin de gagner la bienveillance du Lecteur; quelque malaisé qu'il soit à contenter, ils l'engagent malgré lui à la lecture de leurs Ouvrages. Pour ce qui est de moi, mes longues misères ont affoibli mon esprit, s'il est vrai que j'en aye eu auparavant. Dans le peu de forces qui me restent je ne me soutiens que par votre appui, & si vous m'abandonnez je me tiens perdu sans ressource. Et comme je fonde toutes mes espérances sur votre protection, je suis en droit de prétendre que vous serez indulgent au Livre que je vous envoie.

D'AUTRES POÈTES ont écrit la magnificence

ce du triomphe, dont ils ont été spectateurs. C'est beaucoup d'avoir vu les choses que l'on veut transmettre à la postérité. Mais pour moi, à peine ai-je entendu le récit de ce triomphe, quoique j'aye été fort attentif à l'écouter; & la Renommée en cela a fait la fonction de mes yeux. Est-ce que l'on prend autant d'intérêt à entendre parler d'une chose, qu'à la voir soi-même?

JE NE ME PLAINS pas de n'avoir point vu cet argent, cet or & cette pourpre qui jettoient un si vif éclat. Mais les Lieux, les Combats, & les Peuples représentés en mille figures auroient enrichi mes vers. Les visages même des Rois captifs qui sont les indices de l'ame auroient peut-être contribué en quelque sorte à embellir mon Ouvrage. Ajoutez qu'il n'y a point d'esprit qui ne puisse s'échauffer aux acclamations de joye, & aux applaudissemens du Peuple: & par un semblable bruit je n'eusse pas eu moins de vigueur qu'un nouveau soldat en a pour les armes quand il entend sonner la trompette.

SI J'AVOIS L'ESPRIT plus froid que la neige & que la glace, & plus que le Lieu où je suis relegué, le seul visage du Prince qui est assis dans un char d'yvoire dissiperoit tout le froid de mes sens. Privé de ces avantages, & n'ayant pu rien apprendre que sur des bruits incertains, j'ai recours à votre assistance par le droit que m'attribue votre protection. Les noms des Officiers ennemis, & les noms des places conquises me sont entièrement inconnus. Enfin à peine ai-je eu de la matière. Quelle partie seroit-ce de tant de choses considérables que la Renommée pourroit m'apprendre, ou que quelqu'un me pourroit écrire? C'est pourquoi, mon cher Lecteur, vous devez

d'autant plus m'excuser s'il y a quelque faute ou quelqu'omission dans mon Ouvrage.

AJOUTEZ à CELA que ma Lyre accoutumée au chant lugubre de mes plaintes a eu de la peine à jouer des airs de réjouissance. Ainsi après une si longue tristesse, malaisément me vient il d'agréables choses dans l'esprit. Il m'a même paru nouveau d'avoir un sujet de joye. Et comme les yeux qui ont perdu la coutume de regarder le soleil, craignent ensuite de le voir, de même mon ame abbattue étoit lente à se réjouir.

AU RESTE , la nouveauté est charmante en toutes choses, & le retardement m'empêche de plaire de ce côté-là. Les autres qui ont décrit à l'envi ce magnifique triomphe sont apparemment déjà lus du monde. Le Lecteur étoit altéré à la lecture de leurs Ouvrages, & sa soif sera passée quand les miens viendront entre ses mains. Leur eau étoit toute fraîche, & la mienne sera tiède. Ce retardement ne vient pas de moi ni de ma paresse; mais c'est que je suis relegué au bout de la terre sur les bords du Pont-Euxin. Si la Renommée nous apprend quelque nouvelle, ou que sans perdre de temps on fasse des vers sur ce sujet pour vous les faire tenir, une année entière se passera. Il y a une grande différence à cueillir les premières roses, ou à ne prendre que les dernières qui seront restées sur les rosiers: aussi ne faut-il pas s'étonner si de ces restes de fleurs on ne peut pas faire une couronne qui soit digne d'un grand Capitaine.

JE PRIE LES POETES de ne pas croire que ceci soit dit contre leurs vers: je ne parle ici que de ma Muse, Chers Confreres du Parnasse,
nous

Nous sacrifions vous & moi au même Dieu, s'il est permis à des misérables comme moi d'être de votre assemblée dans une étroite liaison d'amitié, & je vous révère encore quoique je sois éloigné de vous. Il faut donc que je vous recommande mes Poësies, ne pouvant moi-même les faire valoir.

ON N'ESTIME les écrits qu'après la mort de leur Auteur, parce que l'envie a coutume de mordre avec injustice les Ouvrages des vivans. Si une vie misérable est une espèce de mort, la terre est déjà creusée pour moi, & dans le malheur où je suis, il ne reste plus qu'à m'enterrer. Mais quand tout le monde se déchaîneroit contre mon Poëme, il n'y a personne qui puisse desapprouver mon dessein. Si les forces me manquent, ma volonté est toujours louable; & par cet endroit j'espère que les Dieux seront contens de mon offrande. C'est la volonté qui rend le sacrifice du pauvre aussi agréable aux Divinités par une seule brebis, que s'il leur offroit un bœuf.

AJOUTEZ QUE le sujet de ce triomphe est si grand, qu'il eut même paru difficile, au fameux Auteur de l'Enéide. De plus les vers tendres de l'Elégie n'en ont pu soutenir la grandeur avec leurs cadences inégales. Je suis maintenant en doute de quelle sorte de vers je me servirai dans l'autre Triomphe qu'on va faire des Nations qui habitent les bords du Rhin. Les présages & les vœux des Poètes ne sont pas vains. Il faut offrir un autre Laurier à Jupiter, tandis que le premier est tout verdoyant.

CE N'EST PAS OVIDE qui vous parle, lui qui est relegué sur les bords du Danube parmi les Gètes Peuple inquiet & turbulent. Ces paroles viennent d'un Dieu qui m'inspire les présages que vous

allez entendre. „Livia, pourquoi cessez-vous de
 „préparer le Char de Triomphe, & la Pompe qui
 „l'accompagnera ?

„LA GUERRE PRE'SENTE ne doit pas vous
 „causer le moindre retardement. La perfide Ger-
 „manie déteste & met bas les armes. Vous allez
 „dire que mes prédictions ont maintenant leur ef-
 „fet. Croyez ce que je vous dis, vous en serez
 „persuadée dans peu. Les honneurs de votre Fils
 „augmenteront, & il montera comme auparavant
 „sur un autre char de triomphe. Tirez votre ro-
 „be de pourpre, pour vous en parer dans votre
 „victoire. La couronne triomphale peut connoi-
 „re votre tête, puisqu'elle y a déjà été mise. Que
 „votre bouclier & votre casque brillent d'or &
 „de pierreries, & que les vaincus portent les tro-
 „phées. Que les villes soient représentées en yvoi-
 „re avec leurs murailles ceintes de tours, & que
 „cette représentation exprime les choses si vivement,
 „qu'on puisse s'imaginer les voir. Que le Rhin
 „paroisse bourbeux & sanglant, avec ses cheveux
 „épars sous ses roseaux brisés.

„LES ROIS BARBARES captifs demandent déjà
 „leurs ornemens, & leurs vêtemens Royaux dont
 „les richesses sont au dessus de leur fortune pré-
 „sente. Préparez donc toutes choses, Divine Prin-
 „cesse, comme vous avez fait plusieurs fois, &
 „comme vous ferez encore, par l'invincible va-
 „leur de vos enfans“. Dieux, qui m'avez inspiré
 ce que je viens de prédire, faites-en voir promp-
 tement l'effet conforme à ma prédiction!





ÉLÉGIE V.

À COTTA.

*Il le remercie d'une harangue qu'il lui avoit
envoyée de Rome.*

❀❀❀❀ I VOUS DEMANDEZ de quel endroit
❀ S ❀ on vous envoie la Lettre que vous li-
❀ ❀ sez, elle vient du Lieu où le Danu-
❀❀❀❀ be joint ses eaux à celles de la mer.
Comme je vous ai déjà décrit le pais,
vous devez vous souvenir de l'Auteur, & qu'O-
vide s'est perdu par son esprit. Mais, Cotta,
j'aimerois bien mieux vous aller saluer moi-mê-
me, que de vous saluer si loin parmi les Getes
Barbares.

TOUT JEUNE QUE vous êtes, vous ne dé-
générez pas de l'éloquence de vos Peres. J'ai lu
le beau plaidoyer que vous avez prononcé au
barreau; & quoique j'aye employé plusieurs heu-
res à le lire avec une grande rapidité, je me
plains de son peu de longueur. Mais je l'ai ren-
du fort long en le relisant souvent, & la derniè-
re lecture ne m'a pas moins plu que la premiè-
re. Puis donc qu'étant relu tant de fois, il me
paroît toujours agréable, il est très beau par
lui-même, & non par les graces de la nouveauté.

HEUREUX CEUX qui ont vu ces beautés sou-
tenues par l'action, & qui vous ont entendu
prononcer ce chef d'œuvre d'éloquence ! Car
bien que l'eau transportée puisse être fort bonne

à boire, elle est encore meilleure quand on la boit à la source, & l'on aime mieux manger du fruit sur l'arbre que dans le plat. Si je n'eusse point offensé César, si ma Muse ne m'eût pas fait releguer, je vous aurois entendu prononcer cette belle pièce: & peut-être aurois-je été présent à votre plaidoyer dans la compagnie des cent Magistrats dont j'avois accoutumé d'être autrefois. Ma joye eut été plus grande de me voir forcé par vos raisons à vous donner mon suffrage.

MAIS PUISQUE le Destin aime mieux me priver de mes Amis & de ma Patrie, pour me releguer parmi les Gètes qui sont des Peuples inhumains, je vous supplie de m'envoyer souvent des productions de votre esprit, puisque vous le pouvez faire, afin que je puisse me flatter d'être souvent avec vous par la lecture de vos écrits. Et si vous me jugez digne d'être imité, continuez de m'en faire part, ils valent mieux que les miens. En effet, Maxime, comme il y a longtemps que je suis mort à votre égard, je tâche de revivre par mon esprit. Rendez-moi donc la pareille, & faites-moi le plaisir de m'envoyer très souvent les fruits agréables de votre travail.

CEPENDANT dites-moi un peu, vous qui êtes si rempli de mes vers, ne vous font-ils pas souvenir d'Ovide? A quelle sorte d'amis récitez-vous les Poësies que je vous ai envoyées depuis peu? Ou ne les leur faites-vous pas réciter comme vous avez souvent accoutumé? Ne vous plaignez-vous pas quelquefois contre vous-même d'avoir oublié je ne sçai quoi qui est absent de vous, & d'avoir senti son absence? J'ai vu autrefois qu'en ma présence vous disiez beaucoup de choses en ma faveur. Avez-vous présentement le nom d'Ovide à la bouche?

PUIS-

PUISSAI-JE EXPIRER sous les traits des Gètes, & que ce genre de mort, qui est proche de moi comme vous voyez, soit la peine de mon parjure, si je ne vous vois presque à tous momens malgré notre séparation ! car graces aux Dieux il m'est permis d'aller en esprit où je veux. Sitôt que j'arrive dans la ville sans crainte d'être vu de personne, je m'entretiens souvent avec vous, & souvent vous me parlez.

IL ME SEROIT DIFFICILE de vous exprimer la joye que je sens alors, & combien ce temps a pour moi de charmes. Il me semble alors, s'il m'en faut croire, que je suis parmi les Dieux les plus fortunés du Ciel. Mais quand je reviens ici, je quitte la troupe céleste, car la Province de Pont est peu différente des Enfers. Si c'est malgré le Destin que je prétens sortir de ce Lieu, débusez-moi, Maxime, de cette vaine espérance.



ÉLÉGIE VI.

A un de ses amis qui ne vouloit pas être nommé dans ses Poësies à cause d'Auguste.

VIDE QUI est relegué sur les bords du Pont-Euxin écrit ce billet en vers à son cher ami, dont il a presque dit le nom. Si j'avois eu l'imprudence de vous nommer, peut-être me voudriez-vous mal de vous avoir écrit ? Mais pourquoi êtes vous le seul qui ne voulez pas que votre nom paroisse dans mes Poësies, puisque tous les autres n'ont pas cette crainte ?

SI VOUS IGNOREZ quelle est la clémence de César dans sa plus grande colère, vous pouvez l'apprendre de moi, puisque je ne retrancherois rien de la peine qu'il m'a imposée, si j'étois moi-même juge de ma cause. Ce Prince ne défend à personne de se souvenir des amis. Il ne nous empêche pas de nous écrire l'un à l'autre : ainsi vous ne ferez pas un crime de consoler votre ami, & d'employer des paroles tendres pour soulager la rigueur de son Destin.

POURQUOI DONC, par une vaine crainte, faites-vous qu'un tel respect attire la haine contre le Divin Auguste ? Nous avons vu quelquefois des gens frappés de la foudre revenir dans leur premier état, sans que Jupiter en ait paru fâché. Et quoique Neptune eût brisé le vaisseau d'Ulysse, la Nymphe Leucothée ne laissa pas de le sauver du naufrage. Soyez persuadé que les Dieux sont quelquefois indulgens aux misérables, & qu'ils n'accablent pas toujours ceux qu'ils ont punis. Il n'y a point de Dieu plus modéré que César, il règle ses forces par la Justice. Ce Prince la mit dernièrement dans un magnifique Temple de marbre, après l'avoir fort longtemps logée dans le sanctuaire de son cœur.

IL ARRIVE BIEN souvent que Jupiter lance inconsidérément ses foudres sur plusieurs personnes innocentes. Parmi tant de Gens que Neptune a fait périr dans la mer, combien s'en est-il trouvé qui ayent été dignes du naufrage ? Quand de vaillans hommes sont tués au Combat, Mars avouera-t-il de n'avoir fait mourir que les méchans ? Si vous voulez rechercher les actions des Criminels Romains, vous n'en trouverez aucun qui n'avoue qu'il est justement puni. Ajoutez à cela qu'il n'y a nul retour à la vie pour ceux qui meurent dans l'eau,
ou

ou dans le combat, ou dans le feu. César au contraire a donné la vie à plusieurs criminels; & il s'en trouve beaucoup qui lui doivent le soulagement d'une partie de leurs maux; je voudrois bien être de ce nombre.

PUIS DONC QUE nous avons le bonheur de vivre sous un tel Prince, pourquoi croyez-vous qu'il y a du danger d'entretenir un commerce de lettres avec un banni. Peut-être que votre crainte ne seroit pas mal fondée si vous étiez né sous le règne de Busris ou de Phalaris. Cessez de deshonoré par une vaine frayeur la clémence de César. D'où vient que vous craignez les écueils dans une eau tranquille? Moi-même qui m'avisai au commencement de vous écrire sans nom, à peine m'en puis-je excuser. Mais aussi la peur m'avoit alors privé de l'usage de la raison, & la nouveauté de mon malheur m'avoit ôté toute la prudence. Comme j'appréhendois plus la rigueur de mon Destin que la colère du Prince, j'étois effrayé de voir la seule inscription de mon nom.

APRÈS CET AVIS permettez-moi, pour témoigner ma reconnoissance, de mettre dans mes Ouvrages les noms de mes chers amis. Il sera honteux à vous & à moi qu'après une étroite & longue amitié, on ne voye votre nom en aucun endroit de mes Poësies. Mais si vous ne voulez pas que cette crainte vous empêche de dormir, je bornerai ma civilité aux termes que vous me prescrirez: & je cacherais votre nom jusqu'à ce que vous souhaitiez d'être connu. Je ne contraindrai personne de recevoir mes Présens. Mais au moins si la chose est douteuse, aimez toujours en secret, celui que vous pourriez bien aimer ouvertement sans danger.

E'LE-



ÉLÉGIE VII.

À SES AMIS.

Qu'il ne veut plus leur parler de son exil.

✻✻✻✻ E N'AI PLUS RIEN à vous dire sur
 ✻ J ✻ un sujet que j'ai si souvent rebattu à
 ✻✻✻ vos oreilles ; & même je rougis de
 ✻✻✻ honte de vous prier toujours inutile-
 ment. Je pense que mes Poësies vous
 donnent beaucoup de chagrin par le récit uni-
 forme de mes plaintes , & que pas un d'entre
 vous n'ignore ce que je veux. Vous sçavez aussi
 ce que porte ma lettre, avant qu'elle soit ou-
 verte. Il faut donc changer de stile pour ne pas
 aller toujours contre le torrent.

MES AMIS, excusez-moi d'avoir espéré beau-
 coup de votre amitié. Je ne retomberai plus
 dans cette faute. Je ne serai plus à charge à ma
 Femme dont j'ai lieu de me louer du côté des
 bonnes mœurs ; mais d'ailleurs elle est timide &
 peu habile. Ovide, tu pourras supporter ce re-
 vers de la fortune, puisque tu en as souffert d'au-
 tres qui étoient bien plus rigoureux. Il n'y a
 maintenant aucun fardeau qui puisse t'être sen-
 sible. Un jeune Taureau indompté ne veut point
 tirer la charrue, ni se laisser attacher au joug au-
 quel il n'est pas accoutumé. Mais moi je suis
 apprentif depuis longtemps par la rigueur du Des-
 tin à souffrir toutes sortes de maux.

NOUS SOMMES bannis au païs des Getes,
 mourons parmi ces Barbares, & que la Parque
 con-

continue à me traiter inhumainement jusqu'au dernier jour de ma vie. Fondons-nous à l'avenir sur une espérance certaine, & croyons que nos desirs seront accomplis infailliblement. Le plus sûr moyen, est de ne plus espérer de grâce, & d'être bien persuadé qu'il faut terminer nos jours dans notre exil.

IL Y A DES PLAYES où les remèdes ne font qu'augmenter le mal, & où l'on fait mieux de ne pas toucher. On meurt d'une mort plus douce d'être tout d'un coup abîmé dans l'eau, que de se noyer après avoir lutté longtemps contre les vagues.

POURQUOI ME SUIS-JE flatté de pouvoir sortir du pays des Scythes pour aller dans un climat plus doux ? Pourquoi ai-je eu la foiblesse de m'imaginer qu'il m'arriveroit quelque bonheur ? Est-ce ainsi que j'ai connu ma destinée ? Cependant ma tristesse augmente, & l'idée de ma Patrie me revenant dans l'esprit, renouvelle les chagrins de mon exil, & me le fait paroître tout nouveau.

IL VAUT POURTANT mieux que mes amis n'ayent point parlé pour moi, que s'ils avoient employé inutilement leurs prières. L'affaire, mes chers Amis, est sans doute difficile ; mais si quelqu'un eût bien voulu la demander, quelqu'un eût bien voulu l'accorder. Pourvu néanmoins que la colère de César nous laisse demeurer ici, nous mourrons fort constamment sur le rivage du Pont-Euxin.



E'LE-



É L É G I E VIII.

À M A X I M E.

Il lui fait Present d'un Carquois garni de flèches.


JE CHERCHOIS à vous envoyer des
 Presens du territoire de Tomes, pour
 vous témoigner ma reconnoissance.
 Vous mériteriez plutôt que l'on vous
 offrît de l'or & de l'argent, que vous
 aimez à donner aux autres. Mais bien loin que
 ce pais soit riche en métaux, à peine l'ennemi
 permet-il le labourage des champs. La pourpre
 dont vous vous habillez ne se teint point parmi
 les Sarmates. Les brebis y portent de grosses
 laines, que les femmes du pays ne sçavent pas
 même filer. Et au lieu de cette occupation, el-
 les écrasent du bled, & portent des cruches
 d'eau sur leurs têtes.

LES ORMES de ce climat ne sont point cou-
 verts de pampres de vignes; le fruit n'y fait nul-
 le part courber les branches des arbres; & les
 champs, affreux à voir, n'y produisent que de l'ab-
 sinthe: l'amertume de cette herbe fait aussi con-
 noître que le terroir a la même qualité. Il ne
 s'est donc rien trouvé après une exacte perquisi-
 tion sur toute la rive gauche du Pont-Euxin
 qu'un Carquois de Scythes garni de flèches. Je
 prie les Dieux qu'elles soient teintes du sang de
 vos ennemis. Voilà les plumes, voilà les livres
 que ce pais me fournit; & voilà, mon cher
 Maxi-

Maxime, la Muse qui régné dans nos climats. Cependant quoique je rougisse de vous envoyer un si petit Présent, je vous conjure de le recevoir comme une chose agréable.



É L É G I E IX.

À B R U T U S.

Ovide fait l'Apologie des Ouvrages qu'il a faits dans son exil.

VOUS ME MANDEZ, illustre Brutus, qu'un critique déchire mes vers, de ce qu'ils traitent toujours le même sujet : que je supplie sans cesse qu'on m'en voye plus près de Rome, & que je me plains d'être en tout temps environné d'ennemis. Quel défaut s'avise-t-on de blâmer parmi tant d'autres ? Si ma Muse ne manquoit qu'en cela, elle seroit digne de louange. Mais je vois les fautes de mes livres, quand chacun applaudit à ses vers avec des Eloges excessifs. Un Auteur loue ses Ouvrages.

C'EST AINSI PEUT-ETRE qu'Accius vanta la beauté de Thersite. Mon jugement néanmoins ne se laisse point séduire par cette erreur, & je ne suis pas admirateur de toutes les productions de mon esprit. Me demandez-vous pourquoi je ne me corrige pas des fautes que je vois dans mes livres, & pourquoi je les y laisse ? Il y a bien de la différence entre sentir quelque mal & le guérir. Personne n'est insensible à la douleur,

leur , mais il n'y a que les remedes qui puissent l'ôter. Souvent je laisse des mots que je voudrois bien changer , mais les forces manquent à mon jugement.

JE VOUS DIRAI MEME sincèrement que bien souvent il me fâche de corriger mes Ouvrages , & de porter le fardeau d'un long travail. Un Auteur se sent encouragé & soulagé dans sa peine par les applaudissemens ; & son Ouvrage se fortifiant aussi bien que son courage en devient plus vif & plus animé. Cependant la correction des écrits est du moins aussi difficile , qu'il est vrai qu'Homere surpasse le fameux critique Aristarque. Ainsi les soins de la correction émoussent par leur froide lenteur la vivacité de l'esprit , comme l'impétueuse ardeur d'un cheval est arrêtée par le caveçon.

VEUILLENT DONC les Dieux pour m'être favorables appaiser l'indignation de César , & permettre que mes os reposent dans quelque pays tranquille , aussi véritablement que j'ai donné quelquefois mes soins à corriger mes écrits ; & que le triste état de ma fortune étoit un obstacle à mon dessein !

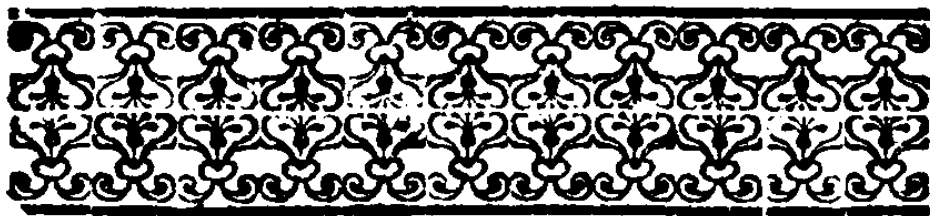
POUR MOI JE NE CROIS pas être sage de faire à présent des vers , & de prendre soin de les corriger parmi la férocité des Getes. Il n'y a pourtant rien dans mes Ouvrages qui me doive être moins reproché que mon uniformité d'écrire. J'ai chanté des choses gayer , quand la joye régnoit dans mon cœur , & maintenant que je suis accablé de tristesse , je ne puis traiter que des sujets tristes. Chaque chose à sa saison. De quoi pourrois-je remplir mes écrits , si non des incommodités du climat que j'habite , & des prié-
res

res que je fais qu'on m'envoie terminer mes jours dans un pays moins fâcheux.

CEPENDANT, quoique je fasse si souvent les mêmes plaintes, personne ne daigne m'écouter. Ainsi toutes mes paroles ne produisent rien, parce qu'on ne fait pas semblant de les entendre. Il est vrai qu'elles sont les mêmes, mais elles s'adressent à diverses personnes & j'implore le secours de plusieurs par la même voye. Mais, Brutus, ne devois-je prier qu'un seul ami, afin qu'on ne trouvât point de répétitions dans mes vers ? Je n'ai pas eu, je l'avoue, cette considération ; & j'en demande pardon aux Sçavans. J'ai en ceci moins songé à ma réputation qu'aux moyens d'obtenir ma grace. Enfin un Poète est en droit de diversifier à sa fantaisie les sujets qu'il a feints lui-même. Mais hélas ! ma Muse n'est que trop véritable dans le récit de mes maux : & elle en a des témoins si considérables, qu'ils ne sauroient être corrompus.

AU RESTE, MON DESSEIN n'étoit que d'écrire simplement des lettres, & non pas de faire un Livre. Ensuite j'en ai fait un recueil sans y garder aucun ordre, pcur vous faire voir que je n'ai pas prétendu d'en faire un Ouvrage prémédité. Soyez indulgent à mes écrits, puisque je ne les ai faits que pour mon utilité & par devoir, & non pas pour acquérir de la gloire.





ÉLÉGIES D'OVIDE

Écrites de Pont.

LIVRE QUATRIÈME.



ÉLÉGIE PREMIÈRE.

À SEXTUS POMPEIUS.

Qu'il se souviendra toujours de ses bienfaits.



POMPE'E A QUI je suis redevable de la vie, recevez ces vers agréablement. Si vous ne m'empêchez pas d'y mettre votre illustre nom, ce sera pour moi un surcroît de graces. Mais si vous en froncez les sourcils, je déclarerai que je suis criminel. Néanmoins la cause de ma faute mérite
des

des applaudissemens, puisque je ne sçaurois m'abstenir de vous témoigner ma reconnoissance. Ne trouvez donc pas mauvais que je m'acquitte de mon devoir.

O COMBIEN DE FOIS me suis-je accusé d'ingratitude de n'avoir jamais parlé de vous dans mes Ecrits ! ô combien de fois ma main a-t-elle écrit votre nom sans y penser, lorsque je voulois en écrire un autre ! J'aimois à tomber dans cette erreur, & j'avois beaucoup de répugnance à l'effacer. Enfin, disois-je en moi-même, il a beau se plaindre, j'ai honte de ne m'être pas plutôt attribué son indignation. Donnez-moi de l'eau du Fleuve Léthé qui ait les qualités qu'on lui attribue de faire perdre la mémoire, je ne pourrois néanmoins vous oublier.

LAISSEZ-MOI FAIRE, je vous prie, ne rejetez point comme une chose odieuse ce que je dirai de vous ; & ne croyez pas qu'il y ait de crime à m'acquitter envers vous de mon devoir. Permettez-moi, de vous témoigner un peu de reconnoissance, pour les grandes bienfaits que j'ai reçus de vous ; autrement vous me forcerez à être reconnoissant contre vos propres défenses. Vous avez été toujours ardent à me secourir dans mes affaires, & jamais vous n'avez manqué à m'ouvrir vos coffres dans mes besoins. A présent même, votre générosité n'étant point épouvantée du cruel & surprenant état de mon sort, ne laisse pas de m'assister, & m'assistera toute ma vie.

PEUT-ETRE ME demanderez-vous sur quel fondement j'établis une si grande confiance à l'égard de l'avenir ? C'est qu'il n'y a personne qui ne veuille conserver son propre Ouvrage. Comme le tableau qui représente Vénus sortant de la
mer

mer avec ses cheveux mouillés est le travail & la gloire du pinceau d'Appelle. Comme la guerrière Déesse qui est tutélaire de la Citadelle d'Athènes fut l'ouvrage de Phidias en yvoire aussi bien qu'en bronze. Comme Calamis se rendit célèbre par une statue de quatre chevaux attelés à un chariot. Et comme la vache que fit Miron ressembloit parfaitement à une vache vivante : de même, généreux Sextus, je ne suis pas le moindre de ceux que vous protégez & gratifiez.



ÉLÉGIE II.

À SEVERE.

*Il s'excuse de n'avoir point encore mis son nom
dans ses Poësies.*

SEVERE, que je puis appeller le plus grand des Poëtes héroïques, l'Ouvrage que vous lisez vous est envoyé du Pais des Getes. J'avoue sincerement que j'ai honte d'avoir tant tardé à parler de vous dans mes Ecrits. Je n'ai pourtant pas manqué de vous écrire de temps en temps en Prose : & ce n'a été qu'en Vers que je ne vous ai point donné des marques de mon souvenir. Mais pourquoi vous envoyer des Poësies que vous faites si bien vous-même ? Qui est-ce qui s'avisera d'offrir du miel à Aristée, du vin de Falerne à Bacchus, du froment à Triptoleme, & du fruit à Alcinoüs.

VOUS AVEZ L'ESPRIT fertile ; & parmi les habitans

bitans d'Hélicon il ne s'en trouve pas un qui fasse de plus grandes moissons que vous dans le champ des Muses. Envoyer des vers à un tel homme, c'étoit envoyer des feuilles dans les bois. Et c'est-là, Severe, la seule cause qui m'en a jusqu'à présent empêché. D'ailleurs mon esprit ne répond pas comme autrefois à mes intentions : je laboure une terre ingrate. Et comme le limon bouche les sources des eaux ; & qu'il en arrête le cours, de même, le limon de mes maux bouchant ma veine, les vers ont bien de la peine à couler.

SI HOMERE EUT été relegué dans la contrée où je suis, vous ne devez pas douter qu'il ne fût devenu Gète. Au reste, je ne craindrai pas de vous avouer que je me suis relâché dans l'étude, & que j'écris rarement. Cet Enthousiasme Divin qui anime les Poètes, ne m'excite plus comme autrefois. A peine ma Muse vient-elle au secours d'une partie de mes Ouvrages, & c'est même lentement & par contrainte qu'elle me met la plume à la main. J'ai peu de plaisir à écrire, ou plutôt je n'en ai point du tout ; & je n'aime plus à faire des vers ; soit que je n'en aye tiré aucun avantage, puisqu'ils sont la cause de mes malheurs, soit qu'il vaille autant n'en pas composer, que d'en faire sans pouvoir les lire. L'auditeur inspire de l'ardeur : la capacité augmente par les louanges, & la gloire est un puissant aiguillon.

MAIS A QUI pourrois-je réciter mes vers, si ce n'étoit aux Coralles, ou à d'autres peuples voisins du Danube ? Que ferai-je cependant tout seul ? A quoi pourrai-je m'occuper dans le malheureux loisir que j'ai ici ? Comment passerai-je les jours ? Car le vin ni le jeu trompeur qui font que le temps s'écoule insensiblement ne me donnent point de

TOME I.

O

joye :

joye: & la guerre continuelle que l'on fait ici, ne me permet pas, selon mes souhaits, d'avoir le plaisir de cultiver la terre. Que me reste-t-il en ce pays que la froide consolation de faire la cour aux Muses dont j'ai sujet de me plaindre? Mais vous Severe, qui buvez à longs traits dans la fontaine de ces Déeses, aimez toujous la Poësie, puisqu'elle vous réussit si avantageusement. Attachez vous avec soin aux Mysteres de ces Doctes Soeurs, & envoyez nous ici les Ouvrages que vous ferez, afin que nous puissions les lire.



É L É G I E I I I.

À UN AMI VOLAGE.

Il lui reproche l'inconstance de son amitié.




 AUT-IL QUE ma plainte éclate? Ou


 F  me dois-je taire? Publieraï-je votre cri-



 me, sans vous nommer? Ou vous fe-



 rai-je connoître à tout le monde? Je
 cacherai votre nom, pour ne pas vous
 rendre fameux par ma plainte & par mes vers.
 Tandis que j'avois un bon vaisseau, vous étiez le
 premier à vouloir aller en course avec moi. Main-
 tenant que la fortune ne me regarde plus d'un œil
 favorable, vous me quittez lâchement, lorsque
 vous sçavez que j'ai besoin de votre assistance.
 Vous déguisez même vos sentimens, lorsque vous
 faites semblant de ne pas me connoître, & vous
 demandez qui est Ovide quand vous entendez di-
 re son nom.

QUOI-

QUOIQUE VOUS NE vouliez pas m'entendre, je vous dirai néanmoins que depuis environ notre enfance j'étois lié d'amitié avec vous : que j'avois accoutumé d'avoir plus de part que les autres à vos affaires sérieuses, & à vos divertissemens. Je suis encore cet homme qui mangeois souvent chez vous, & qui n'en bougeois : & qui selon votre jugement étoit le seul Poëte habile. Enfin je suis ce même homme, dont vous demandez si peu de de nouvelles, que même vous ne sçavez pas perfide que vous êtes, si je suis encore au monde.

SI VOUS N'AVEZ jamais été mon ami, vous avouez donc que vous êtes fourbe : & si vous m'aimiez sincèrement, vous êtes d'une humeur bien légère. Dites moi un peu par quelle colère votre cœur est-il changé ? Car si elle n'est pas juste ; n'ai-je pas raison de me plaindre de vous ? Quelle chose vous empêche d'être maintenant le même qu'autrefois ? Mon malheur vous donne-t-il lieu de me tenir pour coupable ? Si vous n'aviez point envie de me servir, vous deviez au moins m'avoir écrit trois mots. J'ai peine à croire ce que l'on m'a dit que vous m'insultez dans ma misère, & que vous vous déchaînez contre moi. Vous agissez fort imprudemment. Pourquoi vous ôtez-vous des larmes que l'on donneroit à votre naufrage, si la Fortune vous devenoit contraire ?

CETTE DE'ESSE témoigne assez son instabilité par la roue où elle se tient toujours debout d'un pied chancelant. Il n'y a point de feuille, ni de vent qui soit plus mobile qu'elle, & il n'y a que votre indigne légèreté qu'on puisse lui comparer avec justice. Toutes les choses humaines sont pendues à un fil délié, & celles qui paroissent les plus fortes tombent quelquefois tout à coup. Qui est-ce qui n'a pas entendu parler des prodigieuses

richesses de Crésus ? Cependant il fut prisonnier de guerre, & l'ennemi lui fit grace de la vie. Ce Tyran de Syracuse si redouté dans sa ville, fut contraint ensuite pour gagner du pain de faire une basse profession. Quel homme a été plus grand que le Grand Pompée ? Il implora néanmoins d'une manière humiliée dans sa fuite le secours d'un Roi qui lui avoit fait la cour. Et ce Héros qui avoit vu tout l'Univers soumis à ses ordres, devint le plus indigent des hommes. Ce Romain qui triomphe si glorieusement des Cimbres, & de Jugurtha, & dont les Consulats sont fameux par plusieurs victoires remportées, Marius se tint caché parmi les roseaux d'un Marais bourbeux, & ce grand homme y souffrit des indignités honteuses.

LES DIEUX se jouent des choses humaines : & à peine peut-on s'assurer sur le temps présent. Qui m'eut dit il y a quelques années, vous serez banni vers le Pont Euxin, & vous y craindrez les flèches des Getes. Je lui aurois d'abord répondu, allez prendre des potions de l'Hellebore d'Anticyre pour guérir votre folie. Je suis néanmoins tombé dans ce malheur ; & quand même j'aurois pu me garantir des mortels, je n'aurois sçu éviter les traits d'un Dieu tout puissant. Craignez donc aussi de votre côté, & croyez que la Fortune qui vous rit présentement, peut vous regarder d'un oeil severe.





ÉLÉGIE IV.

À SEXTUS POMPÉIUS.

Il le félicite d'être désigné Consul.

 L N'Y A POINT de jour si pluvieux
 I par les vents humides de midi, que la
 R pluye ne cesse un peu : & quelque stérile
 S que soit un champ, il s'y trouve
 de bonnes herbes parmi les buissons.

La fortune ne sçauroit traiter si cruellement un homme, qu'elle n'entremêle un peu de joye dans sa misère.

MAINTENANT QUE je suis privé de ma maison & de ma patrie, & de la présence de mes amis, après avoir échoué par un naufrage sur les côtes du Pont Euxin, j'ai trouvé matière de faire éclatter ma joye sur mon visage, & d'oublier mon malheur. Car comme je me promenois tout triste le long du rivage sablonneux de la mer, j'ai entendu derrière moi le bruit d'un battement d'aîles. J'ai regardé, mais il n'y avoit rien que je pusse voir ; néanmoins j'ai entendu distinctement ces paroles. „ Je suis la Renommée qui viens de fort „ loin au travers de l'air, pour t'apprendre une agréable nouvelle ; c'est que l'année prochaine „ te va être favorable & heureuse par le Consulat de Pompée qui est un des hommes du monde que tu chéris le plus tendrement”.

C'EST AINSI QU'ELLE me parla : & après avoir répandu l'allegresse dans la Province de Pont,

elle s'en alla en d'autres pais. La joye de cette nouvelle dissipa de telle sorte mon chagrin, que ce Lieu ne me parut point sauvage comme autrefois. Lors donc que Janus qui a deux visages, aura commencé l'année, & que le mois de Décembre sera passé, Pompée sera vêtu de pourpre, pour marque de sa suprême dignité, afin qu'il ne manque rien aux honneurs de sa famille. Il me semble que je vois vos salles si pleines de monde, que l'on y est foulé par la presse: que vous marchez le premier au Capitole; que les Dieux sont favorables à vos vœux; & que les bœufs blancs que l'on a nourris dans les pâturages des Falisques tendent le cou à la hache pour être immolés. Et quand vous aurez prié tous les Dieux, sur-tout ceux que vous voulez qui vous soient les plus propices, vous trouverez que César s'accordera en cela avec Jupiter.

LA COUR DU Sénat vous recevra, & les Sénateurs assemblés en corps, selon la coutume, écouteront avec attention votre harangue. Quand vous les aurez charmés par votre éloquence, & que suivant l'usage établi, vous aurez été félicité; quand vous aurez remercié dignement les Dieux avec César, qui vous donnera matière de rendre souvent ces actions des graces, vous retournerez chez vous accompagné de tout le Sénat; à peine votre maison pourra-t-elle contenir le Peuple qui vous ira rendre ses devoirs.

QUE JE ME TIENS malheureux de n'être pas de ce nombre, & de ne pouvoir pas assister à cette réjouissance! Je verrai tout néanmoins des yeux de l'esprit; je regarderai notre Consul. Veulent les Dieux, ô Pompée, que vous vous souveniez quelque tems de moi, & que vous disiez, hélas! que fait maintenant le pauvre Ovide! Si
j'apprens.

j'apprens que vous l'avez dit, je déclarerai d'abord que mon exil est plus doux qu'autrefois.



É L É G I E V.

À SEXTUS POMPEIUS CONSUL:

Prosopopée d'Ovide à ses vers, les chargeant d'aller féliciter Sextus Pompéius sur son Consulat.

ALLEZ PROMPTEMENT, mon Elégie, trouver un Sçavant pour lui faire un compliment sur sa nouvelle dignité. Vous avez un long voyage à faire, vous boitez même en marchant, & la terre est à présent couverte de neige. Lorsque vous aurez passé le climat glacé de la Thrace, les frimats du Mont Hémus, & les rivages de la mer Ionienne, vous arriverez en moins de dix jours à la ville Capitale de l'Univers, quoique vous ne marchiez pas à grandes journées.

DEMANDEZ D'ABORD la maison de Pompée qui est attenant le marché d'Auguste. Si quelqu'un vous demande qui vous êtes, & d'où vous venez, dites lui tout autre nom que le mien, à dessein de le tromper. Car bien que je croye qu'il n'y a nul danger de vous faire connoître, il est très certain que les noms supposés se disent avec moins de crainte. Personne ne vous empêchera de voir le Consul, sitôt que vous serez à sa porte.

VOUS LE TROUVEREZ assis dans un Tribunal d'yvoire, rendant la Justice aux Romains : où il fera publier les Fermes des deniers publics

qu'il voudra mettre à l'enchere. Et quand le Sénat se fera assemblé dans le Temple de Jules César, il y traitera des affaires dignes d'un grand Consul. Ou bien selon sa coutume, il fera sa cour à l'Empereur, & à Tibere, ou il se fera instruire touchant les fonctions de sa charge qu'il ne sçait pas bien encore.

TOUT LE TEMPS qu'il aura de reste, sera donné à Germanicus qu'il honnore après les grands Dieux.

MAIS LORSQU'IL n'aura plus dans l'esprit l'embarras de tant d'affaires, il vous tendra fort honnêtement les mains, & peut-être vous demandera-t-il ce que fait maintenant votre pere? Faites lui cette réponse si vous me voulez contenter. Il est encore vivant, & même il avoue qu'il vous doit la vie qu'il a reçue autrefois de la clémence de César. Il n'a pas encore oublié que dans le voyage de son exil vous le fites passer en sûreté parmi des Nations Barbares, & que par les soins de votre bonté, il ne fut point égorgé chez les Bistonien. Vous eutes aussi la générosité de lui faire des Présens considérables pour sa subsistance, & pour lui épargner son bien.

EN RECONNOISSANCE de tant de graces, il proteste d'être toujours dévoué à votre service. Car on verra plutôt les Montagnes sans ombre & sans arbres; on voguera plutôt sur la mer sans voiles & sans vaisseaux: les fleuves remonteront plutôt vers leurs sources, que je puisse jamais perdre le souvenir de ces grands bienfaits. Après que vous lui aurez dit ces choses, priez le de conserver un homme qui lui doit tout: & que ce soit le sujet de votre voyage,

E' L E'



É L É G I E VI.

À BRUTUS.

Qu'il sera toujours reconnoissant à l'égard de ses amis.

À LETTRE que vous lisez , illustre Brutus, vous est envoyée d'un pais où vous souhaitteriez qu'Ovide ne fût pas relegué. Mais pour mon malheur la volonté du Destin n'a pas répondu à la vôtre. Hélas, vos vœux n'ont pas eu le pouvoir de fléchir sa dureté ! J'ai déjà passé cinq ans en Scythie, & j'entre déjà dans une autre Olympiade. Ainsi la fortune opiniâtre & trompeuse persiste toujours à me persécuter & à s'opposer à mes desirs.

FABIUS QUI ÉTIEZ la gloire de votre illustre Maison, vous m'aviez promis de parler pour moi au Divin Auguste. Mais la Parque vous a enlevé, avant que vous eussiez fait cette prière. Et je pense, généreux Maxime, que mon malheur vous a fait mourir. Le Destin ne devoit pas me traiter si rigoureusement. Je crains maintenant de recommander à quelqu'un le soin de ma vie, puisque le secours que j'en attendrois, l'enverroir au tombeau. Auguste avoit commencé à me pardonner ma faute, où j'étois tombé par imprudence; mon espérance est allée avec lui en l'autre monde. Cependant j'ai fait des vers comme j'ai pu à la louange de ce nouveau Dieu, &

O 5

quor-

quoique je sois éloigné de vous, illustre Brutus, je vous les ai déjà envoyés. Je souhaite que cette affection me produise quelque avantage, qu'elle mette fin à mes maux, & qu'elle me rende favorable la sacrée Maison des Césars. Je puis jurer positivement qu'en cela vos vœux sont conformes aux miens, puisque vous m'avez donné tant de preuves manifestes de votre bienveillance.

EN EFFET, QUOIQUE vous m'avez toujours témoigné une véritable tendresse, elle m'a pourtant paru plus grande pendant mon adversité. Et ceux qui vous auroient vu pleurer avec moi, se feroient sans doute imaginés que nous endurions tous deux la même peine. Vous êtes naturellement si tendre à l'égard des misérables, que personne ne l'est plus que vous. Et ceux qui ne savent pas quelle est la force de votre esprit dans les combats du Barreau, ne sauraient s'imaginer qu'un homme puisse être déclaré criminel par votre jugement. Etre doux aux Innocens, & sévère envers les coupables ne sont pas deux qualités incompatibles, quoiqu'elles le paroissent.

LORSQUE vous entreprenez de punir ceux qui ont violé une loi, toutes vos paroles sont comme empoisonnées. Il est à souhaiter que vos ennemis sentent la valeur de votre bras, & les traits de votre langue. Vous les aiguisez si finement, qu'on ne peut pas croire qu'un mortel soit capable d'avoir tant d'esprit. Mais quand vous voyez quelqu'un exposé aux cruautés de la fortune, vous vous laissez attendrir comme une Femme.

JE L'ÉPROUVAI bien moi-même dans le temps que la plupart de mes amis ne firent aucun semblant de me connoître. J'en conserve encore le souvenir, aussi bien que de vous autres qui avez pris grand soin de me soulager dans ma pressante misère.

misère. Le Danube dont je suis voisin malheureusement pour moi, s'en retournera plutôt du Pont Euxin à sa source, & le soleil évitant comme autrefois de voir le festin de Thieste, fera plutôt rebrousser son char vers l'Orient, que nul de ceux qui m'ont regretté m'accusent d'ingratitude & d'oubli.



ÉLÉGIE VII.

À VESTALIS.

Il lui demande sa protection.

COMME vous venez rendre la justice dans la Province de Pont aux Peuples du Nord, vous voyez vous-même de vos yeux le pays où je suis relegué, & vous pourrez témoigner que je ne me plains pas à faux. Vestalis qui descendez des Rois des Alpes, vous ferez par votre témoignage que l'on ajoutera foi à mes paroles.

Vous voyez le Pont Euxin glacé, & le vin durci par la gelée: vous voyez que les féroces Jaziens font passer à travers le Danube leurs charrettes toutes chargées. Vous voyez comme les traits qu'on nous lance sont empoisonnés & qu'ils sont mortels par deux causes. Plût aux Dieux que vous eussiez seulement vu ce pays, & que vous ne l'eussiez point connu pour y avoir combattu en personne! Mais vous autres Braves, vous n'aspirez qu'à être à la tête d'une légion exposés à mille dangers. Il n'y a pas long-temps que votre

mérite vous a élevé à cet honneur. Et quoique cette grande charge vous doive être très avantageuse, vous avez lieu d'espérer par votre valeur des emplois bien plus considérables.

LE DANUBE NE peut pas nier que vous n'ayez fait rougir ses eaux du sang des Getes. La Ville d'Egipse que vous avez aidé à reprendre, pourra témoigner que les meilleures places ne sçauroient tenir contre les Stratagêmes. Car étant située sur un Rocher qui s'élève jusqu'aux nues, elle paroïsoit inexpugnable par son assiette, & par la valeur de sa garnison. Les Getes qui l'avoient prise sur le Roi de Thrace, en furent entièrement les maîtres, jusqu'au tems que Vitellius amena des troupes par le Danube qu'il débarqua à leur vue. Et vous brave Vestalis, digne rejetton du fameux Daunus, vous allâtes fièrement affronter les ennemis. Vous vous distinguâtes d'abord aux premiers rangs, par l'éclat de vos belles armes & par vos grandes actions. Vous montâtes à grands pas à l'assaut de cette place, au travers de mille traits, & d'une grêle de pierres. Ni la quantité de dards, ni les flèches empoisonnées ne purent arrêter l'impétuosité de votre ardeur. Votre casque étoit par tout hérissé de traits empennés, & il n'y avoit nul endroit sur votre bouclier qui n'eut reçu quelque coup. Vous n'eutes pas le bonheur d'éviter d'être blessé, mais la douleur de vos playes ne fut pas si forte en vous que l'amour de la gloire. Tel, dit-on, parut Ajax, lorsqu'il défendit la flotte des Grecs contre les feux des Troyens.

QUAND ON SE FUT approché, & que l'on en vint aux mains pour terminer le combat à coups d'épée, il seroit bien mal-aisé de représenter les grandes choses que vous fites dans cette attaque, & combien de vaillans hommes y furent

rent taillés en pièces, ni en combien de manières ils expirèrent sous votre fer. Vous marchiez sur des monceaux de Morts que vos armes victorieuses avoient terrassés, & vous fouliez à vos pieds grand nombre de Gètes. Les Officiers qui étoient sous vos ordres combattoient fort vaillamment à l'exemple de leur Chef; & le Soldat tout chargé de coups, ne laissoit pas de faire main basse. Mais vous surpassiez autant tous les autres en valeur, que Pégase étoit plus vîte que tous les autres chevaux. Enfin, Vestalis, vous prites Egipse, & je rendrai dans mes vers cette conquête immortelle.



ÉLÉGIE VIII

À SUILLIUS.

Eloge de la Poësie.

✻✻✻✻ VOIQUE J'AYE été long-temps à recevoir votre lettre, sçavant Suillius, ✻✻✻✻
 ✻✻✻✻ Q ✻✻✻✻ elle m'a pourtant été fort agréable; ✻✻✻✻
 ✻✻✻✻ car vous me mandez que, si la tendresse que vous avez pour moi, étoit capable de fléchir les Dieux par vos prières, vous ne me laisseriez pas sans secours. Quand même vous n'obtiendriez rien, je vous serai redevable de votre bonne volonté : & le desir que vous témoignez de me rendre de bons offices me tient lieu d'un service effectif.

QUE CETTE ARDEUR officieuse vous dure long-temps, & que votre générosité ne se lasse point

point de mes misères. L'alliance qui est entre nous établit en quelque sorte cette affection ; je prie les Dieux qu'elle soit éternellement inviolable. Votre Femme est ma Belle-fille, & je suis mari de celle qui vous appelle son gendre. Que je serai malheureux si vous fronchez le sourcil à la lecture de ces vers , & si vous rougissiez de honte d'être mon parent ! Il n'y a pourtant rien en cela qui doive vous être honteux , à la réserve de la fortune qui a été aveugle à mon égard. Car si vous examinez ma généalogie , vous y trouverez des Chevaliers dès sa première origine dans une très longue suite d'Ancêtres. Et si vous voulez regarder ma vie, vous verrez qu'elle est sans tache, si l'on excepte une faute où je suis tombé par imprudence.

CEPENDANT SI VOUS croyez pouvoir obtenir quelque grace par vos prières , adressez-vous humblement aux Dieux que vous adorez. Le jeune César est votre Dieu ; invoquez cette Divinité. Il n'y a point d'Autel où vous alliez plus souvent qu'à celui-là. On n'y offre jamais d'encens envain. Demandez là du secours pour nos affaires. Pour peu que le vent nous y soit favorable, notre barque reviendra sur l'eau, quoiqu'elle soit presque submergée. Alors j'offrirai beaucoup d'encens , & je publierai le pouvoir des Dieux. Mais , Germanicus, n'attendez-pas que je vous fasse bâtir un Temple de Marbre de Pare ; mon exil m'a rendu pauvre. Que les gens riches & les grandes villes érigent des temples à votre honneur ; Ovide ne peut vous gratifier qu'en Poësies qui sont toutes ses richesses.

J'AVOUE QUE mes petits Présens ne répondent pas à la grandeur des choses que je demande , lorsque je ne donne que des paroles pour être
être

être tiré d'exil. Mais on peut passer pour reconnoissant, quand on offre librement ce que l'on a de meilleur, & cette affection généreuse parvient au but qu'elle peut prétendre. Un grain d'encens offert aux Autels par une personne pauvre, n'est pas moins agréable aux Dieux que ces magnifiques encensoirs où l'on brûle tant d'essences odoriférantes. Et un agneau, qui tette sa mère, fait autant d'effet auprès de Jupiter qu'un Taureau que l'on aura nourri dans les pâturages des Falisques.

LES POÈTES ne sçauroient faire plus agréablement la cour aux Princes, qu'en leur offrant des Poësies. En effet les vers sont employés à chanter les belles actions, & à les transmettre aux siècles futurs, pour en conserver toujours la mémoire. La vertu devient immortelle, & s'exemte du tombeau par la Poësie, qui la fait connoître à la postérité. La vieillesse qui corrompt toutes choses, consomme les pierres & le fer; & il n'y a rien qui ne perde ses forces avec le temps.

LES E'CRITS SEULS sont capables de résister aux années. C'est par eux que l'on connoît Agamemnon, & tout ceux qui combattoient pour ses intérêts, ou qui avoient armé contre lui. Sçauroit-on sans la Poësie ce qui se passa au Siège de Thèbes entre les sept Généraux, & ce qui se fit devant cette guerre & dans les siècles suivans? Bien plus je ne craindrai pas de dire que les Poètes contribuent à faire les Dieux, & que les Divines Majestés ont besoin de la voix d'un Chantre. Nous sçavons par leur moyen comme le Chaos s'étant débrouillé de cette masse confuse de la matière première, fut rangé & distribué dans ses parties. Nous sçavons encore
par

par là comment les Géants qui vouloient monter au Ciel, furent précipités aux Enfers à coups de foudre : comment Bacchus se rendit fameux par la conquête des Indes, & Hercule par la défaite des Écaliens. Mais, Seigneur, n'avons-nous pas vu il n'y a pas long-temps que les Poëtes ont consacré à l'immortalité le mérite de votre Ayeul parmi les troupes Célestes ?

S'IL RESTE ENCORE dans mon esprit un peu de vigueur, je me tiendrai fort glorieux de l'employer pour votre service. Vous ne sçauriez mépriser l'offre d'un Poëte, puisque vous faites des vers vous-même, & que la Poësie est d'un grand prix selon votre propre jugement. Si le grand nom de César que vous portez ne vous eut appelé aux plus grandes choses, vous pouviez vous élever par les Muses au plus haut degré de la gloire.

MAIS VOUS AIMEZ mieux nous donner matière de faire des vers, que d'en composer vous-même. Cependant vous ne sçauriez renoncer entièrement à la Poësie. Car tantôt vous faites la guerre, & tantôt vous faites des vers : & ce qui seroit aux autres une grande occupation n'est qu'un jeu d'esprit pour vous. Ainsi vous faites paroître également que vous êtes Docte & Grand Capitaine. Vous avez placé dans votre esprit les Muses avec Jupiter.

PUIS DONC QUE ces doctes Sœurs ne m'ont point chassé de cette fontaine qui naquit d'un coup de pied du cheval Pégase, qu'il me soit utile & avantageux d'être admis aux mêmes Mystères, & de m'attacher à la même Etude : Que je ne sois plus si voisin des Coralles vêtus de fourrures, & des Getes inhumains. Et s'il m'est défendu de voir ma Patrie, que l'on me relegue

gue au-moins dans un pays qui soit moins éloigné de Rome. Ainsi je pourrai plutôt chanter vos louanges , & je serai peu de temps à publier vos grandes Actions. Priez donc les Dieux , mon cher Suillius , d'accomplir les vœux d'un homme qui est presque votre Beau-pere.



É L É G I E I X.

À G R É C I N U S.

*Il lui témoigne sa joye de ce qu'il est désigné
Consul.*

VIDE, MON CHER GRECIN , vous
O salue dans cette lettre , qu'il vous a
écrite comme il a pu sur les bords du
Pont Euxin , dont il déteste le séjour.
Je souhaite qu'elle vous soit rendue le
premier jour que vous serez revêtu de la dignité
Consulaire. Et puisque je n'aurai pas l'honneur
de vous accompagner au Capitole , quand vous
serez déclaré Consul , je veux que ma lettre y
aille en ma place , & qu'elle remplisse les devoirs
d'un parfait ami. Si j'étois venu au monde avec
une destinée plus favorable , & que le cours de
ma vie ne fût pas si malheureux qu'il l'est : je
vous aurois fait mon compliment de vive voix ,
au lieu que je le fais par écrit. Je vous eusse fé-
licité & embrassé tendrement , vous assurant que
je prends autant de part que vous-même aux
honneurs qu'on va vous rendre.

J'AVOUE QUE CE jour là m'eut rendu si fier
& si superbe , que j'en serois devenu insupportable

table à tout le monde. Et tandis que le Sénat marcheroit en corps à votre côté, j'irois devant le Consul dans les rangs des Chevaliers. Cependant malgré mon souhait d'être toujours près de vous, j'aurois de la joye de n'être pas si proche de votre personne. Et bien loin de me plaindre d'être incommodé de la foule, je serois bien aise d'en être pressé. Je regarderois avec plaisir l'ordre & la longue file de cette marche.

AU RESTE, POUR VOUS faire voir combien je serois touché de choses plus vulgaires, je m'attacherois à regarder la pourpre de votre habit, les figures & tout l'ouvrage d'yvoire de votre chaise Curule. Et quand on vous meneroit au Capitole pour y sacrifier des Victimes, le Dieu qui réside dans ce Temple entendroit les actions de graces que je rendrois dans mon cœur. Je lui offrirois plus d'encens par mes souhaits, que l'encensoir n'en pourroit tenir, tant j'aurois de joye de vous voir dans une charge si honorable, & d'une si grande autorité. Pour moi j'y serois présent parmi vos autres amis, si le Destin pour me contenter me rendoit habitant de Rome, & si je pouvois alors jouir du plaisir de voir ces choses, comme je les conçois en esprit. Mais les Dieux ne l'ont pas voulu, & ce sont peut-être les Dieux les plus équitables. Car que me servira-t-il de dire que je ne mérite pas cette punition? J'aurai néanmoins recours à mon esprit, qui est la seule chose en moi qu'on n'a pu bannir de Rome; & j'aurai la satisfaction de voir votre robe Consulaire, & vos faisceaux.

TANTÔT IL VERRA que vous rendez la justice au Peuple dans votre Tribunal, & il s'imaginera d'avoir part à vos secrets. Tantôt il sera
té-

témoin que vous ordonnez exactement la publication des Fermes du revenu de la République pour cinq années. Tantôt il écoutera les Harangues éloquentes que vous faites au Sénat pour le bien public. Et tantôt il assistera aux actions de grâces & aux Sacrifices que l'on fait aux Dieux par vos ordres pour la prospérité des Césars. Je souhaite qu'après avoir demandé aux Dieux les choses les plus importantes, vous veuillez bien les prier d'adoucir à mon égard la colère du Divin César : & que le feu sacré de l'Autel s'élevant en haut à votre prière, on puisse tirer un bon Augure par la flamme claire qu'il rendra.

CEPENDANT POUR ne pas être privé de tous ces plaisirs, je célébrerai ici, comme je pourrai, la fête de votre Consulat. Je m'attens encore à un sujet d'une autre allégresse aussi grande, lorsque votre Frere succédera à la charge que vous possédez. Car Grécinus, comme elle doit finir à votre égard sur la fin du Mois de Décembre, il en sera revêtu au commencement de Janvier. La tendresse réciproque qui est entre vous deux, vous comblera tour à tour de joye, lui par votre dignité Consulaire, & vous par la sienne. Ainsi vous serez l'un & l'autre deux fois Consuls; & votre maison se verra deux fois honorée de la même charge. Quoiqu'il n'y ait rien de plus élevé que le Consulat, ni qui donne plus d'autorité parmi les Romains, la grandeur & la Majesté de celui qui le confere en augmente encore l'éclat & l'honneur. Puissiez-vous donc en tout temps, vous & votre Frere Flaccus être dans l'estime d'Auguste !

MAIS LORSQUE ce Prince sera débarassé du soin le plus important de ses affaires, je vous
con-

conjure de joindre à vos vœux ceux que je fais pour mes intérêts, & si vous voyez que le vent soit bon, tournez la voile de ce côté-là, afin que mon vaisseau se tire du gouffre profond où il est abîmé. Votre Frere a déjà commandé en ces quartiers aux Peuples féroces du Danube. Il a maintenu en paix les Mysiens; il a porté la terreur parmi les Gètes, malgré la confiance qu'ils ont à être invincibles à tirer de l'arc. Il a reconquis Trezene qui avoit déjà été prise, & il a teint le Danube du sang des Barbares. Demandez lui combien la Scythie est affreuse & insupportable : combien je suis exposé aux irruptions formidables de nos voisins les plus cruels ennemis du monde ; s'il n'est pas vrai que leurs flèches sont frottées de sang de serpens ; s'ils n'ont pas l'inhumanité d'immoler des hommes pour Victimes, & si la violence du froid n'y glace pas les eaux de la mer dans une grande étendue de pays.

QUAND VOUS serez informé de toutes ces choses, demandez encore s'il vous plaît dans quelle réputation j'y suis, & comment j'y passe mon triste exil. Je n'y suis odieux à personne, & je ne mérite pas de l'être. Mon esprit n'a point changé avec ma fortune. J'ai toujours cette tranquillité d'ame que vous avez tant louée autrefois ; & mon visage conserve encore cette air honnête & modeste que vous m'avez vu. Voilà de quelle manière je vis ici loin de Rome, c'est ainsi que je vis en Scythie ; où les Peuples inhumains font ceder l'équité des loix à la force des armes. Cependant, mon cher Grécinus, quoique j'aye demeuré ici plusieurs années, il n'y a personne qui puisse se plaindre de moi. Delà vient que ceux de Tomes sont touchés de ma misère ; & ils pour-
roient

roient témoigner ce que je viens de vous dire. Comme ils voyent que je desire d'être rappelé à Rome, ils le souhaiteroient passionnément. Néanmoins à leur égard ils voudroient m'avoir toujours dans leur Ville. Mais, Grécinus, pourriez-vous bien croire que par un decret public je suis authentiquement loué, & même déclaré exempt de toutes contributions ? Quoiqu'il ne soit pas bien séant à un misérable comme moi de se glorifier, je ne laisserai pas de vous dire que les Villes voisines m'accordent aussi de semblables privileges.

AU RESTE ON CONNOÎT ici ma piété, car ce pais voit dans ma maison un Autel dressé à l'honneur de César. Tibere & Livie y sont révéérés comme les Divinités les plus considérables depuis qu'Auguste est fait Dieu. Mais afin qu'il n'y manque aucun de la Famille Impériale, j'ai aussi dans ma maison les Statues des Petits-fils. L'un est à côté de sa Grand-mere, & l'autre près de son Grand-pere. Je leur offre tous les jours au lever du Soleil mes prières & de l'encens.

TOUTE LA PROVINCE pourroit rendre témoignage, si vous vous en informiez, que je ne mens pas en cela, & que je m'acquitte exactement de mon devoir. Elle pourroit dire encore que je célèbre le jour de la naissance du Divin César par des jeux aussi pompeux qu'il m'est possible de faire. Et même les Etrangers qui abordent ici sur nos côtes par la Propontide, connoissent la sainte affection que j'ai pour notre Empereur. Je dirai aussi que votre Frere qui a commandé sur la rive gauche du Pont Euxin peut en avoir entendu parler.

UN TEL ÉTAT de ma fortune n'égale pas

pas ma tendresse. Cependant malgré ma pauvreté, je fais de bon cœur ma petite offrande. Comme je suis éloigné de Rome, cela ne paroît point à vos yeux, desorte qu'il faut me contenter de témoigner en secret mon affection. J'espère pourtant que César sçaura quelque jour ces choses, lui qui sçait tout ce qui se passe dans toute l'étendue du monde. Vous ne pouvez pas non plus les ignorer, Divin Auguste, vous qui maintenant êtes élevé au rang des Divinités célestes : & même vous les voyez, puisque vous avez la terre sous vos yeux. Comme vous brillez au Ciel parmi les astres, vous entendez les prières que je fais avec ardeur. Et peut-être sçaurez-vous que j'ai envoyé des vers à Rome pour célébrer la solennité de votre nouvelle Apothéose. J'augure donc que ces choses fléchiront votre Divinité, car ce n'est pas sans sujet que la Patrie se loue de votre douceur paternelle.



ÉLÉGIE X.

À ALBINOVANUS.

*Qu'Ulysse dans ses voyages ne souffrit point de
travaux comparables aux rigueurs de son
exil.*

VOICI LE SIXIEME Eté que je passe
sur les bords du Pont-Euxin parmi les
Getes vêtus de peaux. Quels rochers,
& même quel fer pourriez-vous, mon
cher Albinovanus, comparer aux du-
retés

retés de ma vie ? Une goutte d'eau creuse la pierre ; une bague s'use au doigt, aussi-bien que la charrue au labourage des champs. Le temps qui consume toutes choses, n'épargnera donc que moi seul ? La mort même ne m'attaque point vaincue par ma misère.

ULYSSE QUE L'ON peut proposer pour un modele de souffrance, fut agité pendant dix années sur une mer périlleuse. Mais son rigoureux Destin ne le persécuta pas toujours, car il eut des intervalles de repos. Eut-il beaucoup à souffrir de faire l'amour durant six années à la belle Calypse Nymphe de la Mer, & de passer les nuits avec elle ? Eole ne se contentant pas de le recevoir dans son Palais, lui donna encore des vents pour pousser heureusement son vaisseau. Est-il fort fâcheux d'entendre l'agréable chant des Sirenes, & de manger du Lotos qui est très délicieux au goût ? Que l'on me donne de ce fruit qui fait oublier sa Patrie, & j'en achèterai au prix d'une partie de mes années.

NE COMPAREZ PAS les Lestrigons aux Nations voisines du Danube. Le Cyclope Poliphe ne surpassera point en férocité l'inhumain Phylace Roi des Scythes qui me donne tous les jours mille frayeurs. La monstrueuse Scylla qui a sous le ventre des chiens aboyans sans cesse, est moins funeste aux gens de mer que les vaisseaux des Héniochiens. Il n'y a nulle comparaison de la funeste Caribde aux brigandages des Achées, quoique ce gouffre profond absorbe trois fois les eaux de la mer, & qu'elle les revomisse autant de fois. Il est vrai que cette Nation fait plus librement des courses sur la rive droite du Pont Euxin, mais elle ne laisse pas d'en faire sur l'autre bord.

JE SUIS RELEGUE' dans un pays où la Campagne

pagne est sans feuilles ; les dards qu'on y lance sont empoisonnés, & l'on marche sur la mer dans la saison des gelées. Ainsi le chemin qu'on ne pouvoit faire dans un autre temps qu'à grands coups de rames contre les ondes, se fait à pied sec par les voyageurs sans se soucier de vaisseau. Ceux qui vont d'ici à Rome, disent que vous avez de la peine à croire ces choses. Hélas, qu'on est malheureux de souffrir des maux incroyables ! Vous y devez néanmoins ajouter foi ; & je veux bien vous apprendre ce qui fait que cette Mer est glacée pendant l'hiver.

NOUS SOMMES sous la constellation du Chariot qui cause le plus grand froid. Le vent de Nord qui se leve ici, & qui régné continuellement en ces quartiers, prend toutes ses forces des Lieux voisins. Au contraire le vent de midi qui vient d'un pôle opposé avec son haleine tiède, arrive de loin & fort rarement, & ne pouvant presque pas souffler. Ajoutez que cette mer qui est de tous côtés fermée de terres, est affoiblie par les Rivières qui déchargent leurs eaux dans son sein. Le Lyque, le Sagaris, le Bénie, l'Hipanis, & le serpentant Halis, le rapide Parthénie, le Synape qui roule des Rochers, & le Tynas qui n'est pas le plus lent fleuve du monde, ont leurs embouchures dans cette mer. Joignez y le Thermodon si connu des Amazones ; le Phase où les Argaeontes abordèrent autrefois ; le Boristhène, le Dyrapse, le Mélanthe qui coule doucement ; le Tanaïs qui sépare l'Europe d'avec l'Asie, & qui passe entre ces deux régions. Mille autres fleuves y tombent aussi, dont le Danube est le plus grand, car il ne cederait pas au Nil.

TOUTES CES RIVIERES corrompent les eaux de la Mer qu'elles augmentent, & ne lui permettent

tent pas de garder les propres forces. Elle est même comme un étang, & comme les eaux crou-pissantes d'un Marais; desorte qu'étant si mêlée, à peine conserve-t-elle sa couleur de vert de Mer. L'eau douce qui est plus légère que la sienne sur-nage par dessus; & celle-ci est pesante à cause du sel qui est mêlé avec elle.

SI QUELQU'UN veut sçavoir pourquoi je fais ce récit à Pédo Albinovanus, & à quel dessein je l'écris en vers, je lui en dirai la raison, c'est pour m'amuser quelque temps, & pour dissiper mes chagrins. L'avantage que j'en tire présentement, est qu'en écrivant ceci je bannis mes tristes pen-sées; & je ne m'apperçois pas que je sois parmi les Gètes.

MAIS VOUS Albinovanus, qui faites un Poë-me à l'honneur de Thésée, vous faites sans doute briller en vous-même ce qui doit orner votre ma-tière, & vous imitez les vertus du Héros que vous nous représentez. Il veut que l'on n'abandonne point un ami durant les persécutions de la fortune. Quoique Thésée fut un grand homme par ses ac-tions, vous en donnez dans vos vers une idée en-core plus grande. Il est pourtant digne d'être pro-posé comme un très fidelle ami.

JE NE VOUS demande pas, mon cher Albi-novanus, que vous terrassiez à coups d'épée & de massue ces fiers ennemis qui rendoient l'Isthme de Corinthe inaccessible. Je veux seulement des mar-ques de votre amitié, que vous pouvez aisément m'accorder si vous en avez le désir. Quelle peine a-t-on de ne pas violer la foi que l'on a promise! Ne croyez pas que je parle ainsi à dessein de me plaindre de vous, puisque vous me donnez plu-sieurs marques d'une constante amitié.



ÉLÉGIE XI.

À GALLION.

*Qu'il n'ose entreprendre de le consoler sur la
mort de sa Femme.*

JE NE SUIS PAS excusable, mon cher Gallion, de n'avoir jamais parlé de vous dans mes Poësies, car il me souvient qu'après ma disgrâce, vous vintes m'arroser de vos larmes dans l'accablement de ma douleur. Plût aux Dieux que vous n'eussiez à plaindre que la perte d'un ami! Mais ils ne l'ont pas voulu, eux qui ont eu la cruauté de vous ôter votre Femme, qui étoit un exemple de pudicité. J'en appris dernièrement la triste nouvelle par une lettre que je ne pus lire sans verser des larmes.

POUR MOI QUI connois votre sagesse, je n'aurai pas la folie d'oser seulement vous en consoler, ni de vous citer sur ce sujet ce que j'ai lu autrefois dans les Auteurs. Si votre douleur n'est point finie par les voyes de la raison, le temps l'a sans doute surmontée. Une année entière se passe, avant que les lettres que vous m'écrivez aient passé tant de mers & tant de pays qui nous séparent. Il y a un temps limité pour les devoirs officieux à consoler les amis; c'est pendant le cours de la douleur, qu'un esprit affligé demande à être secouru. Mais après qu'un temps considérable a dissipé les douleurs de l'ame, c'est mal à propos qu'on les renouvelle, si l'on en rappelle

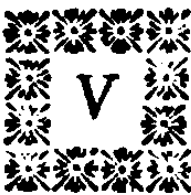
pelle le souvenir. Ajoutez que vous pouvez vous être remarié heureusement , ce que je voudrois avec passion.



É L É G I E XII.

À TUTICANUS.

*Après lui avoir dit la cause pourquoi il ne met
pas son nom dans ses vers , il parle de
leur étroite amitié.*


VOTRE NOM EST fait d'une manière,
mon cher ami , que je ne sçaurois le
mettre dans mes vers. Cependant il
n'y a point d'homme que j'aimasse
mieux honorer que vous, s'il est vrai
que mes Poësies puissent faire quelque honneur.
Mais la loi qui est imposée à la mesure des vers,
& la construction de votre nom m'empêchent
de m'acquitter de mon devoir, & de vous nom-
mer dans mes Poësies. J'ai honte en effet d'estro-
pier votre nom, & d'être obligé de mettre *Tuti*
à la fin d'un vers Exametre, & *Canus* au com-
mencement d'un Pentametre, il me feroit même
honteux de faire longue la Syllable qui est bre-
ve, & de dire *Tuticanus*. Votre nom, *Tutica-*
nus, ne peut être en vers comme je le marque,
représentant breve la première syllable qui doit
être longue; ou faisant longue la seconde qui est
breve.

SI JE GATOIS VOTRE nom par cette incon-
gruité, on se mocqueroit de moi, & je passerois

pour mal habile homme. Voilà le sujet véritable qui m'a fait différer jusqu'ici à parler de vous dans mes vers, mais je payerai ce retardement avec usure. Ainsi je ferai mention de vous dans mes Poësies, de quelque manière que ce soit, puisque nous nous connoissons depuis notre enfance, & que je vous ai toujours autant aimé que si vous étiez mon Frere. Vous m'avez donné de bons conseils; vous avez été mon Conducteur & mon Compagnon, pendant que je me suis gouverné dans ma jeunesse. Souvent j'ai soumis à votre critique la correction de mes vers, & souvent vous avez fait des ratures selon les avis que je vous donnois. Votre Phéacide est un Poëme qui ne seroit pas indigne d'Homere.

CETTE UNION a toujours demeuré inviolablement depuis notre enfance jusqu'à l'âge des cheveux gris. Si vous n'étiez touché de ces choses, je croirois que votre cœur seroit aussi dur que le fer & le diamant. Mais plutôt nous verrons ici cesser le froid & la guerre qui régneront également dans la détestable Province de Pont: plutôt l'Aquilon sera chaud, & le vent de midi froid; & plutôt ma destinée ne me traittera plus si cruellement, que je puisse vous soupçonner de dureté envers votre ancien ami qui est tombé dans la disgrâce. Que ce surcroit de malheurs ne puisse jamais m'arriver!

CEPENDANT COMME vous avez beaucoup de crédit auprès des Dieux, dont celui en qui vous vous confiez le plus vous comble tous les jours d'honneur, faites je vous prie, que dans mon exil je reçoive des témoignages de vos bontés ordinaires, de peur que le bon vent que j'attens n'abandonne mon vaisseau. Me demandez-vous ce que je souhaite, puissai-je périr si je n'ai de
la

la peine à vous le dire, s'il est vrai qu'un homme qui est déjà péri, puisse encore périr une autrefois: je ne sçai ce que je dois faire, ni ce que je veux & ne veux pas. Je ne sçai non plus ce qui m'est utile. Il est très certain que la première démarche des malheureux est d'agir contre la prudence, & qu'un homme en perdant son bien commence à manquer de sens & de conduite. Voyez vous-même, je vous en conjure, en quoi j'ai besoin de votre secours, & par quelle voye sûre vous pouvez concourir à mes vœux.



É L É G I E X I I I .

À C A R U S .

Qu'il a fait des vers en Langue Gétique à l'honneur d'Auguste.

ILLUSTRE CARUS, je vous salue, vous qui méritez de tenir rang parmi les amis fidèles, & qui portez dignement votre nom. La couleur de l'enveloppe de ma lettre, & la construction de mes vers vous feront d'abord connoître de quel pays vous vient ce salut. Mais bien loin que ma Poësie attire l'admiration, elle est même indigne de voir le jour. Quoiqu'il en soit néanmoins je m'en déclare l'Auteur.

POUR vous, si vous supprimiez votre nom de vos écrits, je jugerois, ce me semble, que vous auriez fait ces Ouvrages. Composez des Livres tant qu'il vous plaira, j'ai observé si bien

vosre style , que je le discerneraï toujous. La force de vosre Ouvrage découvre aisément l'Auteur, je le trouve digne d'Hercule, & comparable à ce Héros que vous chantez. Ma Muse se peut manifester par sa manière d'écrire qui n'est remarquable que par les défauts. C'est ainsi que la laideur de Terside étoit aussi mal aisée à cacher que la beauté de Nirée.

MAIS CARUS, il ne faut pas vous étonner que mes vers soient défectueux, puisque je suis presque devenu Scythe, & qu'il entre dans ma Poësie plusieurs façons de parler Barbares. Aussi devez-vous me féliciter de ce que je passe pour bon Poëte parmi des peuples féroces. Voulez-vous sçavoir le sujet de mes vers? Je fais l'éloge de César; & dans cette nouveauté d'Ouvrage, je me suis senti secouru par la puissance de ce Dieu. J'ai dit dans mon Poëme qu'Auguste après s'être dépouillé de son corps mortel, est monté dans la maison céleste; que son Fils imite ses vertus, qu'il a falu le contraindre par de fréquentes sollicitations à prendre les rênes de l'Empire, ne voulant pas l'accepter. Pour vous Auguste Livie, je vous ai donné le nom de Vesta parmi les femmes mariées, & je crois qu'il est douteux si vous êtes plus illustre d'être mère de Tibere, que d'être Femme de César. J'ai encore dit qu'il y a deux Princes qui feront d'un grand secours à leur Pere, & qu'ils ont déjà donné des marques certaines de leur courage.

APRES QUE j'eus récité ces vers en Langue étrangere; & que la lecture en fut achevée, tous les Gètes qui m'écoutoient branlèrent la tête & leurs Carquois pleins de flèches. Alors il s'éleva parmi eux un long murmure, & quelqu'un dit là-dessus: ce que vous avez écrit de César, devoit
bien

bien porter ce Prince à vous rétablir en votre pais. Ce Scythe parla bien de la sorte. Cependant, Illustre Carus, voici le fixieme hiver qui me voit banni sous le pole Arctique. Les vers ne me servent donc de rien, ils m'ont autrefois été nuisibles, & je les regarde comme l'origine de mon déplorable exil.

JE VOUS CONJURE néanmoins par notre commune inclination à la Poësie, par le nom de notre amitié qui est une chose considérable pour vous; & par le glorieux travail que vous allez entreprendre pour célébrer les victoires de Germanicus; en un mot par la louange que vous acquerez dans l'éducation des jeunes Princes à qui vous & moi souhaitons une éternelle prospérité, je vous conjure donc par ces choses d'employer votre crédit à mon rétablissement. Je ne l'obtiendrai jamais, si l'on me refuse de m'ôter d'ici, pour me bannir dans un autre lieu.



ÉLÉGIE XIV.

À TUTICANUS

Ceux de Tones s'étant plaint qu'Ovide les avoit outragés dans ses vers, il s'en justifie.

✱✱✱✱ E vous ai déjà mandé que votre nom
 ✱ J ✱ n'étoit pas propre à entrer dans mes
 ✱✱✱✱ Poësies; & vous n'y trouverez autre
 ✱✱✱✱ chole, sinon que je me porte assez
 bien, & que rien ne me contente ici.
 La vie même m'est desagréable, & le plus ardent

de mes vœux est de quitter la Scythie pour tout autre lieu que l'on voudra. Je ne me soucie pas où l'on m'envoie, parce qu'il n'y a point de pays que je n'aime mieux que celui-ci. Mettez-moi sur mer pour faire voile au milieu des Syrtes ou Carybde, pourvu que je sorte des lieux où je suis. Je quitterai volontiers les rivages du Danube pour aller sur les bords du Styx, s'il est vrai que ce fleuve existe. Et même j'irai plus bas, si le monde à d'autres Lieux plus profonds. Un champ cultivé est moins ennemi des méchantes herbes, & l'hirondelle craint moins le froid, que je ne déteste les pays qui sont exposés aux courses des Getes.

JE ME SUIS PAR CES discours attiré la haine de ceux de Tomes, & mes vers m'ont chargé de la haine du public : ils m'engageront donc toujours dans de méchantes affaires, & mon imprudence me fera souffrir continuellement des peines. Il faut donc pour ne pas écrire que je n'hésite pas davantage à me couper les doigts. Dois-je encore avoir la folie de m'exposer à des traits qui m'ont blessé ? Je retourne donc aux mêmes écueils, & aux mêmes eaux où mon navire a fait naufrage.

MAIS JE NE VOUS ai point offensés, habitants de Tomes, & je ne me sens point coupable à votre égard. J'avoue que votre pays me déplaît, mais cela n'empêche pas que je ne vous aime. Que l'on examine mes ouvrages, on n'y verra nulle plainte contre vous. Je ne me plains que du froid de votre climat, & des courses formidables qui se font de tous côtés par des ennemis qui viennent insulter les murs de votre Ville. Il est vrai que dans mes vers j'ai parlé contre ces Lieux, mais non contre les Habitans. Vous-mêmes

mes ne dites-vous pas souvent du mal de votre pays?

HE'SIODE N'A PAS craint de dire que le terroir d'Ascre étoit mauvais. Cependant il y étoit né; & il ne s'est pas attiré pour cela la haine des Citoyens d'Ascre. L'industriel Ulysse aimoit son pays autant que l'on puisse aimer. C'est lui néanmoins qui dit dans l'Odyssée qu'il est rude & raboteux. Scepstus dans ses écrits ne s'est point déchaîné contre l'Italie, mais contre les mœurs de ses habitans: il a traité Rome de criminelle, sans qu'elle ait daigné se fâcher de ses injustes outrages, & l'Auteur n'a point été puni pour l'effrénée licence de sa Langue.

CEPENDANT un esprit malicieux interprétant mal mes vers, me suscite la colère du Peuple, & me veut rendre coupable d'un crime que je n'ai jamais commis. Plût aux Dieux que j'eusse autant de bonheur que d'innocence; je n'ai encore outragé personne dans mes Poësies. Quand j'aurois l'âme noire, je n'aurois eu garde d'offenser un Peuple qui m'a témoigné tant d'affection. En effet, ô Tomitains, vous m'avez reçu après mon naufrage d'une manière si honnête, qu'il n'y a pas lieu de douter que vous ne tiriez votre origine des Grecs. Ma Nation des Péligniens, & ceux de ma ville de Sulmone n'auroient pu me faire un plus doux accueil dans ma misère. Je suis jusqu'ici le seul exempt de contributions dans votre pays, si vous en exceptez les personnes que les loix exemptent. Au reste vous m'avez favorisé publiquement malgré moi d'une couronne sacrée.

COMME DONC Latone aima Délos qui seule lui offrit une retraite assurée après ses longues erreurs, de même j'aime tendrement la Ville de Tomes, où depuis mon misérable exil jusques à

présent, je demeure en toute sûreté. Je souhaiterois seulement que l'on y pût vivre en paix, & que l'on y fût plus éloigné de la froide constellation de l'Ourse.



ÉLÉGIE XV.

À SEXTUS POMPEIUS.

*Il le conjure de demander à Tibere un autre pays
pour son exil.*

S'IL Y A ENCORE quelqu'un qui se souvienne de moi, & qui ait la curiosité de demander ce que fait Ovide dans son exil; qu'il sçache que je dois la vie aux Césars, & ma conservation à Sextus. Aussi tiendra-t-il la première place dans mon cœur après les Puissances Souveraines; & pendant toute ma vie il ne se passera point de jour sans me souvenir des graces qu'il m'a faites. Elles ne sont pas moins innombrables que les pepins des Grenades d'un jardin fertile, que les bleds de la Lybie, que les raisins du vignoble de Tmole, que les Olives de Sicyone, & que les rayons de miel du Mont Hyblé.

JE LE DÉCLARE hautement; vous pouvez le témoigner & y souscrire, Citoyens Romains, il n'est pas besoin pour cela de recourir aux loix, je le publie moi-même, qu'encore que je sois pauvre, je puis disposer, Sextus, de vos immenses richesses comme de mon peu de bien. Les
terres

terres que vous avez en Sicile, & en Macédoine, votre magnifique Hôtel de Rome, vos délicieuses Maisons de Campagne; en un mot tous les grands biens que vous tenez de vos Peres, ou que vous avez achetés ne sont pas plus à vous que je le suis. Mais quand je me donne à vous, vous ne pouvez pas véritablement dire que vous n'avez rien dans la Province de Pont.

JE SOUHAITEROIS néanmoins que ce fût dans un climat plus doux, & qu'étant à vous comme je suis, vous me pussiez mettre dans un meilleur pays. Mais, puisque la chose dépend des Dieux, tâchez de les adoucir par vos prières, vous qui adorez ces Divinités avec un culte assidu. Autrement il seroit mal aisé de connoître si vous me voulez secourir dans la faute que j'ai faite par erreur, ou si vous voulez faire voir que je l'ai commise de dessein formé. Je n'implore pourtant pas votre assistance dans l'incertitude d'être refusé: mais vous sçavez que le cours d'un fleuve est bien souvent plus rapide à coups de rames; & puis la honte que j'ai de vous faire toujours la même prière, me fait craindre avec sujet de passer dans votre esprit pour un immortun.

MAIS QUE FERAΙ-JE à cela? Le desir est une passion inmodérée. Vous avez de la bonté pour moi, excusez s'il vous plaît mes défauts. Il m'arrive fort souvent que voulant écrire quelque autre chose, je reviens à celle là sans y penser: & ma lettre d'elle même vous demande un autre Lieu pour mon exil. Cependant soit que j'obtienne cette grace, ou que la Parque cruelle ait ordonné que je finisse mes jours parmi les glaces du Nord, je conserverai toujours le souvenir de tant de bienfaits dont vous m'avez comblé. Et non seulement mon pays, mais toutes les autres

Ré-

Régions du monde ſçaurent que je vous dois la converſation de ma vie, & que je ſuis plus attaché à vous, que ſi vous m'aviez acheté à prix d'argent.



É L É G I E X V I.

À UN ENVIEUX.

Il lui reproche ſon injuſte médiſance.

ENVIEUX, pourquoi déchires-tu les
 E Vers d'Ovide qui n'eſt p'us au monde? On n'a pas accoutumé de parler
 contre les Auteurs après leur mort :
 au contraire leur réputation ſ'accroît,
 lorſque l'on a recueilli leurs cendres. J'avois auſſi
 quelque nom, quand j'étois du nombre des vivans.

QUE N'ATTQUES-TU Marſus, ou le ſublime Rabirius, ou Macer qui a continué l'Iliade, ou Pédo qui a écrit des Aſtres, ou Carus qui eût offenſé Junon dans ſon Poème des travaux d'Hercule, ſi ce Héros ne fut devenu Gendre de cette Déeſſe? Déchire le Poème Royal de Sévere; les Poëſies des deux Priſques ſur les actions de Numa; les œuvres diverſes de Montan ſi célèbre en toutes ſortes de verſification, & l'Auteur de la réponſe de l'errant Ulyſſe à Pénélope.

TU PEUX ENCORE attaquer la Trézene de Sabin, & ſon Ouvrage des Faſtes que ſa mort précipitée lui a empêché d'achever. Largus même

me qu'on appelle ainsi pour son esprit abondant, & qui dans ses Vers a célébré l'établissement d'Anténor dans la Gaule Cisalpine; Camérin qui chante dans un Poème la prise de Troye par Hercule; Tuscus si fameux par sa Phylis; Varron dans ses argonautes dont l'excellente Poésie paroît l'ouvrage des Dieux de la mer, pourroient exercer ta médifance.

L'AUTEUR DU POÈME des Guerres des Carthaginois & des Romains; Marius cet homme habille en toutes sortes d'écrits; Lupus de Sicile qui a donné & joué la Perséide, la Tantalide & la Tyndaride, & celui qui a traduit d'Homère les aventures d'Ulysse dans l'Isle des Phéaciens; Rufus qui chante des airs sur la lyre de Pindare; le tragique Turranus; & le Comique Mélisse devroient servir de matière à ta critique.

VARUS ET GRACCHUS qui ont représenté des Tyrans sur le théâtre; Proculus qui a imité les vers tendres de Callimaque, Virgile dans ses Bucoliques, & dans la charmante Enéide: Fontanus qui a décrit les amours des Nymphes & des Satyres; Capella dans ses Elégies; & plusieurs autres Auteurs connus, qu'il seroit trop long de nommer seroient dignes de ta censure.

JE POURROIS CITER de jeunes Poètes, si j'étois en droit d'en faire mention, sçachant qu'ils n'ont pas encore donné leurs Ouvrages au Public. Mais Cotta, je n'oserois passer sous silence votre nom parmi cette multitude d'Auteurs, vous qui êtes l'ornement du Parnasse, & le soutien du Barreau. Les Cottes vos Ayeux Maternels, & les Messales dont vous descendez par votre Pere, ont rendu par leur alliance votre maison très illustre. S'il m'est permis de me citer parmi ces Grands-

350 XVI. E'LE'GIE D'OVIDE.

Grands-hommes, je puis dire que ma Muse a été dans une haute réputation.

PUIS DONC QUE je suis banni de mon païs, cesse de me déchirer, cruelle envie, & ne jette point mes cendres au vent. J'ai tout perdu, & il ne me reste que la vie pour me faire sentir mille maux. Quel plaisir prens-tu d'enfoncer ton couteau dans mon cœur après ma mort? Il n'y a nul endroit sur moi où tu puisses faire de nouvelles blessures.

FIN DES E'LE'GIES D'OVIDE E'CRITES
DE PONT.

